



HAL
open science

La culture évolutive de la mort : entre traditions, sociétés et éthique

Maëlys Batista

► **To cite this version:**

Maëlys Batista. La culture évolutive de la mort : entre traditions, sociétés et éthique. Art et histoire de l'art. 2023. dumas-04484110

HAL Id: dumas-04484110

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04484110>

Submitted on 29 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE
UFR d'Arts plastiques et Sciences de l'Art



LA CULTURE ÉVOLUTIVE DE LA MORT

Entre Traditions, Sociétés et Éthique

Maëlys BATISTA

Préparé sous la direction de M. Jacinto LAGEIRA

Mémoire de Master 2 Esthétique - Recherche, Théories des Arts et de la Culture

Année universitaire 2022-2023

Juin 2023



Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
UFR d'Arts plastiques et Sciences de l'Art

LA CULTURE ÉVOLUTIVE DE LA MORT

Entre Traditions, Sociétés et Éthique

Maëlys BATISTA
Numéro d'étudiant : 11809662

Sous la direction de M. Jacinto LAGEIRA

Mémoire de Master 2 Esthétique - Recherche - Théorie des Arts et de la Culture
Année universitaire 2022-2023
Juin 2023

REMERCIEMENTS

À mes grands-parents.

À ma mamie.

L'ouvrage de Catherine VINCENT intitulé *La Mort à vivre : Quatorze récits intimes* (2022) s'ouvre sur une phrase qui m'a fortement marquée, d'autant plus que j'ai eu l'occasion de lire ce livre quelques mois après avoir vécu l'expérience d'une fin de vie dans un contexte médical, qui ne laissait que très peu de place aux sentiments et à l'intimité avec notre proche. Voici les mots qui m'ont guidé vers l'envie d'une recherche et d'une pensée sensible : « *Ce ne sont pas les vivants qui ferment les yeux des mourants, ce sont les mourants qui ouvrent les yeux des vivants* »¹.

J'ai alors prit conscience de l'effet que la perte d'une vie avait eu sur mes réflexions, liées à l'existence, sur mon désir de comprendre notre ancrage dans le monde, sur la sensibilité que j'essayais d'apporter aux choses.

Je ne remerciais jamais assez ma mamie d'avoir participé à mon éducation, de m'avoir appris la vie, mais aussi un bout de la mort, de m'avoir fait prendre conscience de l'importance du lien humain, mais aussi de sa bienveillance, son amour, sa tendresse et l'apaisement qu'elle procurait à ceux qui l'ont côtoyé.

Je tiens à remercier M. Jacinto LAGEIRA, mon directeur de mémoire, en lui faisant part de ma reconnaissance pour son aide, son accompagnement et ses bons conseils qui m'ont été bénéfiques pour aborder ce nouvel exercice.

¹ Propos d'un citoyen lors de la Commission Nationale sur la fin de vie en 2012. Cités dans la préface de : VINCENT, Catherine. *La Mort à vivre : Quatorze récits intimes*. Seuil. 2022. p.9.

RÉSUMÉ

Grandement affectés par un fort désir de modernité et de progression, les Hommes du XXI^e siècle s'ancrent dans un contexte où l'écoute des individus semble parfois mise à mal. Elle se décline en tant que souci secondaire, face à des enjeux de sociétés davantage tournés vers des engagements entre autres économiques, politiques, souvent dominés par un souci permanent de l'image renvoyée. Ainsi, c'est au cœur d'un contexte encore actuel que notre réflexion se trace tout au long de la recherche. L'enjeu dominant est d'interroger la Mort, et sa relation à l'Homme contemporain d'Europe dans le but de mieux la comprendre, la penser, la cerner, l'envisager, afin de permettre aux individus de se libérer d'une inquiétude chronique.

Comprendre la Mort est, dans un premier temps, une question d'analyses par des définitions générales et par des ancrages spatio-temporels. Pour la saisir dans sa relation aux Hommes, il est indispensable de la comprendre dans des époques et des espaces variés, multiples, parfois contraires. Étant donné qu'elle reste fondamentalement liée au temps, la Mort se doit d'être interrogée d'un point de vue d'abord temporel. Puis, c'est dans une compréhension du sujet à travers les espaces que la recherche est investie. Cet ancrage davantage culturel, sociologique et que nous tentons de penser d'une manière anthropologique, nous permet de saisir le sujet dans un premier rapport réel aux individus, en tant que symbole, sujet détourné, réajusté, et modifié par la manière dont chacun se propose de lire la fin de la vie.

Ensuite, penser la Mort nous demande de nous plonger au cœur de réflexions détachées de ce qu'elle est en elle-même, de la fin qu'elle symbolise pour tous. L'enjeu est donc de la développer dans un champ plus ouvert et plus sensible, en détachement d'une conception trop générale. Ainsi, la penser devient peu à peu la cerner, et engager un portrait de plus en plus philosophique et esthétique. Évoquée de manière plus sensible, comme une expérience du vivant, la Mort n'est plus au cœur de notre réflexion un sujet lugubre et stéréotypé. Elle devient le sujet principal de la Vie en elle-même, et nous tentons une approche de la Mort par une attention plus délicate, chargée de vitalité et d'ouvertures sensibles.

Peu à peu, la réflexion sur la Mort prend des allures de réflexion sur la Vie. Ainsi, envisager la Mort, c'est alors la contextualiser dans un futur où le social se doit de dominer chaque entreprise humaine. La valeur de l'Homme vivant prend le dessus, et la Mort, bien plus que la fin, est l'expérience même de la Vie. Totalement repensée par des ouvertures philosophiques, esthétiques et artistiques, la Mort se repense comme le point le plus haut de l'expérience du vivant. Alors, une réflexion sur la définition d'une « bonne Mort » est remise en jeu au cœur d'une recherche que nous tentons de saisir en son sens le plus humain possible. Elle tend peu à peu à devenir, l'enjeu fondamental d'une société qui souhaite faire de l'Homme vivant, et de sa Mort, la source majeure d'une réflexion éthique, par l'interdépendance, et la discussion autour de ce sujet à la fois intime, personnel, mais aussi commun et partageable.

ABSTRACT

Widely affected by a strong desire of modernity and progress, the people of the 21st century are anchored in a context in which the listening of individuals seems to be altered, and is declined as a secondary concern when the issues of societies are more economic, political and often dominated by a permanent concern for their image. Thus, it is in a context that is still going on, that our reflection is developing throughout researches. The main challenge is to question death and its relation to contemporary Man in Europe with the goal to better understand, think, grasp and define it, to allow individuals to change this very fearful relationship with their ends.

Grasp Death is a question of analysis by general definitions and by a space-time framework. To understand it in its relation to Men, it is essential to grasp it in different times and spaces. By its permanent link to time, Death must be questioned from a temporal point of view. Then, it is in an understanding of the subject through spaces that research is invested. This more cultural, sociological and anthropological anchoring allows us to grasp the subject in a first real relation to individuals, as a subject that is diverted, adjusted, and modified by the way that everyone chooses to read the end of life.

Then, to think about death requires us to dive into thoughts that are detached from what death is in reality, for the end that it symbolizes for all. The main issue is, therefore, to develop it in a more open and sensitive field, detached from a too general concept. Thus, thinking to death means more and more defining it, and to engage a philosophical and aesthetic portrait of it. Mentioned in a more sensitive way, as an experience of the living, death is no more a dark and stereotyped subject within our reflection. It becomes the main subject of Life itself, and we try to approach Death with a more delicate reading, charged with vitality and sensitive openings.

Gradually, the reflection on Death takes on the appearance of Life's reflections. Thus, to consider Death is to contextualize it in a future where the social must dominate every human action. The value of the living man takes over, and Death, more than the end, is the experience of Life. Totally rethought through philosophical, aesthetic and artistic openings, Death rethinks itself as the highest point of the living experience. A reflection about a definition of a "good death" is again put at stake within a research that we try to grasp in its more possible human sense. Death is slowly becoming the fundamental challenge for a society that wishes to make living people, and the subject of their deaths, the major source of ethical thoughts, by the interdependence and by discussing this topic that is at once intimate, personal, but also common and shareable.

Mots-clés

Mort - Hommes - Contemporain - Inquiétude
Comprendre - Symboles - Sociétés - Interdépendance
Sensible - Éthique - Expérience - Vie

Keywords

Death - Men - Contemporary - Concern
Understand - Symbols - Societies - Interdependence
Sensitive - Ethical - Experience - Life

SOMMAIRE

- REMERCIEMENTS	p.3
- RÉSUMÉ	p.4
- ABSTRACT	p.5
- LISTE DES ANNEXES	p.8
- INTRODUCTION	p.9
I) RETOUR SUR L'HISTOIRE DE LA MORT À TRAVERS LES ÉPOQUES ET LES ESPACES.....	p.10
A) LA MORT À TRAVERS LES ÉPOQUES.....	p.10
1. La Mort vécue autrefois.....	p.10
2. Qu'est-ce qu'est devenue la Mort au XXIe siècle ?	p.24
3. Envisager la Mort dans un futur proche.....	p.36
B) LA MORT ICI ET AILLEURS.....	p.47
1. La Mort en Europe	p.47
2. Le cas de la Mort sur l'Île de Sulawesi.....	p.55
II) LA MORT POUR L'HOMME CONTEMPORAIN D'AUJOURD'HUI.....	p.70
1. La Mort est une maladie indépendante qui touche les vivants.....	p.70
2. Une maladie pour le vivant malade et condamné.....	p.76
3. Une maladie pour l'individu sain sans pathologie déclarée.....	p.83
3.1. Subir la maladie de la mort en tant que vivant/accompagnant.....	p.83
3.2. Le vivant en lutte pour son « moi ».....	p.88
III) À LA RECHERCHE D'UNE DÉFINITION DE LA « BONNE MORT ».	p.93
1. Le rapprochement bénéfique de la Mort avec la philosophie et l'esthétique....	p.93
2. La Mort : entre esthétique et conceptions artistiques.....	p.100
3. ... Pour penser une prise en charge plus morale de la fin de vie.....	p.111
- CONCLUSION.....	p.116
- BIBLIOGRAPHIE / SITOGRAPHIE	p.118
- ANNEXES	p.141

LISTE DES ANNEXES

- **Annexe I** : *Ars Moriendi*. 1490-1491. p. 10..... p.141
- **Annexe II** : *Ars Moriendi*. 1490-1491. p. 11..... p.142
- **Annexe III** : Jacob DE GHEYN II. *Nature morte et vanité à la bulle et au crâne*. 1603..... p.143
- **Annexe IV** : John Everett MILLAIS. *Ophélie*. 1851-1852 p.144
- **Annexe V** : Roman OPALKA. *Opalka 1965/1 à l'infini, détail 3324388-3339185*. 1931-2011..... p.145
- **Annexe VI** : Christian BOLTANSKI. *Monument Odessa*. 1989..... p.146
- **Annexe VII** : Esther SHALEV-GERZ. *Monument contre le Fascisme*. 1986..... p.147
- **Annexe VIII** : Hannah WILKE. *February 19, 1992: #6 (from "INTRA-VENUS") ed.1/3*. 1992-1993..... p.148
- **Annexe IX** : Hannah WILKE. *Intra-Venus Series No. 11, 11 décembre 1992*. 1991-1992.... p.149
- **Annexe X** : Joanne MOTICHKA. « *Beauty Out of Damage* ». Dans : FROELICH, Janet. *The New York Times Magazine*. 15 août 1993..... p.150

INTRODUCTION

Le témoignage d'un homme malade et condamné, diffusé à la télévision en mars 2023 nous laisse entendre que la mort, en ce qu'elle est véritablement, n'a jamais eu l'occasion d'être saisie. Il explique : « *La mort est mal connue. La mort, elle disparaît de nos sociétés* »². Si la Loi n° 2005-370 du 22 avril 2005 relative aux droits des malades et à la fin de vie s'emparait déjà du sujet il y a dix-huit ans maintenant, la tension autour de la question du mourir reste bel et bien mystérieuse, floue, et continue d'être abordée dans un contexte particulier, contemporain, moderniste, mais où les individus semblent rester craintifs.

La mort est centrale dans notre réflexion. L'enjeu fondamental ici est de pouvoir la saisir à travers une analyse transversale et entière. La mort est ce qu'elle est, elle est la fin de la vie par sa définition stricte. Selon Le Larousse, la mort est la « *cessation complète et définitive de la vie d'un être humain* ». Cependant, si la mort est à la fois un objet d'étude où il n'y aurait rien à dire, car la fin est la fin, sans que nous ne puissions rien faire, la mort est malgré tout, le symbole des sociétés. Au-delà de son sens premier, la mort est en réalité le reflet des Hommes, des relations entre chaque individu, des comportements, des espaces gérés, des temps divers, de réflexions politiques, économiques, sociales, morales...

À l'origine soumise à des croyances religieuses, au fil du temps, la mort n'a pas cessé de se transformer, de se lire autrement, par des ancrages multiples à travers des domaines d'actions parfois totalement opposés. Malgré tout, elle n'a jamais perdu son sens premier et reste fondamentalement l'objet d'une crainte individuelle et commune. Elle est intime, personnelle, mais aussi universelle, nous parle tous, de près ou de loin. Cependant, par les transformations qu'elle subit, il est urgent de l'analyser pour ce qu'elle est, mais aussi par ses attaches multiples, et les conséquences de ces nouvelles lectures... C'est alors par une réflexion totale et entière, que la mort peut être convoquée. D'une définition générale et étroite par une analyse spatio-temporelle, l'objet d'étude sera amené progressivement vers une compréhension plus sensible, esthétique, puis éthique et humaine. De cette manière, nous tenterons de comprendre la mort, de l'envisager, la cerner, la penser pour libérer les Hommes d'une inquiétude chronique.

Dans un premier temps, c'est par un retour aux histoires de la mort à travers les époques et les espaces que nous saisirons notre objet d'étude afin de pouvoir cerner progressivement sa relation évolutive avec les Hommes d'ici et d'ailleurs, d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Deuxièmement, nous guiderons notre recherche vers une compréhension plus spécifique de la mort pour l'Homme contemporain d'Europe. Enfin, pour succéder à cet ancrage très actuel et européen de la mort, nous poursuivrons en nous interrogeant sur la recherche constante d'une définition de la « bonne mort ».

² BAYLE, Caroline. DROUILLET, Jean-François. (Mars 2023). *TÉMOIGNAGE TF1 - Fin de vie : "Je vais mourir, mais je vais transmettre mon histoire* » [Reportage en ligne]. TF1 Info. 3 minutes 56. Disponible sur : [<https://www.tf1info.fr/societe/video-temoignage-fin-de-vie-je-suis-malade-je-vais-mourir-mais-au-moins-je-vais-transmettre-mon-histoire-euthanasie-soins-palliatifs-2250746.html>]. Consulté le 10/04/2023.

I) RETOUR SUR L'HISTOIRE DE LA MORT À TRAVERS LES ÉPOQUES ET LES ESPACES.

A) LA MORT À TRAVERS LES ÉPOQUES

Mourir, ou rencontrer la mort, semble être depuis toujours une sorte d'histoire commune, répétée, revue, revécue encore et toujours. Mais mourir, apercevoir au loin la mort semble aussi être une histoire toujours plus différente, réinventée, nouvelle, incertaine... Finalement, entre certitudes et grands mystères, la mort n'a rien de si « sûr », rien d'évident. Il semblerait presque que dans tout le paradoxe qu'elle propose, la mort soit elle-même, quelques fois, prise au piège par le temps. Elle prend parfois ce pouvoir, cette force, en figeant l'instant de vie d'un être, mais se voit elle aussi transformée, voire presque tuée par le temps qui se déroule sous les yeux de chacun, de manière si délicate, puis soudainement, en fermant les yeux quelques secondes, vous n'êtes plus là où vous étiez, il y a cinq ou dix ans, et la mort devient plus proche. Alors, dans ce rapport au temps très récurrent, il semblerait que la mort ne soit pas en capacité d'être déliée de ces instants qui s'écoulent, qui se vivent, puis se meurent aussi brusquement. C'est pourquoi, il peut nous sembler pertinent, voire indispensable de remettre la mort au centre de ses propres temps d'existence... En effet, elle serait aussi visible à travers les mailles d'un temps qu'elle ne peut plus piéger, mais de temps divers, variés, pluriels, qui ont pris le dessus sur ce qu'elle a été, ce qu'elle est devenue, et ce qu'elle peut devenir.

1. La Mort vécue autrefois

Le terme « *autrefois* » est très souvent utilisé pour désigner une époque où le temps n'est plus celui d'aujourd'hui. « *Autrefois* » est un terme qui marque une grande rupture avec ce qui a existé, et il nous oblige à nous démarquer d'une période qui n'est plus la nôtre. Pourtant, la question est comment différencier l'« autrefois » et l'« aujourd'hui » ? L'intérêt est de s'interroger sur le moment de rupture, qui inviterait chacun d'entre nous à se dire dans une époque nouvelle, dans un temps différent, comme si, d'une seconde à l'autre, nous pouvions passer d'une ère à une autre. Finalement, c'est ce qui semble se passer avec la mort, comme nous, comme un être à part entière, presque autonome, la mort pourrait être inscrite à des degrés différents dans des époques variées. Alors, la mort d'autrefois semble presque inévitablement difficile à entendre, à comprendre ou à saisir. Pour tenter une approche simple de notre réflexion, mais malgré tout encadrée par des limites temporelles précises, il convient de proposer une vision de la mort à partir d'un contexte médiéval. Ainsi, nous entendrons ici cet « autrefois » si mystérieux comme le Moyen Âge, en le situant de la fin de l'Antiquité soit environ 476 après J.-C. jusqu'au XVe siècle. Puis, la recherche sera peu à peu amenée vers une interrogation de la mort dans les Temps Modernes. Pour autant, il sera malgré tout pertinent de faire quelques retours en Antiquité afin de mieux comprendre comment la mort s'est inscrite auprès des Hommes. De plus, nous verrons comment la mort au Moyen Âge est inséparable d'une analyse de la mort à l'époque moderne.

Le Moyen Âge est une époque qui marque chez les individus un certain goût, un attachement fort pour la religion. En effet, il s'agit d'un temps dans lequel la présence de Dieu rythme largement le quotidien des Hommes. De ce fait, la religion omniprésente auprès des individus, vient tout naturellement faire peser son poids et impacter le développement des êtres d'autrefois, mais aussi dans la relation des Hommes vis-à-vis de leurs finitudes. La religion chrétienne est celle qui dominera notre propos, car nous tentons d'effectuer une recherche autour de la relation de l'Homme européen et de la mort. Au Moyen Âge, l'Europe est largement dominée par une religion chrétienne et particulièrement catholique. Ce qui vient naturellement dessiner une définition d'abord religieuse de la mort. Alors si la mort se trace davantage comme un instant à part entière de la vie d'un chrétien, pourquoi et comment se différencie-t-elle dans une Europe chrétienne, de la mort universelle de tous ?

Une première lecture religieuse de la mort

La religion chrétienne, catholique propose un portrait très fin et précis de la mort des individus, mais surtout dans ce cas des croyants. Déjà, au sein même de notre recherche, les individus sont divisés par la mort religieuse, il y a les croyants et les non-croyants. Cela traduit alors une mort autre, une mort à présenter selon des règles, des normes catholiques. Dans un documentaire³ réalisé par Sebastian SCHERRER et diffusé sur Arte en 2022, le professeur historien Karl-Wilhelm WEEBER met en avant la valeur notable de la mort chrétienne en comparaison à la mort pour les autres religions à cette époque. En effet, il souligne la croyance d'une vie éternelle après la mort et d'un salut de l'âme du défunt et ainsi, de l'accès au Paradis. Alors très rapidement, la religion chrétienne engage les Hommes à une croyance spécifique vis-à-vis de la mort, et elle s'empare presque du sujet. La mort n'est plus un sujet indépendant en elle-même. Elle devient le sujet double, presque le « sous-sujet » d'un thème dominant : celui de la religion. Désormais, mourir n'est plus simplement quitter la vie, mourir pour les chrétiens est une chance d'accéder à une vie éternelle, à un endroit appelé « *paradis* ». Nous noterons que le terme de paradis, issu du latin ecclésiastique « *paradisus* » ou du grec « *paradeisos* »⁴ désigne un jardin, comme un petit enclos, un petit lieu faisant référence à un endroit de paix, d'amour et de bien-être intense. De ce fait, par cette vision très séduisante de la mort, la religion chrétienne fait de cet instant si mystérieux et redouté, quelque chose qui peut être davantage repensé, imaginé comme un accès possible à un bonheur suprême. Au premier abord, la mort chrétienne s'impose chez les individus comme quelque chose de positif, où les bonnes actions et le bon comportement permettront à chacun d'accéder à cet endroit promis. Ce qui nous engage très rapidement dans une conception, une définition de la mort comme un instant appartenant entièrement à la religion chrétienne, soit à des règles définies, pensées sur des bases totalement spirituelles. Rapidement, les individus repensent alors la totalité de

³ SCHERRER, Sebastian. ARTE. (2022). *Les Âges de la vie - Histoire de la mort*. [Documentaire de télévision]. 53 minutes. Disponible sur : [<https://www.arte.tv/fr/videos/098839-000-A/les-ages-de-la-vie-histoire-de-la-mort/>]. Consulté le 08/01/2023.

⁴ Larousse. Paradis. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/paradis/57870>]. Consulté le 08/01/2023.

leurs quotidiens, mais aussi de leur temps d'existence en fonction des demandes chrétiennes. Outre la dépendance quasi-inévitable des Hommes pour la religion au sein même de la vie et des activités quotidiennes, il est évident que la question des croyances se pose alors pour la mort. Désormais, par l'influence du catholicisme sur la vie des êtres, l'Homme rythme sa vie et la repense totalement pour Dieu. Ce qui vient fonder une vision de la vie largement dominée par une crainte de la mort. En dehors d'une peur de mourir liée à un mystère incompréhensible mais pourtant bien réel, les Hommes craignent un destin inéluctable. Selon la religion chrétienne, une âme pourrait se « racheter » auprès de Dieu par ses bonnes conduites et ses bonnes actions réalisées sur Terre, de son vivant. Seulement ce renversement d'une mort universelle vers une mort totalement conçue sous des normes religieuses a été en majeure partie possible par de nombreux événements et bouleversements au Moyen Âge.

Premièrement, la domination chrétienne s'installe largement dans les zones rurales et dans les petits villages de l'époque. À partir du XII^e siècle environ, les églises et leurs édifices imposants s'installent en plein milieu des villages, elles s'ancrent physiquement, mais aussi symboliquement. Bien plus que de simples structures plantées parmi les villageois, l'église est mise en avant, s'élève avec domination face aux individus qui n'ont plus qu'à se prosterner face à la représentation physique de toutes leurs croyances. Ce n'est pas anodin que de telles structures soient adoptées par le paysage médiéval, en effet, elle vient aussi déplacer le temps des Hommes, le changer. Alors à nouveau, la religion s'imisce davantage dans le temps universel et vient créer sa propre atmosphère, comme un monde à part, un autre, totalement différent du temps des Hommes. L'église au sein des zones rurales fonde notamment le temps des croyants : sans oublier l'impact du son de la cloche, de cet objet à l'apparence d'un instrument quelconque, mais qui pourtant vient rappeler aux êtres-humains leurs obligations, presque comme une épée de Damoclès qui reste suspendue au-dessus de leurs têtes, prêt à leur rappeler à chaque instant que le sort qui leur ai réservé auprès de Dieu, dépendra de leurs comportements sur Terre. Ainsi, on cerne déjà fortement la manière dont la chrétienté pénètre les Hommes en s'ancrant profondément dans le quotidien. D'ailleurs, Guillaume GRILLON⁵ explique que par l'intégration des églises au centre des villages, le temps devient réellement celui de l'Église. Cette affirmation est bien vérifiée, notamment avec les temps qui organisent très précisément le calendrier des croyants par ces fêtes : nous retrouvons le temps ordinaire, celui que nous qualifions d'universel - le temps de l'avent, qui précède la fête de Noël - le temps de Noël - le temps du carême, qui est un temps de jeûne - le temps de Pâques, et bien d'autres fêtes qui rythment le temps religieux. On s'aperçoit alors que le temps devient un élément majeur du quotidien des croyants, il semble presque compté, divisé, épluché, comme si lorsqu'un temps s'écoule, un autre le remplace, puis encore un, et finalement, les Hommes prit dans cette boucle de temps qui se répètent, s'échangent et se divisent, prennent conscience qu'un temps écoulé signifie un pas de plus vers une rencontre avec la mort.

⁵ Guillaume GRILLON est Docteur en Histoire de l'Université de Dijon et rédige en 2011 une thèse sous la direction de TABBAGH Vincent et MOUILLEBOUCHE Hervé, s'intitulant « *L'Ultime message : Étude des monuments funéraires de la Bourgogne ducale XII^e - XVI^e siècles* ».

Rapidement, les Hommes suspendent le temps de leurs vies pour le temps d'une vie croyante, ainsi, une sorte de crainte inévitable se met en place. Si la religion prend le dessus, si les convictions les laissent imaginer que par des bonnes actions, le respect de certaines règles, ils pourraient mourir dans l'amour et la paix, alors une sorte de peur se met en place, une sorte de pression, une promesse qu'ils désirent atteindre, avec l'ensemble de leurs corps et de leurs esprits. L'enjeu est de saisir l'importance de la religion pour l'individu du Moyen Âge. La religion s'engouffre entièrement au sein même de l'esprit du croyant, au plus profond de son âme, elle fait naître en chacun, un souhait profond d'accéder à une mort supportable, voire même plaisante. Dans un premier lieu, la religion se présente presque sous la forme d'une histoire, d'un récit prenant, faits de mystères, de rebondissements, d'histoires d'amour, de liens, mais aussi de faits terrifiants. Avec la Bible, la religion chrétienne se développe davantage et permet aux individus de s'instruire, de s'engager à travers autre chose qu'un quotidien de travail et de difficulté. La religion n'est plus simplement dominante, dans un sens négatif, elle devient la source d'une compréhension de soi, de sa propre présence sur Terre pour ceux qui souffrent d'une vie pénible, difficile, faite de travaux. La religion prend radicalement des apparences positives, presque libératrices et protectrices. Ce qui lui permet d'absorber les Hommes et de faire exister un rapport nouveau à la mort. Il semble déjà pertinent d'affirmer que la mort, outre son statut mystérieux et étrange, est un réel symbole qui traduit largement les époques et les attitudes des individus au sein même de leurs propres vies. En effet, par la religion, la mort devient une chose unique, à part entière. Cela nous pousse à nous interroger sur la manière dont elle est devenue un sujet fonctionnant par lui-même, interrogeant l'inclusion des Hommes dans le temps, mais aussi les comportements de chacun vis-à-vis de leurs finitudes. Revenons à la question des récits racontés par la Bible. Si les écrits racontent et promettent aux Hommes une vie éternelle, une mort qui les accompagnera auprès de Dieu dans l'amour et la paix de l'âme, elle vient tout de même faire naître chez tous des craintes. La mort par la religion engage alors une part d'ombre, une part de souffrance, à l'origine tant redoutée par les croyants. La mort chrétienne devient un instant sacré, faisant partie intégrante de la vie du catholique. Elle est le moment le plus haut de la vie religieuse, presque le moment de la consécration de toute une vie : mourir devient le résultat d'une vie entière offerte à Dieu. Les écrits bibliques font naître chez tous, un désir d'accéder au Paradis, mais aussi de ce fait, une peur atroce de rejoindre l'Enfer. Ainsi, la mort se révèle être quelque chose de sacré, un instant à respecter, à organiser, à penser. En effet, pour les Hommes du Moyen Âge, il est inconcevable de mourir sans prendre en charge le poids de la religion. Alors, pour un moment sacré et unique, il est fondamental de l'intégrer à la vie : la mort n'est plus exclue de la vie, elle fait partie de celle-ci (particulièrement depuis l'ancrage des églises au sein des villages), elle doit être anticipée par les vivants. Déjà, la mort ne semble plus être un souci de ceux qui ne sont plus présents, la mort est bel et bien devenue le souci de ceux qui restent, des individus conscients de leurs propres fins. Autour du XVe siècle, des écrits naissent et viennent fonder au plus profond de la vie humaine, l'instant de la mort : les *Ars Moriendi*⁶ écrits en 1415 puis en 1450 déroulent à travers de nombreuses pages tout un

⁶ Bibliothèque Nationale de France. *Ars moriendi*. env. 1490-1491. Disponible sur : [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k110607x.image>]. Consulté le 04/01/2023.

processus, un ensemble de règles à appliquer lorsqu'une personne s'apprête à quitter la vie terrestre pour rejoindre la vie céleste, ou l'Enfer. Ces écrits latins sont accompagnés par une iconographie très précise, particulière où l'on retrouve systématiquement l'image d'un mourant cloué à un lit, entouré de figures religieuses, du Christ, mais aussi de démons, de sortes de créatures représentant les mauvaises actions, les tentations et le mal dans sa généralité. Ces ouvrages s'imposent et sont essentiels dans la compréhension du rôle de la mort durant le Moyen Âge. Désormais, au-delà des croyances enracinées dans la vie par des écrits et des temps religieux, la religion s'intègre réellement dans les pratiques. Ce n'est plus une affaire de symboles, de convictions, c'est une affaire de procédés, d'agissements qui se met en place, notamment dans le cas du décès. Les *ars moriendi* se développent comme un manuel de bonnes conduites à respecter lors d'une mort future et sont davantage populaires, car ils sont accessibles aux personnes alphabétisées, mais aussi aux illettrés grâce aux iconographies frappantes qui y sont présentées. Dans un article écrit pour le Monde, Marion DUPONT⁷ évoque les propos de Régis BERTRAND⁸ qui met en avant l'importance du croyant à ne pas craindre la mort, voire même à la subir autant qu'ils le peuvent, en gardant un état de domination sur leurs âmes et leurs pensées, sans jamais se faire absorber par les tentations du mal. Jean-Claude SCHMITT⁹, lui aussi cité dans l'article du *Monde*, insiste sur la valeur de combat qui se joue dans l'instant de la mort par la manière dont le bien et le mal tentent de s'approprier l'âme du mourant afin de l'entraîner dans un camp ou dans l'autre. Ainsi, les croyances purement spirituelles des vivants dans leurs quotidiens, rythmées par leurs craintes de rejoindre le Paradis ou l'Enfer, semblent ici presque validées par des écrits qui confirment l'importance d'une bonne conduite et d'un amour pour le bien tout au long de leurs existences, jusqu'au moment du mourir. Encore plus par ces iconographies terrorisantes, les Hommes au Moyen Âge sont davantage pris par cette crainte de ne jamais être entouré par l'amour de Dieu et donc de subir une mort douloureuse, atroce, plus qu'une décrépitude de soi, une agonie lente et douloureuse. Nous comprenons alors que par la religion, la mort devient bien plus qu'un instant de fin, elle est un moment à jouer, un instant à prendre en charge dans son entièreté et par le mourant lui-même. À cette époque, le mourant doit par ses propres moyens et ses dernières forces, se donner une chance d'accéder au Paradis. Si la mort peut être en théorie un instant où Dieu accueille le croyant, en pratique, il semblerait qu'elle soit un moment de bataille, de dévouement, de preuves où celui qui s'apprête à mourir doit démontrer par ses dernières forces, son amour pour Dieu. Malgré tout, on constate par les iconographies marquantes des *Ars moriendi* l'accompagnement très religieux du mourant dans cet instant. Les prêtres dominent l'espace, l'évêque est représenté dans la scène, de nombreux anges entourent le mourant puis en bas de l'image un ou plusieurs démons sont

⁷ DUPONT, Marion. *De la mort digne à la fin de vie, une histoire de l'agonie* [en ligne]. Le Monde. 2022. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/28/de-la-mort-digne-a-la-fin-de-vie-une-histoire-de-l-agonie_6147669_3232.html]. Consulté le 13/11/2022.

⁸ Régis BERTRAND est un professeur émérite d'Histoire Moderne de l'Université d'Aix-Marseille. Il se spécialise dans l'histoire religieuse et culturelle.

⁹ SCHMITT, Jean-Claude. « La mort au Moyen Âge », Jean-Marc Ferry éd., *Fin(s) de vie. Le débat*. Presses Universitaires de France, 2012, pp. 99-119.

représentés. À la 10e page¹⁰, le bien semble dominer, tandis qu'à la 11e page¹¹, l'espace est davantage dominé par les démons et le mal, on comprend alors que le mourant est réellement tiraillé par ces deux extrêmes. Cependant, ces images indiquent tout de même toute l'importance des figures religieuses autour du malade, qui permettraient de le soutenir dans cet instant douloureux et combatif. Par l'extrême-onction, l'individu est sacré une unique et dernière fois par un prêtre afin de s'offrir un accès au Paradis et à la vie éternelle, une fois le jugement de l'âme réalisé. De ce fait, rapidement, « sur le terrain », mourir est entièrement associé à la religion. Il semble même impossible de concevoir une mort sans support sacré, sans sacrement de l'âme ou sans paroles saintes. Un décès sans scène spirituelle, serait alors une porte ouverte et obligatoire à l'Enfer, et une impossibilité à rejoindre la vie éternelle du Paradis. De ce fait, la religion vient faire de la mort un sujet encore plus mystérieux et la développe dans des contextes différents en laissant découler de nouvelles interrogations...

La religion fait de la mort un moment sacré comme nous avons pu le voir, elle fait du départ d'une âme toute une scène, et la représente à travers des iconographies récurrentes et marquantes. Cependant, si la religion enroule la mort de ses grands bras en s'invitant dans la vie des Hommes, dans le temps universel, mais aussi dans l'instant même de la fin, elle devient désormais, à partir du XIIe siècle, ce qui va prendre en charge l'après-mort. À nouveau, on constate qu'au sein même de la mort, qui signe la fin d'un temps, il y a une histoire du temps qui se joue, un déroulement fait d'étapes, de temps qui semblent continuer de fuir même après la mort. Alors, la mort prend encore un autre visage durant le Moyen Âge, et ce changement se constate notamment par l'étude de l'après-mort : c'est par les rites funéraires réalisés au Moyen Âge qu'elle devient compréhensible d'une nouvelle manière.

Le symbole des rites autour de la mort

La question du rituel est tout aussi importante que celle du comportement dans le lien que les individus entretiennent avec leurs fins. En fait, le rite, le culte cérémonial d'un départ devient presque autant un aspect de bonnes conduites que le reste des actions du défunt de son vivant. Globalement, mourir est quelque chose que le disparu semble prendre en charge jusqu'à la fin, mais aussi après sa fin... Cela paraît paradoxale voire même impensable quand nous savons qu'une fois la mort passée, le défunt désormais hors de la vie et de la conscience ne peut plus agir, parler, choisir ou se mouvoir. Alors comment l'après-décès doit être pensé au Moyen Âge, comment se traduit-il ? Désormais, nous ne nous interrogeons pas réellement sur la question de la mort dans la vie au Moyen Âge, mais bien des morts au Moyen Âge. Finalement, la question de la mort semble trop souvent vue d'un regard de vivants, mais il pourrait être pertinent de la questionner d'un regard plus détaché, moins envahit par nos craintes naturelles. Alors mourir quand nous sommes déjà morts pourrait être une bonne question à mettre en tension. C'est au sein même du rite funéraire que

¹⁰ Voir Annexe I. p.141.

¹¹ Voir Annexe II. p.142.

nous devons nous plonger. En dehors du décès dans son unicité, la mort est déjà au Moyen Âge le reflet des cérémonies et des iconographies souvent répandues à travers les croix, les églises, les tombeaux, les gravures, les pierres et bien d'autres. Si nous revenons aux toutes premières recherches proposées, nous nous rappelons du fait que les églises aient été implantées et dominantes au sein des villages au milieu du Moyen Âge. L'INRAP¹² spécifie à travers un article rédigé en 2016¹³, qu'autour du VIII^e siècle, on remarque que des chantiers naissent autour des églises, au sein des villages donc, et s'étendent petit à petit parmi les rues, les maisons et les chemins. Un carré est suivi d'un autre, puis d'un autre qui est encore suivi par d'autres formes similaires, rectangulaires : le cimetière autour de l'église s'invente. Seulement, il convient de revenir quelque temps en arrière pour mieux comprendre comment la mort par la religion s'est vue être entièrement bouleversée.

Au Ve siècle, les cimetières n'existent pas et il faudra attendre la montée de la religion chrétienne et sa domination avec l'implantation des églises au centre des villages pour les voir apparaître¹⁴. Avant leur création, ce sont les nécropoles qui venaient traduire la prise en charge de la mort comme symbole d'une valeur sociale et financière, plus qu'une valeur religieuse. La nécropole selon la définition du Larousse¹⁵ est un « *groupe de sépultures, datant de la préhistoire ou de l'Antiquité, à caractère plus ou moins monumental et rassemblées comme les édifices et les maisons d'une cité* ». Son étymologie laisse d'ailleurs traduire par elle-même la fonction d'une nécropole. Du grec « *nekropolis* » qui signifie cité des morts, la nécropole semble être un lieu où l'on enterre les défunts, ceux qui ne vivent plus, mais où aucune mise en scène n'est faite de manière symbolique. Le lieu est fait pour accueillir les morts, mais rien ne fait remarquer un caractère monumental à l'origine, ou une valeur de recueil, d'hommage. C'est la première différence que l'on peut notifier avec le cimetière religieux catholique. Si durant l'Antiquité les défunts étaient enterrés, il semble possible de penser que c'était avant tout pour des précautions d'hygiène et d'organisation. En effet, laisser les morts gésir sur le sol, parmi la vie terrestre ne semble pas être une mesure adaptée. Alors quelles particularités les nécropoles présentaient à la différence des cimetières en expansion autour du VIII^e siècle ? À la suite de fouilles archéologiques, l'INRAP découvre à Noisy-le-Grand, actuellement dans le département de la Seine-Saint-Denis en région Île-de-France, une nécropole surprenante¹⁶, aux dimensions presque irréelles, laissant endormies près de 765 sépultures répandues sur 1200 m². Elles permettent une grande avancée pour l'étude de la mort à travers les époques. On y découvre des ossements dans un état presque incroyable, parfaitement

¹² L'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives.

¹³ INRAP. *Traitements des morts au Moyen Âge* [en ligne]. 2016. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/traitement-des-morts-au-moyen-age-10259>]. Consulté le 05/01/2023.

¹⁴ Le Point. (2022). *Une nécropole vieille de 2 500 ans découverte dans le Val-d'Oise* [en ligne]. Le Point. 1 min 31. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=3-X3RgblZs>]. Consulté le 05/01/2023.

¹⁵ Larousse. Nécropole. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/nécropole/54030>]. Consulté le 05/01/2023.

¹⁶ INRAP. *La nécropole alto-médiévale des mastraits à Noisy-le-Grand* [en ligne]. 2020. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/la-necropole-alto-medievale-des-mastraits-noisy-le-grand-15374>]. Consulté le 05/01/2023.

entretenus, presque comme s'ils avaient résisté au temps... Elles sont principalement datées de la fin du VI^e au VIII^e siècle pour la plupart, jusqu'au XIII^e siècle, pour quelques-unes. L'article écrit par l'INRAP à propos de cette découverte est accompagné de photographies à la fois intrigantes et époustouflantes. Par de telles conservations, les images de ces squelettes nous transportent presque d'un temps à un autre, en une fraction de seconde. Nous sommes plongés par la mort et ses histoires diverses, au cœur d'époques variées, mais aussi au cœur même d'une culture de la mort, narratrice des changements à la fois individuels, mais aussi de sociétés. On en apprend davantage sur la mort avant la religion, ce qui permet aussi de percevoir sensiblement l'impact des croyances et de la spiritualité sur l'histoire de la mort au cours du Moyen Âge. Les nécropoles trouvées ont délivré plusieurs informations fondamentales, en commençant par la simple étude de la localisation de ces dernières. On s'aperçoit rapidement qu'elles semblent isolées, mise en recul des zones rurales et des petits villages. Par cette distance, on entend une sorte de rejet, voire de crainte des morts chez les vivants. Il semblerait alors que bien avant le milieu du Moyen Âge, vers le VIII^e siècle, vivre avec les morts, n'était pas le désir premier des vivants, mais surtout, qu'il s'agissait d'une peur. C'est le symbole fort d'un rejet pour le sujet qu'est la mort, sûrement par son caractère énigmatique. Seulement, cette exclusion des nécropoles vis-à-vis des villages vient traduire quelque chose d'encore plus particulier : la mort comme symbole montrait à cette époque, une rupture sociale. Alors que la mort se voit être définie comme l'instant de vérité le plus total sur l'égalité de tous et sur le sort unique des Hommes. Ici, elle devient l'objet même de la rupture sociale et financière. À la suite des fouilles archéologiques¹⁷, on constate que les morts étaient enterrés avec des objets, très souvent de valeurs, aux matériaux riches et représentant une certaine place dans un rang social haut. Entre outils utilisés par les guerriers, « *bijoux pour les personnes de haut rang, vaisselle...* », l'ensemble des objets retrouvés témoignent de l'importance plus ou moins grande du défunt. Petit à petit, on s'aperçoit que quelques siècles plus tôt, la mort n'était déjà plus ce qu'elle est devenue au milieu du Moyen Âge. La mort n'était pas un symbole religieux ou le reflet d'un ensemble de croyances associés à une grande sacralité, mais bien l'image même des différences sociales, financières et matérielles des individus de l'époque. Alors, nous pourrions nous interroger sur la manière dont la mort des pauvres était prise en charge en parallèle ? Cette question issue d'une réflexion sur la mort nous impose presque naturellement une étude davantage sociale, ce qui vient traduire la manière dont la mort devient rapidement un sujet allant au-delà de sa propre question. Mourir est l'écho de ce qui se passe dans les ruelles d'une société, dans les maisons, dans les campagnes silencieuses. C'est d'ailleurs le silence même de la mort, ce qu'elle laisse derrière elle, qui permet aujourd'hui de comprendre de quelles tensions le mourir relève. Michel MOLLAT dans son ouvrage *Les pauvres au Moyen Âge*¹⁸ soulève la grande difficulté à faire retranscrire les mots, les statuts des pauvres à cette époque, notamment par leur silence, leur discrétion et les places peu plaisantes qu'ils occupaient dans une société largement sélective. Lors de son passage dans l'émission *Apostrophes* de Bernard PIVOT diffusée le 10 mars 1978, il explique que la parole des

¹⁷ INRAP. *Traitements des morts au Moyen Âge* [en ligne]. 2016. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/traitement-des-morts-au-moyen-age-10259>]. Consulté le 05/01/2023.

¹⁸ MOLLAT, Michel. *Les pauvres au Moyen Âge : étude sociale*. Paris Hachette. 1978.

pauvres du Moyen Âge, qui se fait discrète, a trouvé un semblant de voix dans des archives très précises telles que celles « *des lois, les textes sur la vie rurale [...] et les archives hospitalières* ». Ce qui semble étonnant, c'est la manière dont à cette époque les pauvres sont largement plus nombreux, et pourtant aucune information concernant leurs morts n'est donnée. Presque invisible ou cachée, mourir en tant que pauvre prend des allures d'un instant insignifiant, ne suscitant pas de grands intérêts au Moyen Âge. Cette tragédie vient démontrer tous les retentissements que la religion a eu sur la vie des pauvres. D'une certaine manière, une deuxième fracture semble se faire aux alentours du VIIIe siècle : celle entre richesse matérielle et richesse spirituelle. C'est cette fracture même qui vient souligner tout l'apport bénéfique de la religion dans la vie des pauvres, et qui fait, in fine de la mort, l'instant le plus sacré de la vie de celui qui ne possède rien. À nouveau, en étant un symbole retranscrit dans des domaines indépendants, la mort devient l'objet unique d'une problématique bien plus profonde et ancrée au Moyen Âge : celle des inégalités. La mort en tant qu'objet d'étude vient donner l'ouverture à une compréhension d'un temps, et traduit toute l'importance qu'elle a auprès des pauvres. D'une certaine manière, le peuple pauvre, largement installé en zones rurales, utilise presque la mort comme valeur de rachat. Nous pourrions l'entendre de la manière suivante : je ne possède rien - sur le plan matériel - mais je possède la religion, l'amour de Dieu - et donc le droit à la vie éternelle. L'enjeu est de saisir la tournure que le mourir prend vers le VIIIe siècle, et pour cause, désormais, grâce à l'enracinement de plus en plus concret du christianisme, les pauvres s'accordent un droit : mourir avec la richesse spirituelle. Les églises (situées au centre des zones rurales, habitées par une quasi-totalité de pauvres, 9 sur 10 selon les propos de Michel MOLLAT¹⁹) accueillent de manière progressive davantage de morts. Ainsi, par la religion grandissante, le mourir se divise en deux sections distinctes : le mourir du riche, et le mourir du pauvre.

Une fracture sociale révélée par la mort au Moyen Âge

Si par les découvertes faites dans les nécropoles la mort prend un sens tout à fait autre qui vient redéfinir ses contours et ses définitions, désormais elle permet aux pauvres un engagement au sein de la société en leur accordant une place plus reconnue. La mort religieuse devient le symbole de ceux qui croient, de ceux qui prient. Pour les pauvres, la mort est une sorte de fortune, de ressource non négligeable qui leur permettra une reconnaissance ailleurs, dans un monde éternel. Alors que la mort que nous connaissons aujourd'hui semble rassembler les Hommes autour d'un même sort d'égalité, au Moyen Âge, elle divise et fait ressortir l'ensemble des distances entre les êtres.

Malgré tout, si par l'engagement religieux des pauvres, et leurs morts désormais reconnues dans un cadre plus valorisé que celui des riches, la fracture continuera de se créer autour du XIIe

¹⁹ CAZENAVE, Jean. INA. (10/03/1978). *Apostrophes : Vivre et Mourir au Moyen Âge*. [Émission de télévision]. 1H16. Disponible sur site de l'INA : [<https://madelen.ina.fr/programme/vivre-et-mourir-au-moyen-age>]. Consulté le 06/01/2023.

siècle. Désormais, les riches tentent de s'approprier les églises et tout le contexte chrétien qui y réside. Si les pauvres sont enterrés autour de cette structure en forme de croix, les riches s'engagent dans une recherche ultime du Salut de l'âme pour une quête de la vie éternelle en se faisant enterrés au sein même des églises. La mort devient presque un savoir-faire avec lequel il faut s'harmoniser, elle engage au même titre qu'une culture, à des gestes, des habitudes, des manières de faire, des rites et des normes associées à une civilisation. Par la religion, la mort se dessine comme une culture totale, à laquelle il faut adhérer, il y a désormais une sorte de « formation » à la mort, qui sera d'ailleurs par la suite bien appliquée par les *Ars moriendi* évoqués plus tôt. On constate ainsi que le peuple riche, et les individus de haut-rang s'imprègnent de ces manières de mourir adoptées par les pauvres en prenant possession des églises et en faisant alors des cimetières des lieux traduisant la richesse de chacun. De ce fait, à nouveau, la mort devient le miroir d'un problème social. Si les pauvres sont enterrés à l'extérieur et autour des églises, les bourgeois et les aristocrates se donnent le droit, grâce à leurs reconnaissances financières, d'être enterrés au cœur de ces structures, étant à l'origine les lieux de ressources et de rattachement à la vie des pauvres. Ici, il est fondamental de saisir toute la tension du problème qui découle de cette culture du mourir. Lorsque les structures et les engagements les plus sincères des pauvres pour la religion sont entièrement réappropriés par les plus fortunés, alors ceux qui ne possèdent rien semblent tout perdre - même leur droit à une mort en tant que paysans. De plus, au-delà de l'emplacement des défunts près des édifices religieux, un autre fossé se creuse entre les deux populations : celui du traitement du défunt.

À nouveau, la question du rite se pose. Comment mourir en tant que pauvre au Moyen Âge alors même que les nécropoles ne sont plus au goût du jour, notamment par leurs caractères rapidement jugés insalubres, mais surtout, car les plus aisés s'accordent une place en tant que croyants ? Par des études réalisées notamment par Guillaume GRILLON, on s'aperçoit que le traitement que l'on accorde désormais aux corps des défunts devient lui aussi le symbole d'une différence, presque une ségrégation sociale entre riches et pauvres. Si les populations les plus fortunées, à la reconnaissance sociale et aux biens financiers multiples, ont le droit à des pierres tombales pour le moins modeste, la place des pauvres et des habitants majoritairement issus des zones rurales n'est pas la même. Comme le souligne le docteur en Histoire, on observe chez les plus fortunés une sorte de mise en scène de la mort au sein du rite funéraire. Entre monuments imposants, chambres funéraires, caveaux familiaux ou encore gisants²⁰ plus que réalistes, les plus riches démontrent encore une fois leurs importances sociales et leurs statuts supérieurs aux plus démunis, à travers l'instant de la mort, qui s'apparente normalement, selon la religion, au moment le plus humble de la vie humaine. Le traitement du corps du défunt est lui aussi symbolique d'une inégalité sociale remarquable entre pauvres et riches. Lors de fouilles archéologiques en juin 2018 à Noisy-le-Grand²¹, une équipe met en place un nouveau dispositif permettant de se rendre compte du

²⁰ Un gisant est une sculpture funéraire qui vient représenter le défunt allongé sur sa pierre tombale, à sa taille réelle, comme endormi.

²¹ INRAP. *La nécropole alto-médiévale des mastraits à Noisy-le-Grand* [en ligne]. 2020. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/la-necropole-alto-medievale-des-mastraits-noisy-le-grand-15374>]. Consulté le 05/01/2023.

traitement du corps des plus riches, enterrés dans la nécropole regroupant des sépultures du VI^e au XIII^e siècle. Grâce à la photogrammétrie, on s'aperçoit que les corps sont disposés d'une manière assez précise, constatée pour chaque cas unique. Les défunts sont souvent placés dans une fosse dite anthropomorphe, presque comme un cocon qui vient épouser les contours du corps. Leurs têtes sont tournées vers l'Est et calées par des sortes de pierres dont les formes semblent pensées pour accueillir le défunt. Les épaules sont elles aussi surélevées, et le menton est maintenu par une pierre, adaptée, afin de conserver la bouche fermée. Ce qui est notable dans le traitement des défunts issus de classes sociales élevées est, comme nous l'avons précisé plus tôt, l'accompagnement de ces derniers par des objets de valeurs. Ces objets semblent être présents pour conserver une trace de ce statut social et de la richesse de la personne. Une fois l'expansion du christianisme dans la société médiévale, et l'intéressement des plus riches pour cette religion grandissante, on s'aperçoit que les riches possèdent des droits que les pauvres n'ont pas. Grâce à leurs fortunes, ils ont l'occasion d'être enterrés au cœur même de l'église, au plus proche de Dieu et des prières des croyants, alors qu'il s'agit d'une interdiction formelle. Bien évidemment, on remarque que cette attitude vis-à-vis de la mort ne colle pas avec les symboliques et les valeurs que l'on accorde à la finitude des êtres au Moyen Âge, et encore moins avec les valeurs religieuses. Loin de la modestie, et proche du péché de l'orgueil, les plus riches ne semblent pas réellement adhérer à la définition spirituelle et symbolique de la mort durant le Moyen Âge. Ajoutons que cette différence entre inhumations au cœur de l'église et en dehors est le résultat d'un désir de reconnaissance sociale au sein de la société. C'est donc bien par l'emplacement des corps des défunts que l'on remarque ou non l'importance de chacun et sa place dans la hiérarchie de la communauté. Seulement, il semble difficile de comprendre ce qu'il en est pour les plus pauvres à cette même période. L'INRAP écrit dans un article²² déjà cité plus tôt : « *À partir du VIII^e siècle, les tombes se concentrent majoritairement autour des églises. Mais il est courant de trouver des sépultures isolées ou des groupes d'inhumations au sein même d'habitats ruraux jusqu'au XIII^e siècle, comme en témoignent les résultats des fouilles menées à Sorigny en Indre-et-Loire, à Saran...* ». Ici, on entend bien la manière dont les plus pauvres sont exclus de ce droit désormais accordé aux plus riches. En dehors d'une interrogation sur les croyances existantes ou non au cœur des modes de vie des paysans, on entend le fait que certains habitants des zones rurales préféraient conserver et enterrer leurs disparus au sein de même de l'habitation. Ce qui laisse imaginer l'immense fracture entre les deux classes sociales et ce qui peut nous amener à penser que les plus pauvres se sont retrouvés dans une situation presque d'obligation, de mise à l'écart, ou bien dans un désir de rester fidèle à leurs statuts, à leur groupe social, à leur valeur en tant que pauvres revendiqués. L'enjeu est ici de saisir la manière dont la mort n'est plus simplement le souci d'un instant terrifiant ou malheureux. Elle est le portrait même de réelles problématiques de société, pour les individus, mais aussi entre eux. De plus, nous pourrions ajouter qu'il existe en effet très peu de documents évoquant le traitement des corps des plus pauvres à la période que nous traitons. Ce qui démontre bien entendu, une sorte de mise en recul de ces personnes largement oubliées malgré leur

²² INRAP. *Traitements des morts au Moyen Âge* [en ligne]. 2016. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/traitement-des-morts-au-moyen-age-10259>]. Consulté le 05/01/2023.

lutte pour une reconnaissance par la religion et les valeurs de croyances. Comme le précisait Michel MOLLAT, c'est en grande partie grâce aux documents issus des hôpitaux que des informations concernant le traitement des plus pauvres seront désormais accessibles. Seulement, pour cela, il faudra attendre que les « *premiers hôpitaux gérés par les communautés religieuses* »²³ apparaissent. Finalement, on constate que la prise en charge de la finitude des plus démunis sur le plan matériel ne semble pas être un souci majeur pour l'époque : ce qui creuse davantage les inégalités sociales et la répartition des droits au mourir entre tous. Alors si à l'origine la religion était devenue le symbole d'un support moral pour les habitants ruraux, elle devient par la suite, à cause de l'appropriation des plus riches pour cette culture de la mort, un domaine venant exclure les plus pauvres, les travailleurs et les véritables croyants. Cependant, quelques informations sont ressorties concernant le traitement des corps des pauvres au Moyen Âge, notamment aux alentours du IIIe et IVe siècle. Avec le cas de la ville de Rome, on s'aperçoit alors que les catacombes sont privilégiées pour la gestion des corps des plus démunis. Bien évidemment, cela résulte de l'enracinement encore faible du christianisme, mais elle démontre malgré tout l'espèce de dévalorisation pour la finitude des pauvres au Moyen Âge. Si la religion n'est pas encore assez développée pour permettre à ces personnes d'être valorisées et engagées sur le plan spirituel vis-à-vis de la mort, on remarque malgré tout la manière dont ils sont presque oubliés. Les catacombes, du latin ecclésiastique « *catacumbae* » qui découle de « *tumba* » signifiant « tombe », sont par définition, selon le Larousse²⁴, un « *long souterrain servant ou ayant servi de sépulture ou d'ossuaire* ». Ces endroits sont généralement des lieux où les ossements sont entassés, sans distinction particulière entre les individus et où parfois, on remarque une certaine mise en scène, une organisation presque esthétique du lieu. De plus, par cette façon de ne pas mettre de nom sur les défunts, on remarque très nettement la valeur oubliée de ces personnes. D'une certaine manière, il semble presque que les pauvres soient mis entre eux, à part, sous terre, sans avoir le mérite d'obtenir une reconnaissance en tant qu'individu. Enfin, on peut aussi insister sur la valeur religieuse qui est présente dans les catacombes de Rome. Au plafond, et sur les murs, des iconographies religieuses dominent l'espace. On y voit le Christ, des symboles faisant référence à la Trinité, des évêques et d'autres figures religieuses. On remarque alors que déjà durant des siècles où le christianisme n'est pas encore répandu dans son entièreté, il s'impose malgré tout comme une valeur grandement associée aux peuples les plus pauvres. Ici, il domine l'espace des catacombes, presque comme un rachat ou une excuse comparé aux traitements minimes, peu considérant des défunts des pauvres. Les pauvres ne sont pas sans zone d'inhumation ou sans lieu de repos, malgré tout, les rites qui leur sont accordés sont largement moindres comparés à ceux des plus riches. Si les pauvres sont sous terre, loin du monde des vivants, entre eux, entassés, sans moyen de reconnaissance, les riches, eux sont enterrés plus proche de la vie terrestre et sont distinctifs par leurs objets de valeurs, leurs reconnaissances sociales. De plus, les corps des défunts les plus aisés sont presque envisagés dans une dynamique de soin, comme nous l'avons vu plus tôt, ce qui n'est pas le cas des plus pauvres. Ces grandes différences dans le traitement de la mort des

²³ *Ibid.*

²⁴ Larousse. Catacombes. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/catacombes/13702>]. Consulté le 06/01/2023.

individus viennent faire de la mort, en dehors de sa conception religieuse, le symbole net d'une rupture entre deux classes sociales distinctes. On constate que mourir au Moyen Âge est alors une histoire d'importance financière, de richesse et de reconnaissance - ce qui s'oppose à la dynamique d'égalité de tous que la mort est censée insuffler.

Si par les nouvelles conceptions de la mort proposées par la religion, les rites funéraires, mais aussi le traitement des défunts, nous avons saisi l'enjeu social qui se joue, la mort va continuer de prendre d'autres formes, de se définir autrement, notamment à travers les iconographies qui s'étendent au Moyen Âge. Elles vont jouer un rôle essentiel dans le développement d'une culture de la mort religieuse. C'est en partie par le développement des structures et des édifices religieux que ces images autour de la mort existent davantage. On le remarque notamment avec les arcatures, les tympanes d'église, de basiliques, les dalles funéraires, souvent ornées d'illustrations tirées des récits bibliques. Nous pourrions aussi évoquer à nouveau les illustrations des *Ars moriendi*, ou bien la fameuse faucheuse, la danse macabre, qui ne font qu'ancrer davantage la mort dans un domaine précis, délimité et qui s'imprègne facilement dans les esprits. Ces iconographies continuent donc de faire grandir cette crainte de la mort chez les individus, et tendent vers une conception de la finitude presque sinistre vers la fin du Moyen Âge. Cette dynamique très mystique et lugubre autour de la mort va faire de ce sujet presque un tabou, quelque chose à craindre auprès des vivants. Ce qui va favoriser l'ancrage des figures religieuses dans cet instant, qui se voit être redéfini sans cesse. Ainsi, on observe quelques changements à la fin du Moyen Âge et au début des Temps Modernes, aux alentours du XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Cette trop grande oppression de la mort par le domaine religieux et les iconographies terrifiantes, amène donc à une crainte des vivants pour ce sujet. Tout naturellement, cela va découler vers une sorte de remise en question du rapport de la mort pour les Hommes.

En réalité, c'est autour du XVIe siècle que le rapport à la mort commence à évoluer. Toujours habités par une conception très religieuse et limitée, les individus saisissent cet instant autrement. Si la crainte première était de mourir subitement dans son sommeil, sans préparation ni accompagnement religieux, désormais, avec l'arrivée terrifiante de la Peste, les Hommes prennent conscience d'une présence globale de la finitude, en dehors d'un contexte religieux. On constate qu'un autre domaine vient s'agglutiner à la religion : la science - ou du moins le médical. Ce nouveau rapport fait donc de la mort, un sujet à réfléchir sur un plan plus matériel, plus corporel et moins spirituel. Une certaine conception du corps physique prend vie dans ces soucis autour de la mort, et laisse légèrement en recul la dynamique très spirituelle et la prise en charge unique de l'âme. Précisons malgré tout, qu'à ce stade, la religion pour la mort reste omniprésente. Seulement, le développement de certaines maladies va laisser les individus se questionner sur la valeur matérielle du corps, et sur l'implication que cela peut avoir dans la prise en charge de la mort.

Deuxièmement, cela va aussi laisser entendre qu'une certaine hygiène serait à concevoir dans la façon dont les morts sont traités. Le documentaire Arte intitulé *Les âges de la vie. Histoire*

*de la Mort*²⁵, vient nous éclairer sur cette nouvelle définition de la mort dans la société en évolution - notamment au regard de la Science. Rapidement, par les regards davantage réalistes sur le corps humain, des réflexions et des critiques naissent sur le sujet du cimetière au cœur des villages. Ils sont jugés insalubres, viviers de maladies, et ancrent dans les imaginaires, une sorte de dégoût pour la mort. D'une crainte, soit de quelque chose de présent, mais malgré tout d'intouchable, de visible que par les expériences extérieures, on développe un dégoût, soit un rejet pour quelque chose de plus matériel, de palpable, de présent sur le même plan physique que les vivants. Ce qui démontre une grande évolution dans le rapport des Hommes et de la mort. Les cimetières alors profondément immiscés dans les lieux de vie, les villages, au cœur même de la société vivante, deviennent des lieux jugés et évités. Ce qui vient aussi fonder une sorte de distance entre morts et vivants : les vivants développent une réelle phobie et n'entretiennent pas un lien aussi habituel avec les morts. Il y a un écart qui vient se creuser et créer une distance entre deux mondes... Cet écart est notamment remarquable lorsque « *Louis XVI décide en 1776 de faire réduire les inhumations dans les églises* »²⁶. Petit à petit, cette dynamique de disparition des lieux d'inhumations va s'accroître et c'est au tour du cimetière des Innocents d'être jugé insalubre et inadapté aux demandes hygiéniques des scientifiques en 1780. Nous sommes donc à la fin des Temps Modernes, et les Catacombes de Paris font leur apparition. Alors, on constate presque une sorte de remise à niveau sociale, de réunification des individus autour d'une mort commune. Si les cimetières souvent dédiés aux plus pauvres sont en disparition, les inhumations au sein des églises, elles aussi disparaissent. De ce fait, les corps sont rassemblés sous la terre parisienne, mais toujours aucune distinction n'est envisagée. Malgré tout, ces ossuaires, appelés ensuite catacombes, développent une pensée égalitaire autour de la mort des Hommes : les os sont rangés, et témoignent d'une égalité de tous. Ainsi, la mort vient réellement ancrer par sa nouvelle conception, une réflexion davantage morale et sociale. On pense désormais, ou du moins, on essaye de penser, à la condition de tous et à la valeur d'égalité qui doit résider dans la mort. Progressivement, les dominations très religieuses et spirituelles qui encadraient la mort prennent du recul, et laissent des domaines plus matériels se charger du nouveau portrait de la finitude des Hommes. Pour Régis BERTRAND, ces changements marquent désormais une rupture entre un temps d'avant (l'autrefois) et un temps plus proche de celui que nous connaissons aujourd'hui. Il évoque notamment le début des tombeaux en plein air, ce qui va favoriser l'évolution du portrait que l'on accorde à la mort à partir des années 1800.

²⁵ SCHERRER, Sebastian. ARTE. (2022). *Les Âges de la vie - Histoire de la mort*. [Documentaire de télévision]. 53 minutes. Disponible sur : [<https://www.arte.tv/fr/videos/098839-000-A/les-ages-de-la-vie-histoire-de-la-mort/>]. Consulté le 08/01/2023.

²⁶ MAUDUIT, Xavier. « Episode 2/4 : Six pieds sous terre, pratiques funéraires » Dans *La Mort et nous. Le cours de l'Histoire* [Podcast]. France Culture. Avril 2021. 52 minutes. Disponible sur : [https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/ouvrir-une-tombe-ne-rime-pas-toujours-avec-pillage-au-haut-moyen-age_155328]. Consulté le 06/01/2023.

2. Qu'est-ce qu'est devenue la Mort au XXIe siècle ?

Pour répondre à cette interrogation, il convient tout d'abord de prendre l'époque contemporaine dans sa globalité, c'est-à-dire en s'ancrant de 1800 à nos jours, que nous situerons autour des années 2000 environ. Nous l'avons fait remarquer rapidement un peu plus tôt, on observe petit à petit une dynamique nouvelle qui s'installe, et s'empare d'un pouvoir, qu'elle vient partiellement prendre à la religion. En réalité, c'est un peu avant 1800, dans le courant du XVIIIe siècle qu'on aperçoit un changement au sein de la société, notamment sur le plan de la connaissance. La religion ne semble plus être la seule détentrice du savoir, elle est jumelée à la science en développement et à des connaissances dites davantage « matérielles » et « concrètes ». Ce qui favorise donc le regard différent qui est désormais porté à la mort. Avec l'apparition des Lumières²⁷, on laisse place à des réflexions nouvelles, différentes, qui demandent plus de raison, de réflexions, et moins d'attaches à des connaissances dites « non-vérifiées ». Bien évidemment, on cerne d'ores et déjà une nette fracture entre ce mouvement et la religion. Là où le christianisme mettait en avant des règles, des concepts et des pensées fondées principalement sur des récits incertains, et des histoires parfois mystérieuses, les Lumières tentent d'instaurer un courant de pensée bien plus ancré dans la réalité du monde connu - soit du monde terrestre. Ces nouvelles réflexions viennent donc impacter l'image de la mort, sa symbolique, mais aussi sa réception auprès des Hommes. La science s'interroge sur ce qu'est la mort, sur les instants qui la composent et sur ce qui se passe sur le plan physique lorsqu'elle intervient. D'ailleurs, on constate à cette époque, une crainte nouvelle : celle d'être enterré vivant²⁸. Ce qui va formellement venir construire autour de la mort, des interrogations sur le sujet pour le défunt et plus uniquement pour les vivants. La science, accompagnée par tous les courants de pensées en expansion, vient alors fonder des théories sur le moment de l'avant-mourir et sur la manière dont l'instant du mourir se définit. On constate donc, que par opposition au Moyen Âge, il n'est plus uniquement important de penser la mort une fois celle-ci passée, mais bien de questionner ce qui la précède. Peu à peu, une prise en charge plus complète du sujet s'ancre dans la société des Temps Modernes. De plus, on constate aussi cette prise en charge nouvelle du sujet de la mort par la liaison et l'intérêt commun pour la problématique qui lie la Royauté et les Lumières en 1776, notamment avec la Déclaration Royale qui vient évoquer pour la première fois, le sujet des « cimetières hygiénistes ». Régis BERTRAND insiste sur ce point, qui vient démontrer la manière dont le sujet de la mort, devient peu à peu, et d'une façon très discrète, un sujet de société, social, moral, scientifique voire politique. De plus, comme nous l'explique les études faites par l'historien français, un autre événement vient faire de la mort (et de son sujet global), un souci lui-même interrogé dans une dynamique d'interdisciplinarité. À nouveau - et parce que les maladies progressent énormément à cette époque, ou du moins progressent et

²⁷ Larousse. Les Lumières. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/siecle_des_Lumières/130660]. Consulté le 07/01/2023.

²⁸ BOURGEON, Jean-Louis. (1983) « La peur d'être enterré vivant au XVIIIe siècle : mythe ou réalité ? » Dans *La Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* [en ligne]. N°30-1, pp. 139-153. Disponible sur [https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1983_num_30_1_1226]. Consulté le : 08/03/2023.

suscitent l'intérêt - les médecins et les scientifiques se penchent sur la façon dont nous pourrions traiter la mort, l'avant-mort, mais aussi l'après-mort. Le 12 juin 1804, Jean-Antoine CHAPTAL²⁹ - médecin et Ministre de l'Intérieur à ce moment - rédige le décret du 23 prairial an XII³⁰. Les cimetières sont jugés insalubres, et les inhumations au sein des structures religieuses sont désormais interdites. De plus, une réelle facture se fait avec le Moyen Âge et les processus qu'il engageait vis-à-vis du traitement des défunts : désormais, les cimetières doivent se situer en dehors des villages. De manière progressive mais difficile, la gestion des cimetières est retirée à l'Église, ce sont désormais les municipalités qui prennent en charge cette question de l'après-mort et du traitement des corps. Ici, on constate alors un grand changement qui est le détachement de la religion non pas vis-à-vis de la définition même de la mort, mais bien à propos du traitement auquel on la lie. Il reste possible de croire ou non à une mort chrétienne, d'être attaché à certaines valeurs, cependant l'aspect politique - et scientifique - prennent un pouvoir supplémentaire sur la religion. Ce qui aboutit, sans surprise, à une évolution de la mort dans la vie. Il ne semble plus si simple de vivre en tant que vivants, avec les morts, une rupture s'opère entre ces deux mondes que l'on distingue désormais. Le problème étant que nous pourrions nous interroger sur l'impact social déjà évoqué à propos de la mort au Moyen Âge. Si les cimetières publics sont maintenant interdits, les corps qui s'y trouvaient sont rassemblés dans les catacombes. Alors quelles séparations existent entre pauvres et riches, paysans et aristocrates ? De plus, cette séparation sociale existe-t-elle toujours ? Peut-on mourir en tant que pauvres ou en tant que riches ? Bien évidemment, nous ne pourrions pas affirmer d'une manière superficielle que la mort a permis une réunion des classes sociales et leurs nouveaux traitements. Cependant, il est intéressant de voir comment elle a pu jouer un rôle de symbole, de mise en lumière de soucis sociaux et de problématiques d'intégration. Désormais, la distinction semble de plus en plus difficile puisque les cimetières publics, au sein des villages n'existent plus, les nécropoles sont largement effacées, les inhumations au sein des lieux publics, religieux, et clos sont interdits, et seulement les catacombes ou les cimetières en plein air, avec des tombeaux sont acceptés. Cela nous pousse à nous interroger sur la manière dont désormais chaque classe sociale sera représentée dans sa mort, dans la façon dont l'après-mort doit être vécu. Dans un article écrit en 2015³¹, Régis BERTRAND nous propose de comprendre qui était autorisé à être enterré dans ces nouveaux cimetières aux conditions d'hygiène repensées. Dans les sous-parties : « *Un préalable : un cimetière pour qui ?* » et « *Variété des cimetières* », il met en avant la façon dont les groupes religieux restent très attachés à l'inhumation au cœur des églises. Cependant, pour ce qu'il en est

²⁹ Jean-Antoine CHAPTAL était un médecin, chimiste et homme politique français. Il se rattache à des activités savantes, prône le savoir, la science et la médecine et tente d'agir pour l'éducation des français à des sujets encore peu abordés. Il agit sur beaucoup de questions diverses et se retrouve souvent au cœur d'actions pour le milieu hospitalier, les prisons, le soin... (Source : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/jean-antoine-chaptal/>). Consulté le : 09/03/2023.

³⁰ Ministère de l'Intérieur, 12 juin 1804, *Décret impérial sur les sépultures*. Disponible sur : [http://www.arola-village.com/patrimoine_religieux/cimetiere/decret_napoleon_juin_1804/decret_napoleon.html]. Consulté le 09/03/2023.

³¹ BERTRAND, Régis. « Les cimetières villageois français du XVIe au XIXe siècle ». Dans Treffort, C. (Ed.), *Le cimetière au village dans l'Europe médiévale et moderne* [en ligne]. Presses universitaires du Midi. 2015. pp.61-81. Disponible sur : [<https://books.openedition.org/pumi/9829?lang=fr>]. Consulté le 10/03/2023.

des cimetières plus « modernes », aux nouvelles réglementations, il semblerait qu'ils restent malgré tout fortement appréciés par les plus riches. Il souligne d'ailleurs bien cette distance avec les plus pauvres qui continuent de développer une sorte de « *spécificité du monde villageois : le maintien de certains cimetières autour ou auprès de l'église. [...] La force des résistances villageoises est loin d'être négligeable* ». On note, à cette époque, une sorte d'enracinement fort des populations en zones rurales pour leur appartenance sociale. Par la distinction qu'ils tentent de créer en mourant - en tant que pauvre - ils revendiquent bien souvent une préférence pour les cimetières autour des églises, près de leurs villages, sans avoir à être déplacés au cœur de catacombes ou d'ossuaires communs. Cependant, cette distance sociale semble s'effacer ou du moins à pour avenir de disparaître, avec la naissance progressive du cimetière aux normes modernes, c'est le cas avec le cimetière du Père-Lachaise à Paris. À l'origine nommé « cimetière de l'Est », il est créé en 1804, notamment à la suite des nouvelles demandes faites par Jean-Antoine CHAPTAL. En parallèle, Napoléon Bonaparte décrète au même moment que « *chaque citoyen a le droit d'être enterré quelle que soit sa race ou sa religion* ». Ce qui va fondamentalement penser une façon de réunir les populations issues de classes sociales diverses, mais aussi les groupes religieux différents, les personnes non-religieuses... Désormais, la reconnaissance du défunt est visible sur les pierres tombales, notamment par les gravures, ce qui n'est pas sans rappeler le fonctionnement similaire des nécropoles, où chaque défunt était reconnaissable par les objets qui l'accompagnaient. Il y a donc un réel enjeu social qui se joue au sein même de la problématique du sujet de la mort. Au-delà d'un aspect uniquement porté sur sa définition, il y a quelque chose de plus fort que la mort vient traduire à cette époque, une sorte de dynamique d'égalité en tension...

Seulement, au-delà de cette question sociale, qu'en est-il de l'instant de la mort ? Est-il redéfini, accepté, toujours craint ou instant sacré ? Si nous avons pu voir qu'à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, la question de la finitude restait un symbole de problématiques sociales, elle est aussi le reflet d'une nouvelle relation entre les individus - les vivants - et leur propre mort. Toujours crainte et fruit de mystères pour les Hommes, le mourir prend des allures nouvelles avec les changements politiques et scientifiques évoqués plus tôt. Si le cimetière du Père-Lachaise se démarque avec une allure plus agréable et moderne, il est aussi public et devient un lieu de rassemblement des populations. Riches, pauvres, croyants, chrétiens ou non, enfants, hommes ou femmes, tout le monde peut se réunir au sein de ce cimetière, sans y venir pour une cérémonie ou un enterrement. Ce qui constitue un autre rapport à la mort. Un peu moins crainte, moins figurée par des signes lugubres et sinistres, elle devient un sujet plus léger. Malgré tout, elle reste encore éloignée de la façon dont nous la traitons aujourd'hui. La mort reste sensiblement proche des vivants, continue de procurer de la peine et reste très liée à ses attaches religieuses. Cependant, elle tend à devenir un sujet nouveau, davantage traitable, atténué de cette phobie brutale. Ce changement ou du moins cette variation est notamment envisageable grâce à la façon dont la littérature et la peinture vont faire de ce sujet, quelque chose dont on peut désormais parler. Dans le courant du XIXe siècle, l'arrivée du Romantisme vient plonger la société et les individus au cœur d'une tout autre vision du quotidien et de la vie. Presque devenue un sujet artistique et culturel, la

mort n'est pas loin d'être traitée comme un sujet duquel on se détache, presque d'une façon romantique et plaisante. Ce qui bouscule entièrement les rapports entre individus et finitude des êtres. Pierre GLAUDE³², un historien de la littérature met en avant la façon dont le romantisme vient redessiner le sujet de la mort en le spécialisant autour de la question du deuil. Par le mouvement romantique, la mort devient un sujet qui pourrait se prendre en charge aussi sur le plan psychologique - et non plus uniquement sur l'aspect spirituel au Moyen Âge ou scientifique avec Les Lumières. Loin d'une pensée très rationnelle fondée sur des réflexions médicales, on prend en charge la dimension sensible et psychique des ressentis des vivants. Deux choses sont remarquables : la mort devient un sujet de discussion plus ouvert, moins craint et moins stéréotypé, puis elle crée aussi un lien entre la mort et les vivants. En effet, la mort n'est plus le souci unique d'une question à propos du défunt, mais bien de ceux qui restent. Cela fonde donc une toute autre relation entre l'Homme et la mort. Davantage porteuse de problématiques extérieures, la mort devient - à nouveau - le symbole d'une prise en charge différente et novatrice. La question du deuil se développe, et naturellement, la dimension psychologique vient se greffer à la montée de la science et de la médecine du XIXe siècle. Le philosophe allemand Christian WOLFF vient implanter et unir la dimension médicale et psychologique³³. Ce qui va grandement participer à une prise en charge nouvelle de la mort pour les vivants. Le deuil est davantage questionné, presque idéalisé comme une sorte de drame face auquel il faut survivre et lutter. De plus en plus de visiteurs se rendent dans les cimetières modernes et publics, et s'y recueillent en fleurissant notamment les tombes. Instantanément, une culture de la mort « romantisée » s'installe et développe une approche plus sensible des choses. L'enjeu est de saisir la manière dont le sujet que nous traitons semble sans cesse fonctionner par l'évolution d'autres domaines divers et parfois distincts, ce qui démontre l'ancrage interdisciplinaire de ce sujet et toute sa complexité à être traité, notamment par les différentes zones de recherches qu'il engage. Le rite, lui aussi, est presque transformé. La religion conserve une place importante, voire dominante au cœur du sujet de la mort, cependant, elle n'est plus la seule participante quant aux problématiques à soulever. C'est donc dans cette dynamique grandissante d'approche plus sensible de la mort, que le sujet se permet d'évoluer à travers de nouvelles réflexions de sociétés fondamentales. Encore loin du *care* que nous continuons d'appriivoiser aujourd'hui, on observe malgré tout déjà, dans le courant du XIXe siècle, une sorte de réunion autour de la question du soin, qui découle des nouvelles pensées sur la psychologie et les nouvelles études faites sur le fonctionnement du corps psychique des individus.

Alors entre médecine en évolution, en permanente tension grâce à des questions de plus en plus portées sur le développement psychique et psychologique, ou encore sur le fonctionnement physique du corps humain de son vivant, mais aussi post-mortem, la mort devient le point de

³² GLAUDES, Pierre. « « Necropolis » : Les romantiques et le deuil ». GLAUDES, Pierre, et Dominique RABATÉ. *Deuil et littérature* [en ligne]. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2005. (pp. 15-40) Disponible sur : [<https://books.openedition.org/pub/6440?lang=fr>]. Consulté le 11/03/2023.

³³ SERGE, Nicolas, MARCHAL, Anne, et ISEL, Frédéric. « La psychologie au XIXe siècle », Dans *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. no 2, no. 1, 2000, pp. 57-103. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2000-1-page-57.htm>]. Consulté le 12/03/2023.

rencontre, de tension, de problématiques humaines et sociétales. Tout d'abord, rappelons très brièvement que le XIXe siècle est un siècle largement marqué par les bouleversements scientifiques, technologiques tels que la découverte des microbes par Louis PASTEUR en 1885, l'arrivée du stéthoscope par LAENNEC en 1815, celui de l'électrocardiogramme par Auguste CHAVEAU entre 1861 et 1863 ou encore la mise en place de conseil d'hygiène publique en 1802. On constate bien la manière dont les interrogations autour de l'Homme n'en finissent plus et aboutissent à la redéfinition de la mort comme un instant où le soin physique semble urgent à être questionné. Si les techniques égyptiennes semblaient très en avance sur les savoirs et les connaissances à propos de la mort et du soin du défunt, ce n'est qu'au XIXe siècle que l'Europe et notamment la France découvre de nombreux processus de soins aux morts, plus hygiéniques. Loin des simples lavages à l'eau et à l'huile exercés au Moyen Âge sur les défunts des plus pauvres, désormais, avec les connaissances scientifiques à propos de la seringue et des injections sous-cutané par PRAVAZ en 1845, on s'intéresse peu à peu à un soin de l'intérieur du corps et à des processus appelés : embaumements. C'est avec les écrits et les nombreuses recherches faites par Jean-Nicolas GRANNAL (1791-1852), un pharmacien français du XIXe siècle que la question de la préservation des défunts se pose. Notons que la préservation par l'intérieur est notamment possible par les techniques évolutives scientifiques comme l'injection dans les tissus. À nouveau, la culture de la mort prend un tout autre tournant, elle est étudiée et on développe peu à peu une étude sur la mort - que l'on appellera bien plus tard la thanatologie. De plus, une culture du soin est elle aussi en développement, encore très timide et cachée par les valeurs hygiénistes qui dominent les actions des médecins. Avec le recul que nous possédons à notre époque, nous ne pouvons qu'y apercevoir un désir de soin et d'évolution morale au cœur de cette société moderne. Cependant, un paradoxe est soulevé par Stéphanie SAUGET dans une intervention au micro de France Culture³⁴. Elle explique que par son étymologie grec « *sarkophagos* » le terme « cercueil » désigne en réalité l'idée d'un « *mangeur de chairs et/ou de viandes* ». Ce qui s'oppose largement aux nouveaux processus en développement, qui au contraire, vise à apporter un soin particulier à un défunt afin de le conserver davantage. Ce paradoxe vient appuyer cette conception nouvelle de la mort où désormais le cercueil viendrait plutôt permettre à un corps d'être protégé et conservé le plus longtemps possible. Cela traduit en grande partie un désir de vivant à conserver les personnes perdues, mais aussi à leur accorder une dernière action d'empathie, d'attentions bienveillantes. Alors, dans une société où la médecine s'interroge grandement sur les questions d'hygiène, et semble impacter désormais le rapport des individus avec des croyances plus « subjectives », les vivants commencent peu à peu, et dans une progression lente, à concevoir la mort comme un sujet, mais aussi un instant, un ensemble de procédés à prendre en charge. Par l'arrivée du cercueil comme moyen premier de prendre soin du corps d'un défunt, le linceul est donc presque totalement banni puis disparaît suite à la décision prise par le Préfet de Paris en 1801, qui impose la suppression du linceul comme action de soin. Cette décision vient remettre au cœur d'une problématique, toute la tension des rapports des

³⁴ MAUDUIT, Xavier. « Episode 2/4 : Six pieds sous terre, pratiques funéraires » Dans *La Mort et nous. Le cours de l'Histoire* [Podcast]. France Culture. Avril 2021. 52 minutes. Disponible sur : [https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/ouvrir-une-tombe-ne-rime-pas-toujours-avec-pillage-au-haut-moyen-age_155328]. Consulté le 06/01/2023.

Hommes avec la mort. Le cercueil est à la fois accepté, mais vient aussi susciter des craintes, des angoisses de mort anticipée, de vivants enfermés, enterrés... Ce qui bouleverse à nouveau le rapport des vivants avec leur propre finitude et plus uniquement celle des autres. L'enjeu est de saisir la façon dont la mort se présente et se regarde sur deux versants, en comparaison au Moyen Âge : la mort n'est plus uniquement un sujet concernant les défunts, qui doivent prendre en charge leurs propres finitudes - notamment par la religion et les *Ars moriendi* - mais bien les vivants - qui désormais peuvent s'interroger sur eux-mêmes, sur leur devenir, sur la façon dont ils seront traités en tant que défunt, sur l'impact de la perte de l'autre dans une vie, sur la dimension hygiénique, psychologique... Si ces changements sont tous possibles, c'est en partie par l'inclusion de domaines variés à un sujet unique. Parler de la mort n'est plus comme au Moyen Âge, parler d'une fin, d'une étape religieuse. Parler de la mort devient parler de celle des autres, un peu plus de la sienne, de la façon dont une personne sera enterrée, de religions variées, de soins à suivre, de démarches... On remarque bien la manière dont mourir n'est déjà plus au début du XIXe siècle, quitter ce monde. Le mourir se dessine un portrait plus complexe, plus fin, plus tracé, mais reste dans sa globalité difficile à cerner, car il reste, sans cesse, dépendant des actions menées dans des champs divers et parfois contraires. Prenons l'exemple de l'économie. Si durant le Moyen Âge, parler économie revenait à parler d'échanges, de marchandises, d'activités généralement toutes agricoles, artisanales et liées à la production de textiles, au XIXe siècle, l'évolution de la société vers une sorte de modernité accorde du terme économie une toute autre définition. En Europe, aux alentours du XVIIIe siècle, un fonctionnement similaire au capitalisme s'installe d'abord en Angleterre - sans être encore défini clairement par des termes et des concepts. Alors, l'économie prend un autre sens. Rapidement, la question de la valeur du travail et de l'échange s'installe et s'étend à travers l'Europe. Cependant, le capitalisme dans toute sa complexité, n'est pas seulement le résultat d'une problématique liée aux travaux et à leurs valeurs monétaires. En réalité, il se développe par des changements issus de champs d'action divers : « *Mise en action d'usines, révolutions politiques, bouleversements religieux, commerce...* »³⁵. Cependant, une tension existe et frappe notre question d'origine : tous ces changements et tous ces domaines, faisant monter le capitalisme (multiple et complexe) à travers une Europe grandissante, sont aussi ceux qui ont bouleversé l'approche de la mort par les individus au XIXe siècle. Il apparaît intéressant de se pencher sur la façon dont le capitalisme - ou du moins la nouvelle lecture que l'on fait de l'économie à cette époque, va venir frapper le sujet de la mort. Autour des années 1830-1840, on remarque que les industries des pompes funèbres se développent et deviennent lentement et discrètement les premiers à se revendiquer comme étant les organisateurs des rites funéraires. Cette idée d'une sorte d'industrie des morts et de la mort est d'ailleurs abordée par Stéphanie SAUGER et Juliette CAZES lors d'un entretien pour France Culture³⁶. Juliette CAZES explique la manière dont « *une économie*

³⁵ RAVELLI, Quentin. « Le capitalisme a-t-il une date de naissance ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*. [en ligne]. 36 | 2019, 29-57. Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/traces/9428>]. Consulté le 13/02/2023.

³⁶ MAUDUIT, Xavier. « Episode 2/4 : Six pieds sous terre, pratiques funéraires » Dans *La Mort et nous. Le cours de l'Histoire* [Podcast]. France Culture. Avril 2021. 52 minutes. Disponible sur : [https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/ouvrir-une-tombe-ne-rime-pas-toujours-avec-pillage-au-haut-moyen-age_155328]. Consulté le 06/01/2023.

souterraine du cadavre se développe rapidement ». Désormais, les structures religieuses ne sont donc plus les seules à prendre en charge la question du rite et de l'accompagnement du défunt. Des entreprises, fonctionnant sur des principes monétaires et lucratifs, développent un nouveau regard sur la mort à prendre en charge : ce qui s'oppose totalement à une définition purement religieuse des instants qui font la mort. Cependant, le christianisme n'est pas exclu des processus et des actions menées par ces entreprises en développement. Malgré tout, faire de l'instant de la mort, une source de revenus peut constituer un rapport aux soins pour les défunts presque contradictoires si l'on part du principe que le soin est fait dans l'unique but de rendre une dernière action à celui parti. Alors, on constate malgré tout un détachement religieux indéniable. Dans une deuxième compréhension du développement de ces industries au XIXe siècle, nous pourrions aussi dire, en totale opposition à l'idée précédente, que c'est justement par ces industries économiques en développement, que la mort s'est vue être davantage prise en compte, entendue, comprise et accessible à tous, ne faisant plus la différence entre traitements du défunt paysan et du défunt aristocrate. C'est par cette valeur monétaire, qui s'appuie sur la valeur des services et des actions des soins, que justement, l'action en elle-même est presque proposée dans un désir d'accessibilité à tous, pour tous, peu importe la classe sociale, l'âge, le sexe, la fortune... Nous pourrions imaginer qu'au XIXe siècle, le rapport entre individus et mort puisse prendre un autre tournant, en partie, grâce à la disponibilité des soins qui s'étend et se développe. Malgré tout, si les corps continuent d'être enterrés différemment selon les richesses et les classes sociales de chacun, avec des catacombes où les corps ne sont pas reconnus et en opposition, des tombeaux où les noms sont gravés, alors, les différences et le manque d'égalité des Hommes vis-à-vis de la mort semblent persister et les pompes funèbres n'échappent pas réellement à cette règle.

Si nous revenons aux premiers propos développés, nous pouvons discrètement avancer l'idée qu'une sorte de relation entre médecine et économie (mais aussi politique) a permis à la mort d'être radicalement redéfinie et associée à une nouvelle approche de la vie des Hommes. Moins religieuse, plus scientifique, dominée par des élans de modernité, mais toujours trop marquée par une inégalité sociale remarquable, la vie des Hommes n'est plus complètement ce qu'elle était au Moyen Âge. Ce qui tend forcément à impacter la relation des individus et de la mort, car progressivement, la question de la finitude des êtres n'est plus à exclure de la vie elle-même. D'ailleurs, c'est au début du XXe siècle que la mort change à nouveau radicalement d'apparence...

Sans refaire l'histoire, le XXe siècle est dans sa globalité marquée par les Guerres Mondiales. Dès son début notamment avec la 1re Guerre Mondiale qui débute en 1914 et qui va subitement faire changer les mentalités concernant la mort de chacun. Par la violence des combats, les morts nombreuses, les pertes d'enfants, de parents, les atrocités vécues par certaines femmes ou les échanges politiques tendus, le monde bascule dans une horreur terrifiante. Le rapport au temps et à la vie change : la mort est partout, omniprésente, elle guette les hommes et les femmes, mais aussi les enfants, de près comme de loin. Premièrement, nous constatons une nouvelle « *spiritualité*,

celle du front »³⁷ racontée par Annette BECKER. La religion reprend une place plus importante durant cette période de conflits. Les soldats et les familles semblent se raccrocher à des croyances et des promesses, cependant en opposition, ils comptent aussi largement sur l'aide de la médecine et de la science pour les sauver et les guérir. Ainsi, par ces conflits politiques, la religion et la médecine semblent presque s'allier dans une dynamique complémentaire pour permettre aux Hommes de surmonter la peur de la mort et de la souffrance, par la religion et les prières, mais aussi la peur de mourir, par les nouvelles techniques médicales développées par la science. Une nouvelle définition plus entière de la mort pour les individus est engagée. Désormais, la mort est à la fois un ensemble de craintes rattachées à une dimension psychique et mentale, mais aussi la représentation des peurs face à la mort en elle-même, son instant le plus haut, avec le corps physique qui s'abandonne et s'éteint. De plus, au-delà de cette mort, on développe davantage de questions liées au deuil et à la souffrance psychologique de ceux qui restent. Ici, on comprend alors qu'à nouveau, la mort n'est pas à définir et à entendre dans son unicité, elle doit être prise en charge dans une multiplicité de contextes et de champs d'action. Jamais indépendante, mais de plus en plus associée à d'autres domaines, la mort devient un sujet de plus en plus abordé, mais reste malgré tout crainte et reçue avec beaucoup de douleurs. Dans de nombreuses lettres et correspondances de soldats, le constat d'une aide religieuse est bien souvent fait³⁸. Si la 1^{re} Guerre Mondiale vient donc mettre en tension cette question du rapport à la mort, elle vient aussi impacter la façon dont les rites funéraires se font et se pensent. Les corps ne sont plus présents pour être honorés, les défunts ne sont jamais retrouvés, et les individus qui meurent dans l'anonymat vont faire de la mort, un sujet à concevoir autrement. La mort n'a plus d'âge, plus de sexe, plus de résonances sociales, plus d'espace d'intégration. La mort est brutalement la fin de la vie. Alors, c'est dans cette dynamique assez brutale que l'approche de la mort se change : le besoin à des gestes bienveillants et attentifs se ressent. Le contexte historique, politique, social et économique dans lequel le monde, et plus particulièrement l'Europe est plongée, vient faire naître chez les individus, une sorte d'urgence à repenser le bien et l'attention. Jacques MARETTE écrit un ouvrage bouleversant à propos du contexte dans lequel il grandit et qui va, par la suite, lui ouvrir les portes d'un métier fort et profondément sensible. Dans *Mémoire d'un embaumeur*³⁹, Jacques MARETTE explique que « Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, on meurt le plus souvent chez soi, entouré des siens. Sans autres soins que superficiels, souvent veillé plusieurs heures dans une pièce chauffée, le corps du défunt entre vite en décomposition ».⁴⁰ Déjà, on constate une première grande contradiction avec les propos tenus plus tôt. Finalement, si la médecine mettait en garde les vivants sur l'insalubrité

³⁷ BECKER Annette. L'histoire religieuse de la guerre 1914-1918. Dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, [en ligne] tome 86, n°217, 2000. Un siècle d'histoire du christianisme en France. p. 540. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/rhef_0300-9505_2000_num_86_217_1431]. Consulté le 05/03/2023.

³⁸ Union des pères et des mères dont les fils sont morts pour la Patrie (Paris). La ligue des chefs de section et des soldats combattants (Paris). *La Dernière Lettre écrite par des soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918*. E. Flammarion (Paris). 1922. p.283. Disponible sur : [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k554427/f23.item.zoom>]. Consulté le 12/03/2023.

³⁹ MARETTE, Jacques. (1999). *Mémoire d'un embaumeur*. Cherche midi. p.131.

⁴⁰ *Ibid.*

inquiétante des corps en décomposition dans les cimetières publics dès 1780 notamment avec le cimetière des Innocents, il semblerait ici, que ce soit quasiment, et seulement un siècle plus tard, que les choses aient réellement changé. Avant l'arrivée de la Seconde Guerre mondiale, cet embaumeur explique très clairement la façon dont les morts continuaient de cohabiter avec les vivants, et dans des contextes largement impurs. Alors, il semblerait réellement que la guerre ait changé le rapport que les vivants ont eu avec la mort. Une contradiction s'observe : une distance se crée avec la mort, on ne vit plus avec les morts, on ne reste plus des heures près du corps se décomposant, on s'éloigne d'une image très brutale et terrifiante de la finitude des êtres. Cependant, par les soins engagés et les processus d'embaumement qui vont se développer, les vivants se rapprochent de la mort, sous ses aspects et ses formes plus douces, plus soignées, moins horribles. Ce qui s'explique aussi par ce besoin de douceur et d'éléments positifs dans un contexte comme celui de la guerre. Alors, l'industrie de la thanatopraxie⁴¹ naît réellement dans le courant du XXe siècle. Mais les caractéristiques des pratiques de la médecine, des sciences, et de la thanatopraxie sont en quelque sorte identiques et indissociables. À nouveau, le sujet de la mort ne fonctionne pas en lui-même mais bien en association avec d'autres champs d'actions. De plus, cette association des disciplines va permettre de faire évoluer au cours du XXe siècle, la mort comme un instant appartenant de plus en plus à la médecine. D'ailleurs, à cet instant, l'embaumement non-religieux ne peut être pratiqué que par des médecins⁴², et le métier de thanatopracteur reste encore défini de manière imprécise. Ainsi, la religion n'est plus la seule détentrice du sujet de la fin de l'existence.

De son côté, tout l'aspect médical continue de travailler la question de la mort, de l'hygiène, mais surtout de l'instant de la mort et de l'après-mort. On ressent l'urgence à définir très précisément le moment où la vie n'existe plus, où le cœur ne bat plus, le cerveau est éteint. L'après-mort, est davantage pensée par une étude des changements physiques, de la décomposition, des procédés d'hygiène, ou encore du deuil. En revanche, la question de l'avant-mort reste encore rare au XXe siècle.

Pour mieux comprendre comment évolue la mort liée à la médecine au XXe siècle, nous nous sommes penchés sur les réflexions et les recherches menées par Anne CAROL notamment dans son livre *Les médecins et la mort, XIXe-XXe siècle*, mais aussi à travers une conférence qu'elle donne aux *Assises du Corps Transformés* en 2020⁴³. Premièrement, elle met en avant le fait qu'au cours du XXe siècle, plus particulièrement au début, les médecins sont chargés de la responsabilité

⁴¹ La thanatopraxie, de son étymologie grecque ancienne « *thanato* » qui signifie « *mort* » et « *praxie* » qui signifie « *action* », est l'ensemble des soins effectués, avec l'accord des familles, sur un défunt. Source : [<https://www.obseques-infos.com/pendant/thanatopraxie/>]. Consulté le 12/02/2023.

⁴² SARAZIN, Claire. « De l'intérêt des soins de thanatopraxie » [en ligne], *Études sur la mort*, vol. 143, no. 1, 2013, pp. 79-85. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2013-1-page-79.htm>]. Consulté le 06/02/2023.

⁴³ CAROL, Anne. (2020). *Introduction à une Histoire des médecins et de la mort depuis deux siècles* [Conférence vidéo]. Assise du Corps transformé - « Le Corps en Partance ». Montpellier. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=ssRCCChCXjRo>]. Consulté le 09/02/2023.

de veiller les mourants. Les figures religieuses ne sont plus seules, elles sont même parfois totalement absentes. Ce changement s'observe, et peut s'expliquer par le fait que l'hôpital n'est plus un lieu géré par les groupes religieux et l'action de charité. En effet, l'hôpital chrétien n'est pas seul, et ne concerne plus uniquement le soin et la prise en charge des pauvres. Au XIXe siècle d'abord, l'hôpital se développe sous une autre forme, avec l'étude des corps des mourants puis des morts, pour devenir au XXe siècle tout un système hospitalier largement plus en retrait des institutions religieuses. Le soin n'est plus un acte purement religieux ou intimement lié à un désir de faire le bien et d'obtenir le Salut. Le soin est davantage médical, proposé et mis en action par des médecins, ce qui est le résultat de deux éléments : les maladies longues, dégénératives en progression sont étudiées, puis la 2nde Guerre Mondiale. C'est le début de « *l'hôpital moderne centré sur la médecine* »⁴⁴ comme l'explique Isabelle PARIZOT. Elle met en avant la façon dont l'hôpital public et ses médecins prennent en charge la quasi-totalité des malades entrant dans les structures, ce qui dans un contexte de mort proche et/ou subite peut poser problème. En effet, sur le plan du savoir et des connaissances, les médecins semblent former par leurs études, cependant, sur le plan pratique, la prise en charge et la gestion d'une fin de vie s'avère plus délicate et complexe. Surtout dans une période d'après-guerre, où les hommes, les femmes et les enfants se remettent peu à peu d'une période de violences et de souffrances indescriptibles. Nous entendons les mêmes propos développés par Anne CAROL qui met en avant durant sa conférence, la difficulté des médecins à prendre la responsabilité du moment du mourir. Nous nous apercevons qu'il s'agit d'une difficulté à soutenir les instants de mort dans leur totalité : l'avant - le pendant - l'après. Anne CAROL insiste d'ailleurs sur une question fondamentale qui domine la médecine et la mort au XXe siècle : celle de la vérité et du mensonge. Les médecins qui sont désormais plus détenteurs du soin sur le mourir que la religion mais semblent malgré tout, en manque de moyens et de puissances vis-à-vis du traitement du processus entier de la mort. Alors rapidement, au XXe siècle, un nouveau rapport entre individus et mort se joue et s'observe, notamment par la médicalisation : les individus, qu'ils soient vivants, mourants, médecins, prêtres, infirmières, thanatopracteurs semblent dans une sorte de dynamique de force, d'autorité sur un sujet avec lequel ils ont tenté de créer des liens pendant des siècles. La mort n'est plus un moment précis, avec la médicalisation évoquée par Anne CAROL, elle devient un ensemble de temps, de processus, d'étapes. Elle ne concerne plus uniquement le mourant, ou le malade souffrant, elle est physique, mentale, psychique et touche aussi les familles. Ainsi, au XXe siècle, il semble que l'apogée des questions en tensions autour de la mort soit atteint. Les Hommes semblent, à ce moment, avoir pris un pouvoir d'indépendance sur ce sujet qui les a longtemps dominé, et ce, grâce à la médecine. Cependant, en réalité, la mort va continuer de faire ressortir toujours plus d'interrogations, de réflexions, non plus uniquement sur le plan religieux, social, physique, mental, politique, économique, mais sur des aspects éthiques.

⁴⁴ PARIZOT, Isabelle. « 1. L'hôpital et les pauvres », , *Soigner les exclus. Identités et rapports sociaux dans les centres de soins gratuits*, sous la direction de Parizot Isabelle. Presses Universitaires de France, 2003, pp. 25-58. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/soigner-les-exclus--9782130534174.htm>]. Consulté le 08/03/2023.

L'enjeu est ici de saisir la façon dont mourir dans le courant du XXe siècle est totalement renversé. Le sujet se transforme et se complexifie de telle sorte à ce que même les possesseurs du savoir sur la mort, qu'étaient les médecins, deviennent eux-mêmes, pris au piège par davantage de problématiques. De plus, à la fin du XXe siècle et dans le début des années 2000, la mort est bien plus associée à des questions de rites, de cérémonies, de conservations, de mémoires continues, de soins, de réflexions morales, psychologiques ou encore de deuils. Ce qui vient durcir la complexité du sujet et faire naître une question qui dépasse celle de la définition de la mort, mais bien de comment mourir ? Cette question, très actuelle, reste malgré tout, à l'origine fortement influencée par l'inclusion des médecins dans les premiers hôpitaux publics qui visaient à supprimer les inégalités sociales et à offrir à tous le droit d'être soigné. De plus, elle a aussi été largement développée grâce aux incapacités des médecins à gérer les instants de la mort. Notons que lorsque nous parlons d'incapacité, il ne s'agit pas de décrire un manque de vouloir ou une impossibilité à exercer correctement. Il s'agit plutôt de parler d'une impossibilité sensible et réceptive, malgré eux, à prendre en charge, en tant qu'individu, l'entière d'une mort humaine. Alors, c'est par le développement de questions de plus en plus humaines et philanthropes, que le sujet de la mort devient nouveau et se réinvente. Petit à petit, et par ses nouvelles étiquettes dont le sujet de la mort est chargé, il devient quelque chose à entendre et comprendre d'un regard plus sensible et détaché d'une science des croyances, d'une religion, de faits non-vérifiés. De plus, en dehors de la médecine et des Sciences, qui permettent de comprendre comment la mort peut être définie, ce qu'elle engage sur le plan physique... Le sujet se dote dans les années 1980, d'une nouvelle casquette, s'ajoutant aux nombreux domaines pluridisciplinaires se l'ayant accordé. La mort devient alors très vite, un symbole d'une urgence sociale, éthique et sensiblement humaine. Autour de la mort, se développe un désir de concevoir le sujet dans une dynamique qui joue des liens humains, des apports entre individus et d'une interdépendance nettement bénéfique, que nous connaissons aujourd'hui avec le *care*. Cependant, toujours fortement rattachée à la médecine et aux Sciences, la mort ne se détache finalement pas de son ancrage médical. D'ailleurs, on le remarque aussi par les racines de ses définitions contemporaines.

Cicely SAUNDERS joue alors un rôle important dans le développement d'une approche sensible, sociale et éthique de la mort. Par son expérience à l'hôpital de Saint-Luc en 1935, cette infirmière met en avant son désir de faire de l'instant de la mort, une expérience sensible à prendre en charge. Elle critique grandement la mauvaise place des médecins face à la prise en compte de la mort - car ces derniers ne peuvent pas sur un plan sensible et réceptif prendre en charge un instant si difficile à eux seuls. C'est par sa « *sensibilité extrême à la souffrance de l'autre* »⁴⁵ que cette femme qui se revendique « *travailleuse du social* » vient saisir l'enjeu moral au cœur de la question de la mort. Ainsi, très rapidement, mourir ne semble plus être un instant ou un ensemble de procédés, d'étapes, mais bien une période longue, à prendre en charge, à traiter ou du moins à soutenir. On

⁴⁵ LAMAU, Marie-Louise. *Origine et inspiration des soins palliatifs : Cicely Saunders : La naissance des soins palliatifs*. [Article en ligne]. Dans Manuel de Soins Palliatifs, Ed. Dunod, Paris 2001. Disponible sur : [<https://www.association-spama.com/files/origine-et-inspiration.pdf>]. Consulté le 19/02/2023.

note alors que déjà, le mourir dépasse à nouveau les frontières d'un domaine, où l'on pensait encore quelques années en arrière, auquel il ne pourrait échapper : celui de la médecine. Il y reste fortement lié et ancré, mais se voit être insufflé par des dynamiques humaines et sensibles fondamentales. Cicely SAUNDERS revendique aussi le fait que sa position d'infirmière ne lui permettait pas d'agir directement et indépendamment sur les situations des malades mourants. Son seul moyen de participer totalement aux soins pour les mourants était de devenir médecin, ce qui prouve la manière dont encore dans les années 30, le sujet de la mort reste grandement maintenu par un corps médical de médecins. De plus, par ses analyses sensibles et l'écoute qu'elle décide d'apporter à chacun, Cicely démontre une capacité d'observation remarquable : « *La demande faite par le patient [...] les patients devenaient capables d'exprimer leurs émotions, d'évoquer leurs problèmes familiaux et personnels* »⁴⁶. Puis rapidement, elle comprend alors que le mourir n'est pas simplement l'instant où tout s'arrête mais qu'il débute bien plus tôt. Par les récits et les conversations qu'elle entretient avec chaque malade, elle semble prendre conscience de la façon dont la mort devrait être entendue : comme une expérience. Cela change alors radicalement la définition que nous pouvons nous faire de la mort. Désormais, ce terme si complexe doit aussi être entendu par ce qui le précède. Le temps de la mort, selon Cicely, semble long, douloureux, triste, « *bouleversant* », terrifiant, marqué par la solitude, l'angoisse... Toutes ces qualifications nettement négatives nous rattachent à des sentiments humains forts et qui nécessitent une prise en charge. Depuis le développement d'une psychologie médicale des années plus tôt, mais aussi d'une tendance à l'écoute de maux davantage psychiques, la mort semble être en capacité d'être comprise dans une entièresité d'éléments. Cicely revendique aussi la manière dont une prise en charge superficielle, voire inexistante venait immédiatement impacter « *le patient lui-même, les familles, les personnels soignants* »⁴⁷. Alors, à nouveau, la mort qui oblige une conception totale de son sujet, de ses enjeux, de ce qu'elle signifie, des manières dont nous devons la traiter, vient aussi démontrer ses conséquences multiples. Le mourir n'est plus à lier uniquement au mourant, ou bien plus tard au défunt, mais aussi aux familles, aux proches, puis aux soignants. On observe alors une réelle ouverture du sujet à un rayonnement sensible, éthique ou encore psychique. Cette manière, très ouverte d'aborder le sujet de la mort par Cicely, peut aussi s'expliquer par son regard sur l'Humain qu'elle juge « *pluridimensionnel* », ainsi si de son vivant l'Homme est capable d'une pluridimensionnalité, alors au moment du mourir, cette caractéristique continue d'exister et de faire de l'instant du mourir, une expérience vécue pleinement par le malade, mais aussi ceux qui l'entoure. L'enjeu pour nous est de comprendre la façon dont par ses nouvelles réflexions sur les Hommes, sur leurs fonctionnements dans la maladie, Cicely SAUNDERS va permettre de mieux saisir le rapport qu'ils entretiennent avec leurs propres finitudes.

Il faudra attendre 1986 pour que cette dynamique de soin autour de la mort grandisse et s'ancre. La Circulaire Laroque, qui est une « *circulaire relative à l'organisation des soins et à*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

l'accompagnement des malades en phase terminale »⁴⁸ et donne alors l'occasion d'instaurer une première Unité de Soins Palliatifs en France, à Paris, à l'Hôpital International de la Cité Universitaire par le Dr. Maurice ABIVEN. Nous pouvons déjà faire remarquer la date assez tardive de l'inclusion de ces soins sur la mort en France. Cependant, cela va réellement permettre de faire de la mort, un sujet certes toujours craint et appréhender, mais malgré tout, il devient un thème abordable avec plus d'ouverture, un détachement du mystère, moins sacralisé et dominé par des appartenances religieuses, il reste encadré par un terrain médical important, mais se voit aussi, être le sujet central de dynamiques sociales et de soins. De plus, cette nouvelle conception de la mort est aussi imaginable grâce aux rapports changeants entre les individus et à une distance des classes sociales largement diminuées par les tentatives d'effacement d'inégalité au sein des hôpitaux publics ou encore des cimetières. Nous ferons remarquer qu'une analyse plus fine sur le portrait davantage éthique et moral de la fin de vie mérite d'être réellement approfondi, et nous préférons développer nos idées dans des parties ultérieures. Pour le moment, l'enjeu est de saisir les différentes approches de la mort selon ses époques et la capacité d'adaptation de notre objet d'étude.

Si désormais, le sujet de la mort devient plus proche de la fin de vie et figure comme le symbole même de réflexions diverses, issues de champs d'action variés, nous pourrions nous interroger sur une possible projection de ce que pourrait devenir la mort dans un futur proche... Si depuis le Moyen Âge, la culture de la mort se voit être développée de différentes manières et en permanence rattachée aux larges domaines qui fondent les sociétés, alors, il ne semble pas sans intérêt de l'imaginer dans un avenir qui pour le moment tend à se développer autour de réflexions fortement liées à la question écologique, technologique, progressive, informatique et industrielle...

3. Envisager la Mort dans un futur proche...

Dans cette approche du sujet de la mort, notre désir premier est de pouvoir penser, imaginer et contextualiser la fin de vie dans le futur, dans un avenir où à nouveau, les enjeux d'une société toujours plus changeante viendraient bouleverser notre rapport à notre fin. Depuis le début, et depuis des siècles, la mort - dans son contexte européen - semble apparaître comme une question relevant d'une analyse obligeant la recherche à s'ancrer dans un champ multidisciplinaire. Presque comme si, la mort était un symbole au croisement de tout. Pour imaginer la mort et ses redéfinitions à l'avenir, il convient d'abord de revenir à notre époque actuelle, aux dernières décennies vécues. Finalement, très vite, on s'aperçoit et on comprend que l'avenir que nous pouvons projeter à travers nos imaginaires semble déjà présent, par touches, dans le quotidien de nos vies. Dans son ouvrage écrit en 2018, Yves Charles ZARKA met en avant dans les premières lignes du résumé le fait que nos sociétés actuelles, de notre siècle, frappent directement « *les dimensions fondamentales de nos*

⁴⁸ Ministère des Affaires Sociales et de l'Emploi. Direction Générale de la Santé. Sous-Direction de l'Organisation des Soins et des Programmes Médicaux. *Circulaire relative à l'Organisation des Soins et à l'Accompagnement des malades en phase terminale* [en ligne]. 26 août 1986. 8 p. Disponible sur : [<https://sfap.org/system/files/circulaire-laroque.pdf>]. Consulté le 23/02/2023.

existences individuelles et collectives, présentes et futures »⁴⁹. Il met alors très vite en avant la question de l'influence des connaissances, des savoirs et des révolutions sur les individus et sur leur nature en tant que personne singulière. De ce fait, par notre axe de réflexion, nous pourrions entendre ici la même pensée vis-à-vis de la mort. Si nous revenons aux propos faits plus tôt, nous avons vu que désormais la mort est davantage rattachée à la vie, qu'elles se complètent et qu'une distance avec le mystère a permis une meilleure lecture de la mort par les Hommes. Alors, lorsque l'auteur développe - toujours dans le résumé - l'idée suivante : « *Le rapport à la Terre (monde habitable qui peut devenir inhabitable), le développement des technologies [...] biotechnologies, les nouveaux moyens d'information et de communication, la reconfiguration du monde économique, social, politique et culturel [...] les nouvelles formes de guerre* »⁵⁰, il vient appuyer notre tentative de recherche et propose une théorie sur la manière dont toutes ces transformations du monde nous mènent, sur un plan humain, individuel, mais aussi collectif, à re-concevoir notre ancrage dans un monde fortement marqué par un désir de modernité, de progression et de pléonexie, soit d'un désir de vouloir posséder davantage et sans limite⁵¹. En parallèle, on constate aussi que le début du XXI^e siècle, et tout naturellement ces premières décennies, nous ont conduit à des révolutions modernes largement connues telles que l'inclusion d'Internet dans nos quotidiens, les smartphones, les technologies médicales surprenantes (la robotique dans la santé par exemple), l'Homme dit bionique, mais aussi les grandes transitions écologiques mettant en tension de grandes problématiques autour du développement durable, du soin à la Planète... De manière générale, le XXI^e siècle que nous connaissons reste lui aussi fortement marqué par le capitalisme et semble avoir fait basculer l'individu dans une sorte de détachement de son quotidien, de sa vie, de son temps. Fondamentalement, le temps qui s'écoulait il y a encore 30 ou 40 ans n'est déjà plus le même, et pourtant, on ne parle pas d'un siècle écoulé. Le temps semble aujourd'hui plus rapide, moins déterminé par des ancrages temporels comme les fêtes, les dates, les moments sacrés. Le temps fuit et l'individu est alors prit au piège dans un temps incontrôlable. Bien évidemment, le temps n'a jamais été contrôlable, cependant, il a pu être rythmé et vécu par les Hommes. Actuellement, il semblerait que cette valeur du temps soit presque dissoute dans une distance à sa propre conscience de sa condition humaine. Nous pouvons le constater par l'utilisation des médias par exemple. Tout est rapidement diffusible, dans un temps réduit et à des échelles internationales, les informations sont transmises à une vitesse qui dépasse la propre capacité humaine à développer une idée, un concept, un projet, les débats sont davantage superficiels, car bien plus rapides et de moins en moins rattachés à la réflexion... Alors, de manière générale, il semblerait que la société du XXI^e siècle tende aussi à accompagner l'Homme dans une nouvelle définition de sa propre fin.

Seulement, qu'est-ce que le mourir deviendra ? Si pour le moment la question est davantage ancrée sur des réflexions et des axes fortement éthiques et moral remettant au centre de l'attention la valeur de la douleur, de la solitude et des souffrances psychiques, il semblerait que les révolutions

⁴⁹ ZARKA, Yves Charles. *Les Révolutions du XXI^e siècle*. PUF. Hors Collection. p.584. 2018.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ DUFOUR, Dany-Robert. (2015). *Pléonexie*. Le Bord de l'eau. La Bibliothèque du Mauss. 136 p.

technologiques (dépassant l'Homme et les temps de sa vie) puissent aussi dépasser cette approche concrète de la mort. Finalement, par la superficialité des réflexions faites et menées autour des questions bien trop portées sur la technicité en progression constante et fulgurante, il semblerait que la mort devienne de plus en plus un souci relevant uniquement de la conception physique du corps (et entre autres d'une certaine vanité de l'Homme). De plus en plus détachés d'ancrages spirituels et des croyances, peu objectives, les individus de notre temps ont fait évoluer le monde occidental vers un contexte de déchristianisation. Cette disparition progressive de la religion chrétienne et des croyances religieuses dans leur globalité s'avère réelle et démontre bien la distance prise par les individus avec ces récits et ces histoires mystérieuses. Le Centre d'Observation de la Société⁵² réalise en 2021 des sondages menant à une étude par les chiffres relevés. Ils font le constat d'une augmentation de réponses négatives à la question « *Croyez-vous en Dieu ?* » Et une diminution des réponses positives entre 1981 et 2018. Cependant, pas encore inversées, les réponses restent encore plus positives que négatives en 2018 avec 50 % de la population qui dit croire en Dieu contre 44 % qui admet ne pas y croire. Malgré tout, si cette dynamique se poursuit, il est fort possible de voir d'ici les dix prochaines années, un inversement des courbes et un nombre de non-croyants plus élevé que celui des croyants. En 1981 par exemple, seulement 29 % de la population disait ne pas croire en Dieu, face à 62 % de croyants en majorité. Ainsi, si les croyances sont désormais de plus en plus faibles, les pratiques, elles, ne peuvent que suivre cette dynamique. Alors si les pratiques et les croyances religieuses sont de plus en plus effacées au cœur d'une société fortement progressiste et moderniste - voire surhumaine - la question de la mort n'échappe pas à ce changement humain. C'est du côté du rite funéraire que l'inversement se remarque. Si la première crémation date de 1889 avec le premier four installé au cimetière du Père Lachaise, la technique de la crémation n'était malgré tout pas encore très adoptée et cette installation servait en grande partie à brûler des « *déchets hospitaliers, des fœtus ou encore des anonymes* »⁵³. Finalement, ce n'est que depuis très peu de temps que la crémation se voit être de plus en plus adoptée par les Français. Selon le Parisien⁵⁴, en 1980, 1 % des décès relevés du processus de crémation contre 10 % en 1993 et 36 % en 2016. Cette augmentation n'est pas sans symbole et relève bien d'un détachement pour des pratiques et des rites funéraires liés à une inhumation religieuse qui préfère généralement l'enterrement à la crémation. En 2018, c'est par un sondage que 59 % des Français déclarent qu'ils sont plus intéressés par une crémation pour leur cas unique. La Fédération Française de Crémation⁵⁵

⁵² Centre d'Observation de la Société. (2021). *Des Croyances et pratiques religieuses en déclin en France* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.observationsociete.fr/modes-de-vie/des-croyances-et-pratiques-religieuses-en-declin-en-france/>]. Consulté le 24/01/2023.

⁵³ CAROL, Anne. (2020). *Introduction à une Histoire des médecins et de la mort depuis deux siècles* [Conférence vidéo]. Assise du Corps transformé - « Le Corps en Partance ». Montpellier. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=ssRCChCXjRo>]. Consulté le 09/02/2023.

⁵⁴ MATEUS, Christine. (2018). *Les Français préfèrent maintenant la crémation à l'inhumation* [en ligne]. Le Parisien. Disponible sur : [<https://www.leparisien.fr/societe/les-francais-preferent-maintenant-la-cremation-a-l-inhumation-01-11-2018-7932726.php>]. Consulté le 20/01/2023.

⁵⁵ Résonance Funéraire. (2022). *Statistiques 2020 de la Fédération Française de Crémation* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.resonance-funeraire.com/magazine/cremation/6068-statistiques-2020-de-la-federation-francaise-de-cremation>]. Consulté le 20/01/2023.

démontre elle aussi cette même augmentation avec une étude réalisée sur un an. Entre 2019 et 2020, le nombre de crémation (en France métropolitaine) se voit augmenté en passant de 237 594 incinérations à 267 412. Si on observe un détachement et une distance avec la religion par les rites funéraires, il semblerait malgré tout que le souci ne soit pas réellement dans une opposition aux croyances... Finalement, Tanguy CHATEL met en avant l'idée que les structures religieuses soient de moins en moins en désaccord avec ces nouvelles pratiques funéraires. Malgré tout, les cérémonies religieuses ne sont plus autant préférées⁵⁶, même lorsqu'il s'agit d'inhumations. Alors, pourquoi le traitement des défunts et de la mort a-t-il évolué ces dernières années ? Nous pourrions y voir deux problèmes à mettre en tension : une société plus vaniteuse d'abord, puis, une société de plus en plus en recherche de solutions écologiques.

Une société vaniteuse ?

En réalité, si les crémations sont de plus en plus appréciées, il apparaît que derrière ce changement se cache, très discrètement, une peur des Hommes face à l'idée de leur propre décomposition. Fortement ancrée dans un rapport à soi de soin et d'attention, notre société nous a appris ces dernières années à remettre au centre de nos désirs et de nos besoins, des questions très individuelles, parfois même trop individualistes. Ce qui peut tendre à fonder une approche de la mort plus centrée sur soi que sur celle des autres. De plus, aujourd'hui, lors de rites funéraires, il est encore possible de veiller les défunts dans des salles esthétisées, soignées, lumineuses, en musique, avec un défunt vêtu, maquillé, habillé de ses plus beaux vêtements... Ce qui pousse inévitablement l'expérience de la mort à un degré supérieur : celui de la projection. C'est par la projection de soi dans l'expérience faite des images qui nous sont imposées que chacun peut alors se projeter en tant que mort. Cette idée, pour le moins particulière, vient donc tout naturellement faire naître en chacun d'entre nous un sentiment étrange, un ensemble d'interrogations mélangées, incertaines et en suspens. Alors, les questions ne cessent plus : « Comment serais-je quand ce sera mon tour ? Est-ce qu'on me veillera de cette façon ? Est-ce que je serais bien maquillé, bien habillé ? Serais-je un beau mort ? Ou au contraire, peut-être que je serais atroce, que je me décomposerai très vite... ? » Toutes ces questions ne vont évidemment pas dans le sens d'une dynamique de vie positive et n'accompagnent pas les tendances et les esthétiques de vie que nous connaissons aujourd'hui. Loin des photos retouchées, choisies, refaites, des corps parfaits, des possibilités de chacun à choisir la réalité qu'il décidera de montrer, ou encore du contrôle absolu des Hommes sur leur quotidien, la mort devient un réel ennemi, une angoisse liée à une peur non plus uniquement de la mort, du mourir, de l'après, du néant, mais bien de la destruction du soi vivant, physique, fort et puissant. Il ne s'agit pas dans notre cas de faire une critique des sociétés nouvelles, ou de s'ancrer dans un point de vue entièrement négatif et sans nuance. L'enjeu est plutôt de chercher à réaliser l'impact que les sociétés de l'image ont pu avoir sur le symbole de la mort. De plus, réellement, aucun individu

⁵⁶ DURANEL, Laurette. LAUDIER, Marie-Charlotte. Les Rites funéraires en France sont de moins en moins pratiqués [Podcast]. RCF Radio. 18/01/2022. 29 minutes. Disponible sur : [<https://www.rcf.fr/articles/culture-et-societe/inhumation-cremation-quel-est-linteret-des-rites-funeraires-pour-les>]. Consulté le 07/01/2023.

n'aime à s'imaginer enterrer, dans une boîte, décomposé et en perte de l'image qu'il a toujours tenté de conserver. Cela pourrait aussi expliquer l'inclusion des soins d'hygiène et de thanatopraxie. En effet, si Jacques MARETTE évoquait surtout son travail et les enjeux hygiéniques qui s'y jouaient, actuellement, les soins ont encore évolué et se sont vus être accompagnés plus uniquement de soins médicaux (pour des soucis de microbes, de bactéries et d'odeurs) mais aussi par des soins esthétiques, et de l'image. Il est assez paradoxal de penser un soin esthétique, une mise en beauté alors même que le devenir de la personne défunte est réellement la décomposition puis la disparition. À nouveau, nous pouvons le relier aux besoins permanents des Hommes à penser leur image, jusqu'à la fin, voire même après la fin.

Malgré tout, notons que la vanité n'est pas une spécificité du XXI^e siècle et qu'elle existe depuis déjà bien longtemps. Cependant, elle est devenue davantage une maladie à notre époque et tend à devenir de plus en plus normalisée et normative dans le futur. Elle règne véritablement sur les individus, et de plus en plus avec l'arrivée des réseaux sociaux et des images travaillées que l'on peut observer. De ce fait, la mort devient aussi le symbole de changements à une échelle individuelle comme le soulignait Yves-Charles ZARKA dans son ouvrage *Les Révolutions du XXI^e siècle* (2018). Si les nouvelles générations sont davantage tournées vers une question esthétique du soi, il est cependant notable et remarquable qu'elles fondent de nombreux mouvements de révolutions qui tendent à un détachement de la superficialité et se rapprochent d'un retour à des questions pionnières du devenir des Hommes comme l'écologie.

Un enjeu écologique autour de la mort ces prochaines années ?

Déjà à notre époque et dans ces dernières quelques années, la question écologique n'a cessé d'augmenter. Intimement lié à un désir fort de conserver un monde sain, vivable et habitable - quoi que parfois nuancer par des actions mensongères - les Hommes s'engagent nouvellement dans une quête d'une planète protégée, entretenue et éloignée des actions nuisibles à sa conservation. Cette dynamique largement positive et aux enjeux plus qu'urgents guident petit à petit les individus vers une recherche permanente d'application de concepts écologiques à tous les domaines d'actions divers. Bien entendu, au vu de notre objet d'étude, nous l'aurons compris, la mort n'est alors pas exclue de cette inclusion à une réflexion écologique. Alors, c'est dans une contradiction à la vanité évoquée plus tôt et à cette peur de la décomposition de sa propre image, que la mort selon des concepts écologiques ou un « mourir écologique » viennent s'installer progressivement. En effet, depuis le 31 janvier 2023, une loi a été proposée pour tenter la mise en place d'un nouveau dispositif qui pense un processus appelé l'« *humusation* ». Ces propositions font suite à l'observation de l'impact polluant des procédés actuels en France. En effet, les cercueils, les inhumations, les enterrements et les crémations s'avèrent réellement polluants et mauvais pour l'entretien d'une planète saine. L'humusation ou plus simplement appelée « compostage humain » serait un procédé qui viserait donc à préserver le patrimoine et ses traditions funéraires, sans pour autant engager un impact écologique négatif - sans évoquer l'utilisation de produits polluants lors

des soins de thanatopraxie. Voici comme le processus est décrit par Gèneéthique, un site parlant des actualités bioéthiques : « *Ce procédé (...) consiste à envelopper le corps du défunt dans un linceul biodégradable puis à le déposer sur un lit naturel de végétaux. Recouvert, retourné, surveillé, le corps se transforme au fil du temps de manière naturelle en humus, à l'aide des micro-organismes présents dans notre environnement. Sans odeurs et sans effets secondaires pour les espaces environnants, le phénomène de décomposition dure plusieurs mois, à la fin desquels la famille et les proches peuvent récupérer l'humus* »⁵⁷. Ici, on entend bien la manière dont le procédé vise à faire des rites funéraires, des actions largement moins polluantes. Cependant, il faudrait aussi mettre en tension l'aspect très ressemblant avec les techniques de traitements des corps des défunts au Moyen Âge ou bien même au XVIIIe siècle. Simplement déposé dans un linceul - une illustration intéressante du linceul est proposée dans l'œuvre de Carl Heinrich Bloch, *The Burial of Christ*⁵⁸ (vers 1800) - le corps du défunt semble revenir aux premières techniques de soins réalisées au Moyen Âge. Le corps est enroulé, non traité, sans embaumement, puis déposé à même la terre, dans un espace spécifique à l'action, retourné, donc inévitablement au contact des vivants puis se décompose sans réelle barrière entre morts et vivants. Le projet semble très intéressant, mais mérite tout de même une remise en question. Tout d'abord, nous pourrions nous interroger sur les impacts que ces procédés pourraient avoir sur le plan hygiénique. Pourquoi avoir démontré une insalubrité des siècles plus tôt si de nos jours, une mise en terre sans autre élément revient à être proposée ? La question hygiéniste a-t-elle réellement été interrogée ? De plus, que faisons-nous de la question du rite, du rite religieux, mais aussi du patrimoine funéraire ? Comment les familles réalisent-elles leurs deuils, car n'oublions pas que le rite est aussi utile et pensé pour les familles, qui se permettent un temps d'adieu à leur proche. Sans ces soins de thanatopraxie, les corps se décomposeraient extrêmement vite et le deuil serait sûrement bouleversé. Enfin, si la mort devient le symbole d'une recherche écologique qui semble urgente, il reste pertinent de se questionner sur la réelle urgence écologique, et de la re-situer. Finalement, le souci écologique et l'impact des polluants se trouvent-ils réellement dans la question de la mort ? À notre sens, il nous apparaît bien plus urgent de régler des soucis bien plus problématiques sur ces questions. En réalité, les usines, les transports, les villes, les constructions et les chantiers à chaque coin des agglomérations, ou bien même les travaux réalisés dans le but de recevoir des compétitions sportives, excessives nous apparaissent bien plus polluants et urgents à questionner d'un point de vue écologique, notamment de par la superficialité de leurs enjeux. Nous ne controns pas les chiffres et bien entendu, les rites funéraires actuels sont polluants et relèvent de problématiques écologiques. Malgré tout, nous nous interrogeons sur la place de ce souci dans un monde largement dominé par des engagements superficiels, trompeurs et futiles. Alors, à travers une évolution symbolique des enjeux écologiques, le monde du XXIe siècle cherche bien entendu à prendre en charge des soucis et des problématiques fondamentales et urgentes, malgré tout, il semble peut-être moins urgent de questionner la place des rites funéraires

⁵⁷ Gèneéthique. Fin de vie : Parlons-en. (2023) « Compostage humain » : vers un nouveau rite funéraire en France ? [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.genethique.org/compostage-humain-vers-un-nouveau-rite-funeraire-en-france/>]. Consulté le 10/02/2023.

⁵⁸ BLOCH, Carl Heinrich. L'Enterrement du Christ, 1865-1879. [Reproduction de l'œuvre en ligne]. Disponible sur : [https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:BurialofChrist_CarlBloch.jpg]. Consulté le 10/02/2023.

au regard des impacts négatifs que certaines décisions, influencées par le capitalisme et la consommation excessive des individus, continuent d'alimenter. Ainsi, d'un point de vue personnel, il apparaît que le patrimoine funéraire semble en perte et que la mort soit encore trop dépendante de domaines extérieurs à son sujet unique. Ce qui fonde une entière dépendance de la question de la mort à travers ces enjeux issus de champ d'action parfois distincts et opposés. Enfin, nous pensons qu'avant de prendre en charge la question du rite et de ses impacts négatifs, il serait plus urgent de questionner l'avant-mourir et le mourir, car finalement l'après-mort semble bien plus simple à déconstruire et à interroger de par son contenu moins rattaché à la question individuelle, morale et éthique. Ces questions reviendront plus tard dans notre réflexion.

En revanche, à propos d'une adaptation du symbole de la mort à des enjeux écologiques, nous pourrions aussi mettre en avant l'idée d'un détachement des individus pour la question de l'image esthétique abordée précédemment. Dans une sorte de retour à des pratiques plus anciennes et à un détachement des soins de thanatopraxie, l'Homme contemporain pourrait fonder un nouveau rapport à la mort, moins craint, plus sain et moins dominé par la phobie du mystère. Dans une dynamique plus acceptante, plus relativiste, le composte humain peut, peut-être jouer son rôle sur le plan éthique et moral. Il pourrait développer une relation de l'Homme contemporain européen moins toxique avec sa finitude. Malgré tout, si nous sommes dans l'espérance d'une nouvelle relation de l'individu à soi plus vraie et profonde, moins mise au niveau de la question purement physique, le souci ne peut pas se régler si rapidement. En effet, les technologies grandissantes, toujours plus puissantes semblent continuer de pousser l'Homme dans une quête impossible, dans une course contre la montre, contre son ennemi : le temps.

La mort : symbole d'une frayeur du temps et d'une lutte.

Si nous avons vu que la mort était depuis longtemps prise en charge dans sa majorité par des questions médicales, puis sociales et morales depuis les premières réflexions faites par Cicely SAUNDERS, elle reste dans sa généralité marquée par l'impact de la science et de la médicalisation. Cependant, c'est cette même science qui développe à la fois les technologies grandissantes et les nouveaux procédés et techniques au sein des structures médicales. Les machines et les robots s'invitent de plus en plus aux côtés des médecins, des infirmières et des soignants, pour parfois même les remplacer partiellement ou dans une majorité. Alors, si la robotique et la technologie participent grandement au développement d'une médecine assistée et accompagnée qui vient redistribuer les actions entre humains et non-humains, alors le domaine de la mort à l'hôpital ou en structures médicales ne peut être que la forme de conséquences.

Depuis quelques petites années, et sur un temps très récent, on constate que la médecine a tenté d'accompagner ses malades et ses patients à travers de nombreuses problématiques, et s'est permise de mettre en avant les bénéfices d'une confusion entre corps humain naturel et corps humain recomposé, partiellement robotisé. Certes, dans certains cas, l'approche est réellement

positive, elle permet à des patients de se voir en possession d'une nouvelle main robotisée par exemple, ou bien de jambes reprenant à l'identique les mouvements naturels des Hommes, mais aussi de « *prothèses, d'implants voire même d'organes artificiels* »⁵⁹. Alors petit à petit, ces nouveautés qui engagent la vie de chacun vers une dynamique de simplicité et de guérison, peuvent aussi, s'ils sont poussés à l'extrême, représenter un danger pour l'Homme. Finalement, la question réside dans la notion de limite. Jusqu'où ces adaptations à l'Homme peuvent-elles aller ? Ont-elles des limites, qui peuvent décider ou non de stopper une expérimentation ? L'enjeu nous apparaît ici bien plus rayonnant à une échelle éthique, humaine et pas uniquement médicale ou sociale. Le geste part d'une intention positive qui s'ancre dans une dynamique de service, malgré tout, appliquée à des domaines variés et surtout combinée à une société quelque peu rythmée par une vanité ou du moins un souci profond du soi en perte, cela peut causer de nombreux et importants dégâts. Presque naturellement, les dynamiques d'un homme « réparable » en toute circonstance sont en progression et des nouveaux termes inquiétants surgissent : l'Homme bionique apparaît.

Le terme homme bionique nous semble problématique, car il laisse entendre une réelle complémentarité, un ensemble construit de toute pièce entre l'humain et le non-humain. Sans quoi, cet assemblage ne permettrait pas à l'Homme de fonctionner par lui-même. Ce qui pose un souci est la façon dont avec le temps, l'Humain s'est vu être dépourvu de ses fonctions singulières, existantes pour lui-même et par lui-même. Sans cesse accompagné et soutenu par un projet, une aide, un objet extérieur, il se peut qu'on observe un réel renfermement dans des domaines trop technologiques et éloignés des sensations, des sentiments, des émotions et d'une capacité de discernement individuel sur les choses qui composent notre monde. Alors, par l'inclusion de la médecine robotisée auprès des patients, nous pourrions transférer cette interrogation sur le sujet de la mort. En s'interrogeant sur les limites du corps à recevoir ces nouveaux procédés de soins, qui nous semblent dominés par des enjeux de performances, comment la mort pourrait de nouveau soutenir des réflexions aussi complexes ? Dans un article⁶⁰ écrit en 2015 par Ghislain WATERLOT, le philosophe met en avant une réflexion autour des nouvelles capacités de nos sociétés modernes à faire de la mort un objet de recherche perfectible et soumis à des exigences de perfections, d'améliorations constantes et donc dans une dépendance à des domaines extérieurs. Dès la première ligne, voici ce qu'il dit : « *La définition de l'homme comme perfectible est une des données les plus importantes de la pensée moderne* ». Déjà, il introduit dans sa réflexion une théorie liée à la question temporelle, et désigne cette problématique de perfectibilité ou de perfection à l'époque moderne et aux changements qu'elle propose. Par simple composition des sociétés par les Hommes et leurs actions, les individus sont eux-mêmes les conséquences ou le fruit des nouvelles demandes faites par les sociétés. Alors, on remarque très vite que l'Homme moderne puis contemporain finissent par retranscrire, comme des symboles, les problématiques sous-jacentes de théories modernistes et progressistes du XXIe

⁵⁹ GUTIERREZ, Nicolas. (2021). L'Homme bionique est en marche. Dans Sciences et Avenir [en ligne]. Disponible sur : [https://www.sciencesetavenir.fr/sante/l-homme-bionique-est-en-marche_157958]. Consulté le 11/02/2023.

⁶⁰ WATERLOT, Ghislain. « Entre amélioration et aliénation : réflexions sur la « perfectibilité » de la mort », *Revue d'éthique et de théologie morale* [en ligne], vol. 286, no. 4, 2015, pp. 35-46. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2015-4-page-35.htm>]. Consulté le 12/02/2023.

siècle. Ghislain WATERLOT développe l'idée suivante : « *Nous sommes amenés en effet à compléter le travail de la nature : notre nature est de nous créer* ». Certes, l'Homme possède des caractéristiques propres à sa nature et fonctionne sur un principe de développement personnel cherchant à améliorer sa condition et à trouver des solutions pour répondre à ses besoins et à ses problèmes. Cependant, il n'est pas l'unique acteur de ses décisions à changer. En réalité, il apparaît plus qu'il soit dans une sorte d'aliénation, où par ses actions, il prend en charge un souci, une question personnelle, qu'il considère comme venant entièrement de lui, alors qu'en étudiant les situations créées, on s'aperçoit que l'individu est poussé à consommer ou réaliser des actions lui permettant de croire qu'elles sont entièrement le fruit de son désir. Alors, la volonté de faire de chacun n'est plus un désir libre et choisi, mais bien un désir aliéné et guidé par des influences extérieures (souvent dominées par des axes capitalistes, économiques, politiques, modernistes...). Avec la question de la science et de la robotisation en pleine expansion, nous pourrions nous interroger sur ces façons de recevoir la mort, de l'imaginer comme problématique humaine et individuelle à résoudre, à prendre en charge grâce aux nouvelles technologies, aux nouveaux ancrages culturels et sociologiques. Avec la question de la mort par exemple, on remarque alors une sorte de prise en charge du sujet, visant à faire interroger les individus sur leurs propres conditions éphémères, sur leurs finitudes, sur leurs désirs d'immortalité ou du moins d'échappement à la mort. Toutes ces interrogations naissantes chez les Hommes, ne semblent être qu'en réalité un ensemble, presque un voile opaque, venant camoufler toutes les industries capitalistes aux enjeux financiers et vaniteux. Questionner la mort dans notre société est évidemment fondamental, car il est urgent de comprendre comment cet instant vient impacter la vie de chacun. Cependant, venir mettre en jeu la question du désir d'immortalité, de puissance ou d'évitement de la mort, de notre mort, dans une société contemporaine s'avère en réalité très dangereux. Dans un effet totalement contraire à une prise de position bénéfique et éthique sur la question, on s'orienterait davantage vers le développement d'espoirs humains irréels et nocifs au bon développement de la condition de vie des Hommes. C'est d'ailleurs le problème qui se joue actuellement aux États-Unis au sein de la Silicon Valley et ses nouveaux enjeux. Depuis quelques récentes années, de nombreux groupes fortunés et puissants sur la scène internationale ont mis en avant leur désir de faire de la mort quelque chose de contrôlable, encore plus dingue : de tuer la mort. Comment en arriver là ? En effet, on constate bien évidemment une sorte de vanité, ou une peur si terrifiante chez les individus à accepter leur finitude, que le sujet de la mort devient rapidement quelque chose à abolir. Cependant, comment expliquer que des groupes concentrés sur les questions de hautes technologies soient désormais en mesure de se pencher sur des sujets sensibles, humains, moraux, sociaux et éthiques ? Nous pourrions tout d'abord émettre une hypothèse : il semblerait qu'il y ait dans un premier temps une réelle fracture entre sciences et médecine. Par ces nouvelles technologies et par leurs enjeux presque inimaginables, la science qui soutenait et intégrait la technologie, semble s'en détacher. Dans une sorte de dynamique de puissance, il semblerait que la haute-technologie en développement se soit réellement pensée dans un fonctionnement individuel et complètement à l'écart des sciences. De ce fait, par cette rupture, il y a un détachement des valeurs humaines et anthropologiques. Si la science aurait pu permettre de faire le lien entre technologies et individus, en conservant la mise en tension

de questionnements et de problématiques sensiblement humaines, désormais, par la prise en charge totale du sujet de la fin par les nouvelles entreprises de la Silicon Valley, dans ce cas, nous pouvons déjà imaginer la dangerosité de la situation. Si la mort devient le sujet d'un domaine comme celui des hautes technologies, un réel oubli des valeurs individuelles et humaines est à prévoir. Si la technologie désigne à l'origine « *l'étude des techniques, des outils ou encore des machines* »⁶¹, les sciences, elles se rattachent davantage à « *un ensemble cohérent de connaissances relatives à certaines catégories de faits, d'objets ou de phénomènes obéissant à des lois vérifiées* »⁶². Ces mêmes sciences se fondent sur trois domaines principaux de réflexions : les Sciences de la Terre et de l'Univers, les Sciences de la matière (physique et chimique) et les Sciences de la Vie et de l'Environnement. Autrement dit, par les définitions mêmes des termes « Sciences » et « Technologies », on peut déjà remarquer une première distinction : leurs domaines d'actions. Si l'un agit sur des objets et des faits naturellement et entièrement reliés à l'Homme (son environnement, sa matière, les éléments qui composent la Planète), l'autre agit sur des objets construits, fabriqués et inventés par l'Homme. Alors, si la technologie se penche sur des questions relevant d'éléments pensés et imaginés, sans possibilité d'exister sans l'intervention de l'Humain, elle n'a peut-être pas à agir sur des problématiques telles que la mort des êtres. La rupture se démontre dans le fait que par l'association sciences et technologies, la vie humaine peut en tirer des bénéfices indéniables, nous l'avons vu avec la robotisation, les machines accompagnant les médecins, les opérations, permettant des prothèses... Cependant, par sa seule action indépendante, la technologie n'est pas en mesure de prendre en charge le souci de la mort des êtres, au risque de venir se pencher sur le fondement même de la caractéristique animale et humaine à savoir la mort. Cela reviendrait à s'opposer à des lois physiques et scientifiques naturelles de la fin de notre vie et des procédés d'existence sur laquelle la matière humaine repose naturellement. C'est pourquoi, la mort dans un avenir proche, et par l'inclusion de la technologie à ce sujet, pourrait devenir l'unique symbole d'une recherche de puissance par de grandes firmes dominantes et fortunées. Il nous apparaît urgent de conserver au cœur de la question de la mort, une dynamique éthique et humaine comme base de réflexion, en mettant en retrait une technologie dominante (à distinguer de la dynamique scientifique). Enfin, on le constate bien avec la question de la cryogénération et de ses enjeux de conservations puis de réanimation de cadavres conservés à des températures extrêmement basses. Le concept repose sur une mort dite informationnelle et selon les sciences totalement opposée à une mort clinique et légale. Ici, la grande séparation entre sciences et hautes technologies se constatent encore. De plus, les groupes scientifiques et les chercheurs s'y rattachant n'adhèrent pas à ces propositions qui vont à l'encontre de la condition humaine et de valeurs morales.

Le deuxième souci concernant les nouveaux désirs d'immortalité des grandes entreprises telle que la Silicon Valley est celui d'une rupture sociale par le domaine financier. Pour le moment,

⁶¹ Le Robert. Technologies. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/technologie>]. Consulté le 12/02/2023.

⁶² Larousse. Sciences. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/science/71467>]. Consulté le 12/02/2023.

ces théories d'immortalité ne seraient réservées qu'aux plus riches, au vu du coût de ces techniques. Ainsi, la mort deviendrait à nouveau le symbole d'une fracture entre classes sociales et individus, ce qui ne tend pas à inclure nos sociétés dans une dynamique d'interdisciplinarité ou d'éthique du *care*.

Ainsi, à l'avenir et dans un futur qui nous apparaît plus proche que jamais, la question de la mort et tous les éléments qui s'y rattachent comme les rites, les dimensions physiques, psychologiques, morales les traitements des corps, et bien d'autres semblent à nouveau propices à subir des bouleversements, des transformations parfois dangereuses au regard des dynamiques d'évolutions de notre monde bien trop dominé par des élans de progression et de puissance nocifs. En voulant dépasser, littéralement l'Homme et sa condition éphémère, les groupes qui se réapproprient la mort risquent d'en faire un sujet d'exclusion, de marginalisation sociale et de perte de l'humain en son sens éthique et sensible.

Si nous avons vu que la mort subissait les époques dans lesquelles elle est comprise, il semblerait que d'un point de vue spatial, des variations de son approche soient aussi à prendre en charge dans une réflexion autour des relations entre individus contemporains et finitude de l'existence.

B) LA MORT ICI ET AILLEURS

En dehors d'un ancrage temporel et d'une lecture de la mort comme symbole fondée sur les enjeux et les bouleversements à travers les siècles, il semblerait que la mort prenne aussi des aspects différents en fonction des limites spatiales. Tout naturellement, et nous l'avons constaté plus tôt, il semblerait que les individus, qui sont la source même de la question de la mort humaine, soient le reflet de ce qui se joue autour d'eux et impactent alors la définition de leur propre condition éphémère. Sur le plan spatial, il sera convenable de saisir les variations et les points de rencontre qui définissent la mort à travers le monde. Pour cela, nous tenterons de partir de la base d'une réflexion faite sur le cas de l'Europe et plus particulièrement sur le territoire français, mis en contradiction avec les approches de la mort des êtres en Indonésie, sur l'Île de Sulawesi. C'est par des approches davantage culturelles, anthropologiques, ethnologiques, et sociologiques que nous tenterons d'établir une réflexion autour de la mort, et des domaines qui s'y rattachent, dans différents espaces.

1. La Mort en Europe.

Définir l'espace européen et sa culture occidentale

Pour mener au mieux notre réflexion à propos d'un ancrage spatial de la mort et de ses conceptions variées, il convient de reprendre notre propos avec une présentation générale de l'espace traité et abordé. Pour pouvoir mettre en comparaison deux espaces différents et géographiquement séparés par 12 175 km, il faudra d'abord se pencher sur les composants des espaces, les éléments qui le déterminent, les chiffres, les dynamiques de pensées...

C'est à partir du 25 mars 1957⁶³, avec la mise en place du Traité de Rome, que l'Europe se dessine clairement et s'impose comme une zone géographique délimitée et incluant six pays principaux. Par la création de la Communauté Économique Européenne et celle de la Communauté Européenne de l'Énergie Atomique, l'espace que l'on nomme Europe semble directement se penser sur une dynamique économique, politique et d'échange. Rappelons qu'à ce stade, les Guerres marquent encore les esprits et diffusent largement des problématiques liées à la discussion et à l'association entre les pays. Presque naturellement, l'Europe se fonde alors comme un espace dominé par des engagements politiques, financiers et donc dans un axe d'action moderne et nouveau. Globalement, elle est un espace riche aux ressources financières importantes et aux échanges internationaux dynamiques. D'ailleurs, elle se place 2e derrière les États-Unis en tant que continent le plus riche. Cependant, il n'est pas le continent le plus peuplé, mais s'avère être le 2e continent le plus petit du monde, et profite de cette position intéressante sur un rapport d'espace, de populations et de richesses. Dans notre cas, nous nous interrogerons sur le territoire français et

⁶³ Union Européenne. *Histoire de l'Union européenne 1945-1959*. [Données en ligne]. Disponible sur : [https://european-union.europa.eu/principles-countries-history/history-eu/1945-59_fr]. Consulté le 11/03/2023.

prendrons le parti de mener notre réflexion sur une zone plus restreinte telle que les campagnes françaises. Il semble plus pertinent de mettre en tension deux espaces plus similaires vis-à-vis de leurs natures ressemblantes. En effet, une comparaison Europe et zone reculée d'Asie ne nous permettrait pas de fonder une proposition sensée. L'enjeu premier est de simplement situer les espaces des terrains de recherches qui viendront. Si nous nous rapprochons davantage des zones qui nous intéresseront, en France, nous pouvons faire le même constat. Il s'agit du 2^e pays le plus peuplé en Europe avec 67,84 millions d'habitants⁶⁴ et il s'étend sur un espace assez grand en se revendiquant comme le 3^e pays le plus grand d'Europe. Par ses caractéristiques, nous constatons donc que nous nous positionnons sur une zone assez développée autant sur le plan spatial, financier et démographique. En effet, la France s'observe en tant que pays développé, actif et participatif aux échanges internationaux de divers domaines. De plus, il s'agit d'une zone intéressante puisqu'elle possède des paysages divers, attractifs et permettant des actions à différentes échelles géographiques (mer, océan, chaînes montagneuses, terres agricoles...) C'est donc à travers un pays dynamique et actif, qui n'est pas exclu des débats européens et mondiaux que notre étude se fera.

En s'interrogeant davantage sur la population française, on s'aperçoit que celle-ci est vieillissante notamment à cause d'un taux d'allongement de la durée de vie qui augmente, tandis que le taux de fécondité diminue⁶⁵. En parallèle, on remarque qu'il s'agit aussi d'un pays qui s'est largement diversifié ces dernières années autant sur le plan culturel, religieux que sur les problématiques éthiques et sociales. On y repense les questions des corps, de l'acceptation et l'inclusion de tous, des individus et des genres, de l'inclusion de projets pensés pour les personnes en situation de handicaps, des libertés et des pensées féministes, de la sexualité, des loisirs, des sujets dits « tabous » ... Globalement, le territoire français se représente donc à travers de nombreux atouts et une ouverture culturelle, de pensées et d'hybridation remarquable. Cependant des soucis au sein de la société persistent, mais ce n'est pas l'objet central de notre étude. Par ces nouvelles ouvertures aux débats sur les individus, les inclusions de tous et les projets pensés sur des dynamiques contemporaines et humaines, on peut alors faire le constat qu'il s'agit d'un espace relativement développé, voir en développement vis-à-vis de questions de sociétés majeures. Malgré cette ouverture, il n'est pas inutile de dévoiler les aspects divergents concernant les possibles intégrations de nouveaux modes de pensées et de vies, au cœur d'une société française. Pour le moment, la vie française se rythme globalement autour du travail, de la vie de famille, des loisirs, des relations sociales, de la consommation en tout genre et de dynamiques fortement esthétisées... Ce qui, dans sa généralité, nous rapproche d'un mode de fonctionnement capitaliste et largement consommateur. Cette consommation s'observe davantage chez les populations jeunes, plus dynamiques et plus en mouvement, ce qui vient créer un écart entre les générations de plus en plus visible. En revanche, certaines questions prennent réellement leurs marques dans la société

⁶⁴ Toute l'Europe. *La population des pays de l'Union européenne*. [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.touteurope.eu/societe/la-population-des-pays-de-l-union-europeenne/>]. Consulté le 15/03/2023.

⁶⁵ Centre d'Observation de la Société. (2021). *Un vieillissement de la population souvent exagéré* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.observationsociete.fr/ages/un-vieillissement-de-la-population-souvent-exagere-2/>]. Consulté le 15/03/2023.

française et se voient être investies par un ensemble d'individus aux caractéristiques variées. Les âges divergent, parfois s'opposent. Les religions peuvent participer à l'union à des débats partageables, les classes sociales s'unissent autour de problématiques identiques, l'avis masculin n'est plus supérieur à l'engagement des femmes, les champs d'action professionnels s'engagent de manière interdépendante, de même pour les régions et les territoires divers de l'espace français... Ce qu'il est intéressant d'entendre ici n'est pas le discours très positif qui découle de ces propos. Bien entendu, un espace entier ne peut pas s'aligner sur des questions et des avis similaires, cependant, en France, des dynamiques de réflexions et de pensées contemporaines et sensiblement humaines s'observent réellement à travers de nombreux projets, ce qui fonde un espace général davantage bénéfique à la mise en œuvre de questions sensibles et éthiques, mais aussi d'une culture évolutive vers des réflexions du partage...

Un espace développé et une relation à la mort ambivalente

Premièrement, par son statut d'espace ancré dans une zone développée, et engagée dans une dynamique de réflexion tournée vers une conception moderne et novatrice de la vie humaine, elle tend à faire évoluer une certaine conception du corps. On observe qu'en Europe et dans notre cas, en France, la question du corps et le rapport que les individus en ont, viennent jouer un rôle important dans l'approche de la mort par les vivants. Le corps dans la culture occidentale prend des allures variées et devient presque un objet à part entière, unique, pouvant s'inclure à divers champs d'action ou de réflexions. À l'origine, et dans sa définition première, le corps est défini comme « *la partie matérielle d'un être animé considérée en particulier du point de vue de son anatomie, de son aspect extérieur* »⁶⁶. Dans un second temps, avec une définition plus générale, toujours donnée par Le Larousse, le corps se résume à « *tout objet, toute substance matérielle* ». De plus, de son étymologie latine, le corps vient de « *corpus* » et désigne « *quelque chose d'opposée à l'âme* »⁶⁷. Ce qui nous laisse naturellement concevoir ce terme comme un élément uniquement palpable et matériel. Rapidement, il s'oppose donc à ce qui n'est pas visible, notamment à l'âme - du latin « *anima* » qui signifie un « *vent* », un « *souffle* ». C'est donc sur cette base du corps comme objet physique et palpable que la culture occidentale se fonde. On observe alors un rapport très concret à une réalité du corps, qui ne semble pas pouvoir être contredite, mais bien vérifiée. Le corps existe, est présent, nous représente, en tant qu'Humain par sa forme unique, et reste un objet singulier au

⁶⁶ Larousse. Corps. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/corps/19404>]. Consulté le 16/03/2023.

⁶⁷ LECORDIER, Didier. « Corps », Monique Formarier éd., *Les concepts en sciences infirmières. 2e édition*. [en ligne] Association de Recherche en Soins Infirmiers, 2012, pp. 129-133. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/concepts-en-sciences-infirmieres-2eme-edition--9782953331134-page-129.htm#:~:text=L%C3%A9tymologie%20du%20mot%20corps>]. Consulté le 16/03/2023.

sein de la culture occidentale. Florence BRAUNSTEIN-SILVESTRE⁶⁸ met en avant cette question d'un corps très matériel et systématiquement relié à une dimension et à un aspect objectif. Elle fait d'ailleurs référence à la critique de Nietzsche qui met en avant la complexité à comprendre le corps et le terme en lui-même, dans un sens uniquement rattaché à la caractéristique « objet ». Puis, peu à peu, notamment par l'inclusion de la religion il y a plusieurs siècles, on associait déjà dans une sorte de relation complémentaire le corps et l'âme. Ils sont dits opposés par leurs étymologies, mais sont en réalité presque indissociables au vu de certaines croyances. Alors rapidement, le corps devient une enveloppe, il n'est pas l'âme, mais il recouvre la chose impalpable qui nous anime. Il reste cependant matière concrète et s'attribue toujours la caractéristique de « contenant », surtout par l'influence de la médecine qui par l'étude du corps et des organes, fonde autour de lui, une réelle définition mécanique qui fait de cet objet, un ensemble de fonctionnalités, d'organes et de matières. Malgré tout, cette même médecine se développe aussi sur d'autres fronts de recherche. Par le développement d'une étude de la psychologie, on se penche davantage sur une question immatérielle du corps, sur son possible aspect invisible, se rattachant davantage à une étude du corps psychique. Ici, il n'est pas question d'interroger la question d'une âme, mais réellement du corps comme objet où la pensée et la conscience se matérialisent. Le corps devient alors un ensemble, toujours palpable, capable de recevoir les informations, de les traiter, de les ressentir par les émotions, les sentiments, les sensations et s'apparente comme le souligne Florence BRAUNSTEIN-SILVESTRE à une « *intermédiaire entre le sentir et le représenté, entre le monde et moi* »⁶⁹. On constate alors que la culture occidentale tente de développer autour de ce corps humain, une conception peut-être plus sensible et esthétique voire même expérientielle. C'est par cette définition nouvelle, dans une culture modernisée qui vise à s'interroger sur les rapports des individus aux corps, que l'enveloppe matérielle devient tout un ensemble mécanique, de récepteurs qui lient notre conscience de soi au monde, mais aussi aux autres. C'est donc par ce corps « *intermédiaire* » dont parle la Docteur en Lettres qu'une lecture contemporaine de cet objet se forge. Le corps devient alors un réel outil de recherches, de réflexions, de travail, de loisirs, d'expérimentations et d'expériences. Il est aussi un outil que l'on engage comme moyen d'expression, d'action, notamment économiques, un symbole culturel, un outil de révolution, un moyen de se battre... Ce qui va rapidement faire du corps, un élément réellement complexe et aux engagements multiples à travers des champs d'action divers. La culture occidentale va donc permettre une utilisation du corps bien plus développée, qu'elle conçoit au-delà de la conception étymologique du mot. À partir de cette vision élargie, on remarque alors une sorte d'esthétique du corps en développement, il permet d'agir, de faire, de construire, de s'auto-évaluer par les performances, de se montrer aux autres par les mises en valeur, mais représente aussi la beauté. Souvent, il devient central dans les domaines artistiques, il crée les œuvres, ou bien devient l'objet même d'une production esthétique. Ainsi, le corps se rattache très souvent à une forme d'apports, de

⁶⁸ BRAUNSTEIN, Florence, et Jean-François PÉPIN. « 3. Le monde contemporain », , *La place du corps dans la culture occidentale*. [en ligne] sous la direction de Braunstein Florence, Pépin Jean-François. Presses Universitaires de France, 1999, pp. 131-177. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/la-place-du-corps-dans-la-culture-occidentale--9782130500377.htm>]. Consulté le 27/02/2023.

⁶⁹ *Ibid.*

bénéfiques résultant d'actions ou de mises en scène. Ce qui vient ancrer au sein même d'une époque contemporaine, et par la culture occidentale, une définition esthétisée du corps, où l'individu le pense presque obligatoirement comme un outil majeur participant à la réussite de chaque Homme. C'est donc dans cette dynamique très actuelle du corps pensé comme moyen résistant, performant, conforme à des critères de beauté, qu'une relation nouvelle entre les Hommes et leurs corps, ou le corps dans sa généralité, se fonde. Ce qui va venir impacter de manière directe, la relation des Hommes à la mort. En effet, au cœur même de la question de la mort, se pose aussi la question du corps-défunt ou du cadavre qui vient très souvent réveiller chez les vivants un sentiment de gêne, d'inconfort ou de dégoût. Il est intéressant, presque fondamental de se pencher sur cette question particulière, car dans la relation des Hommes contemporains et européens avec la mort, la question du lien au corps-mort est primordiale.

Une première ambiguïté se pose dans la question du corps-mort. En effet, nous ne savons pas si nous devons faire la distinction entre le corps-mort qui malgré tout, reste bel et bien un corps qui a perdu la vie, ou si, il doit devenir un cadavre, soit être entendu comme un objet différent d'un corps-mort et plus proche d'un objet simplement déchu de vie. Dans la culture occidentale, cette limite est difficile à cerner et nous peinons à distinguer les différences qui viendraient séparer le corps-mort et le cadavre. Tout d'abord, nous pensons que les mots ici jouent un premier rôle essentiel vis-à-vis de la compréhension de chacun face au sujet. En effet, le « corps-mort » laisse encore entendre qu'une forme de vie existe, qu'une présence persiste dans cette situation délicate qui triomphe lorsqu'un décès survient. D'une manière naturelle, et parce que l'être humain vivant est fondé sur un principe de « survivance » ou d'instinct de survie, le terme « corps » vient presque prendre le dessus sur celui de « mort ». Par la vivacité à laquelle il renvoie, mais aussi parce que le corps s'est vu être associé à un ensemble de performances et d'actions vivantes permises par l'individu, il en devient presque automatiquement plus fort, et a plus de résonances auprès de l'Homme. Le terme « mort » semble presque effacé, et de manière inconsciente, les vivants par désir de survivance, ne retiennent pas l'impact de ce mot par une préférence à la prise en charge d'un terme nous renvoyant constamment à la vie. De plus, le corps-mort conserve cet aspect de présence encore imaginable au sein de l'imaginaire du vivant. Il se rapproche davantage de la notion de « défunt » qui vient évoquer la personne disparue avec plus de sensibilité et une certaine prise en charge de qui elle était, ses traits de caractère, son physique, le son de son rire... Cependant, le terme de « cadavre » lui qui se compose en un seul mot, ne permet pas aux vivants d'échapper à la réalité que les mots lui imposent. Ici, tout est une histoire de résonance et de réception par les Hommes. Le terme de cadavre renvoie par sa définition et son étymologie à la mort en elle-même, à la finitude dans sa plus grande radicalité. On constate alors au cœur de la culture occidentale et contemporaine, une première distance avec la mort par la simple valeur que l'on cherche à accorder aux morts ou bien à leurs emplois. La mort reste généralement un sujet qu'il est préférable d'aborder avec des termes plus arrondis, et agréables aux oreilles des vivants. Ce qui démontre une réelle anticipation de la mort par les vivants, mais aussi une culture de la mort qui cherche sans cesse à traiter le sujet par des approches sélectionnées. C'est donc dans cette

dynamique de distance que les individus se positionnent naturellement et instinctivement dans une relation à la mort fondée sur la réticence et l'appréhension. Ce constat peut aussi se remarquer à travers la prise en charge du traitement des morts par les vivants.

Cette distance et ce malaise entre l'Homme et la mort se vérifient aussi à travers la question des rites, des croyances, et des actions mises en œuvre pour inclure cet instant à leurs vies. En France, on constate une baisse notable de l'intérêt de la population pour les rites religieux et les cérémonies pensées selon des cultes codifiés. Désormais, les rites sont un peu plus neutres, réalisés dans un processus plutôt athée ou agnostique. Ce qui favorise une première distance entre les Hommes et une relation de la mort très « précieuse ». Les enterrements, et de plus en plus les crémations, se font dans des salles où la religion n'est pas présente, les lieux sont neutres, les murs sont blancs, le silence règne et un ensemble de chaises parfaitement rangées attendent les familles. L'unique objectif de ces cérémonies laïques est de pouvoir rendre hommage à la personne disparue une unique fois. Toutes les formes de croyances sont mises à l'écart de ces processus et par leur grande simplicité et leur radicalité, ces nouvelles manières de quitter nos morts viennent traduire une prise en charge très superficielle de cet instant par les vivants. Par leurs organisations, les cérémonies religieuses se différencient très fortement des cérémonies laïques. Tout d'abord, dans le cadre d'un rite religieux, le corps doit être présenté devant Dieu, au sein d'une structure religieuse pour qu'il soit redonné à son créateur, mais aussi béni de prières afin que le défunt puisse rejoindre l'au-delà de manière paisible. Les cérémonies peuvent aller d'une simple bénédiction où le corps, mis en cercueil, sera entouré de ses proches pendant environ 45 minutes, ou bien durer environ 1 heure 30, afin de réaliser une messe. A contrario, une cérémonie laïque dure, en général, entre 30 et 45 minutes à son maximum. Des musiques peuvent être passées, des poèmes lus par les proches, et les instants de recueils sont les premières demandes sollicitées. Dans cette conception des obsèques et des rites funéraires, détachés de normes, on remarque alors une prise en charge du temps particulière. Presque dans un désir de faire de cet instant, quelque chose de court, sûrement par sa difficulté à être supporté, les cérémonies dans un contexte contemporain deviennent de plus en plus courtes. Nous le voyons bien par ces façons de rétrécir davantage les actions sur les corps, les temps de recueils, le temps entre décès et obsèques... Cette nouvelle adaptation du temps vient ici traduire la réponse à un besoin des individus vivants. Au-delà du désir d'entourer un mort, de le veiller, la crainte et le malaise deviennent plus forts, et imposent presque aux vivants, une distance obligatoire, une prise en charge de l'instant plus simpliste, notamment par ce besoin de ne pas côtoyer la mort trop longtemps, que l'on pourrait entendre comme un instinct de survie de la part des vivants. De plus, la culture occidentale impose à la population contemporaine une sorte de nouvelle définition du temps qui s'écoule. Avec les dynamiques très progressistes et modernistes de notre espace développé, le temps devient un réel enjeu de réussite, de performance et construit totalement nos vies, notamment avec le temps du travail. Par cette conception d'une vie plus rapide que jamais, le temps de la mort dans le temps de la vie devient donc tout naturellement secondaire. L'enjeu est ici de saisir la manière dont notre culture nous impose une relecture complète du temps de la vie, et vient donc saisir le sujet de la mort pour en faire quelque chose d'exclu, auquel nous

penserons quand le moment d'y penser viendra. Cette lecture trop déconstruite de la durée de nos vies semble, elle aussi, être le résultat d'une réaction des individus à la longévité de notre existence en progression. Ainsi, l'individu se forge et se définit par ce temps nouveau, ce temps dynamique, qui fuit sans nous attendre, sans cesse rythmé par nos activités, nos performances et qui nous éloigne toujours plus d'une prise de conscience d'un temps réellement existant : celui de la fin. Le temps de la fin est chez l'individu contemporain et occidental complexe à saisir, car il vient aussi traduire la fin de l'activité, du temps rempli et alimenté par un ensemble d'énergies et de vivacité. Or, dans le temps de la fin, l'Homme n'aurait d'autre choix que d'effacer ses enjeux de réussite, ses dynamiques de performances, mais surtout, l'occupation de son esprit. Par cette conscience inoccupée, totalement seule et indépendante, les Hommes se retrouvent donc face à des soucis, qui habituellement sont fuis ou remis à plus tard dans le temps. Or, face au cadavre (que l'on préfère appeler défunt), les Hommes ne peuvent pas échapper à ce temps de la fin de l'existence. Ce qui creuse davantage le malaise ressenti et renforce le désir de faire des cérémonies, des instants courts, rapides et sans trop de rites, nous ramenant à une prise de conscience encore plus définie de la mort.

En effet, la religion vient dessiner le portrait de l'après-mort et lui accorde un ensemble d'éléments, d'instant précis, rythmés : la séparation de l'âme et du corps, le temps qui se joue lorsque l'âme rejoint le créateur, l'iconographie d'une âme présente et nuageuse, celle du corps tiraillé entre le bien et le mal... Ainsi, ce deuxième élément qui fonde la religion comme étant le médiateur entre Hommes et mort, vient à nouveau créer le malaise entre l'individu cherchant à fuir cette idée claire d'une finitude et une mort fortement représentée et imposée aux vivants. De ce fait, les cérémonies laïques et dénuées de croyances ou de rites sont de plus en plus favorisées par l'Homme occidental. On observe la même anticipation de la mort dans la question du traitement du corps-mort. Dans la culture occidentale, et détachée de la religion, le temps qui sépare la mort d'une personne et les obsèques doit se comprendre entre 24 heures au minimum et 6 jours au maximum selon le Service Public français⁷⁰. Dans la majeure partie des cas, sous les règles religieuses, les 6 jours sont respectés pour laisser au défunt le temps de rejoindre son créateur, mais aussi pour que les proches puissent veiller le disparu le plus longtemps possible. Autrement, par un désir d'expédition de l'instant, les corps des défunts sont rapidement pris en charge pour les cérémonies d'adieu. Ce délai de plus en plus rétréci, et choisi par l'Homme à notre époque, traduit à nouveau cette conception du temps très moderne, mais aussi ce besoin de distance vis-à-vis du sujet. Malgré tout, il ne s'agit pas d'une conclusion fermée, bien entendu des situations diverses continuent d'exister. Nous tentons simplement de constater la façon dont le sujet de la mort s'est vu être mis à distance d'une façon assez claire tout au long de ces dernières années.

La question du défunt en elle-même est aussi à concevoir dans une réflexion sur les relations nouvelles entre les Hommes et la mort. En effet, par la thanatologie et les actions de soins en thanatopraxie, une culture de la mort s'est permis d'exister. Elle vient fonder une nouvelle

⁷⁰ Direction de l'information légale et administrative (Première ministre). (2021). *Inhumation (enterrement)*. Service Public. Disponible sur : [<https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F14935>]. Consulté le 16/03/2023.

conception de la fin qui propose d'adoucir le rapport très ambigu entre les vivants et le mort. Les soins de conservations et d'embaumements ont permis de redonner à la mort et au corps-mort, une valeur plus humaine, ce qui constitue en effet, un certain paradoxe. Par ces soins, l'objectif devient celui de faire du cadavre, une personne sereine et endormie. À nouveau, nous soulignerons que cet acte vient traduire une tentative de rapprocher l'Homme vivant de ce qu'il connaît et de l'éloigner de ce qu'il craint. De plus, le soin apporté permet aux vivants une dernière bonne image de la personne décédée et promet, normalement, aux proches une visualisation du corps plus agréable et moins traumatisante. Cependant, une fois cet ultime soin réalisé, le défunt est présenté, comme endormi, habillé, maquillé, coiffé, positionné de manière paisible et aucune autre action ne vient compléter ce processus. Finalement, la prise en charge du défunt semble se limiter, dans une conception laïque de l'instant, à une conservation sur le plan physique et chimique par des procédés médicaux et scientifiques, puis par une prise en charge plus esthétique, par le maquillage, l'habillage et la présentation. Une fois ces soins pensés et mis en œuvre, le défunt est présenté et le traitement cesse donc ici, jusqu'à la cérémonie. C'est alors plus un traitement des vivants qui se met en place. Les gens sont reçus, accompagnés, informés, aidés, pris en charge sur le plan psychologique... À nouveau, on remarque alors que la culture occidentale de la mort vient s'ancrer dans cette sorte de conception d'une « *mort interdite* » comme l'expliquait Philippe ARIÈS⁷¹, et fait de la question de la mort, une question devenue éloignée de la réflexion autour du défunt, soit de celui qui symbolise la mort en elle-même dans cet instant. De plus, une fois les cérémonies faites, un adieu est prononcé d'une manière radicale et les seules façons de se souvenir de la personne seront alors les visites aux cimetières ou bien les pensées au sein de notre conscience. La conception physique de la mort est alors totalement mise au second plan dans la culture occidentale. Elle s'est presque mentalisée et est devenue plus un ensemble de procédés, d'étapes à réaliser de façon mécanique, plutôt qu'une réelle expérience de la finitude à vivre dans sa totalité. D'ailleurs, cette manière d'avoir psychisée la mort se note aussi dans les conceptions du deuil qui ont pris une grande place dans la question de la mort. Nous reviendrons plus précisément sur cet aspect de la question dans une partie ultérieure (cf. *La Mort est une maladie indépendante qui touche les vivants*). Dans un article⁷² écrit par LE GUAY Damien pour la revue *Études sur la mort*, on retrouve cette réflexion autour de nos sociétés qui tentent bien souvent de mettre à distance le sujet de la mort dans la vie. Il explique d'ailleurs : « *L'époque aime trop le bonheur, fut-il factice, pour ne pas détester le malheur. Et la mort est le pire de tous les malheurs* »⁷³. Cette phrase est intéressante, car elle résume bien notre conception séparatrice de la mort au cœur même de la vivacité humaine que l'on tente d'entretenir perpétuellement. Mais alors pourquoi la mort dans la culture occidentale est un immense malheur, tant dis que dans d'autres espaces du monde, où d'autres cultures de la mort

⁷¹ ARIÈS, Philippe. *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Paris, Le Seuil, 1975. Cité dans LE GUAY, Damien. « La mort d'aujourd'hui est inédite, presque inhumaine », *Inflexions*, vol. 35, no. 2, 2017, pp. 25-33. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-inflexions-2017-2-page-25.htm#no1>]. Consulté le 17/03/2023.

⁷² LE GUAY, Damien. « Représentation actuelle de la mort dans nos sociétés: les différents moyens de l'occulter », *Études sur la mort*, vol. 134, no. 2, 2008, pp. 115-123. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2008-2-page-115.htm>]. Consulté le 17/03/2023.

⁷³ *Ibid.*

existent, cet instant devient synonyme de festivités... Pour saisir l'écart entre les lectures de la mort variées qui se jouent dans le monde, nous allons tenter de nous pencher sur les définitions et les adaptations du sujet par une étude de cas à l'autre bout du monde, en Indonésie.

2. Le cas de la Mort sur l'Île de Sulawesi.

Un espace spécifique à contextualiser

En comparaison à la France, l'Indonésie est un pays très peuplé - le plus peuplé de son continent - et compte selon des chiffres datant de 2021, 273,8 millions d'habitants⁷⁴. On constate alors par les faits, qu'il s'agit ici d'une zone très peuplée, mais où la population souffre en effet d'une grande pauvreté et d'une marginalisation assez affirmée. La fondation OXFAM International⁷⁵ met en avant à travers ses recherches, le constat alarmant sur le taux de pauvreté que le pays regroupe. En effet, 30 millions d'habitants sont classés comme vivant sous le seuil de pauvreté. De plus, ce triste constat est davantage remarquable, car l'Indonésie se représente aussi par les distances sociales entre pauvres et riches. Si de nombreux pauvres luttent face à un quotidien très limité et des ressources plus que faibles, en parallèle, on observe des groupes sociaux très fortunés, des populations bien plus confortables dans leurs modes de vie, mais aussi dans leurs accès aux loisirs, aux cultures, à l'éducation... Malgré le fait que les chiffres démontrent ces dernières années une petite baisse du taux de la population pauvre et vivant sous le seuil de pauvreté, l'Indonésie reste caractérisée par cet écart radical entre riches et pauvres. Le problème étant que l'Indonésie qui tend à se développer sur la scène économique et financière internationale, et s'affirme de plus en plus comme un pays émergent, ne voit pas ses soucis d'inégalités, de pauvreté et de marginalité se résoudre. D'un point de vue démographique, ce territoire continue de poser de nombreuses problématiques et met en tension de plus en plus d'interrogations aux valeurs sociales, humaines, éthiques, médicales... Ainsi, si le territoire de l'Indonésie à lui seul est porteur de soucis sociaux et d'inégalités aussi importantes alors qu'il gagne depuis quelque temps sa place de pays en développement, nous ne pouvons que nous interroger sur les impacts et les résultats de cette situation sociale et financière inégalitaire au cœur des îles indonésiennes très en recul dans l'espace géographique.

Pour tenter une approche analytique concrète et fondée, il est important de mettre en jeu le rapport entre les îles et le territoire principal de l'Indonésie. Par leurs distances géographiques, les îles sont souvent plus à l'écart, et parfois, par les paysages, les espaces divers et le manque de

⁷⁴ La Banque Mondiale. Données - *Population totale Indonésie*. [Statistiques publiées en ligne]. Disponible sur : [<https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SP.POP.TOTL?locations=ID>]. Consulté le 14/03/2023.

⁷⁵ OXFAM International. *Indonésie*. [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.oxfam.org/fr/decouvrir/pays/indonesie#:~:text=Sur%20une%20population%20de%20254,se%20creuse%20dans%20l'archipel.>]. Consulté le 14/03/2023.

rattachement à la ville, elles sont souvent souffrantes d'une dynamique d'exclusion et proposent une vision de l'Homme et de la vie qui semblent fortement influencées par ces distances. D'un point de vue démographique, l'île de Sulawesi regroupe 17 millions d'habitants sur un espace global de 189,035 km². Elle se distingue par sa grande diversité culturelle et religieuse. En effet, l'ensemble de cette île fonctionne dans une dynamique d'ouverture et d'inclusion riche. C'est à travers plusieurs groupes ethniques différents que le peuple indonésien de cette île se disperse : les Bugis, les Macassarais, les Minahasa, les Wana puis les Toraja. Selon le site « Peuples du Monde »⁷⁶, un média qui s'intéresse au développement et aux caractéristiques des minorités ethniques, on constate que ces groupes sont distingués dans la majorité par la valeur et les fonctions de leurs travaux. En effet, c'est par les actions et les tâches qu'ils mènent sur l'île que chaque groupe semble d'abord se définir. On constate qu'il s'agit à chaque fois de tâches ou de métiers rattachés à l'agriculture ou le travail de la terre, de la mer et des espaces propices aux commerces. Par cette première définition des peuples par l'ensemble de leurs rôles sur l'île, on constate alors un rapport au travail intéressant et fondé sur un principe de complémentarité sur lequel nous reviendrons par la suite. Le deuxième facteur qui semble permettre la distinction des peuples est celui de l'ancrage spatial. Certains peuples s'ancrent plus au nord, tandis que d'autres sont plus remarqués au Sud ou bien près des zones portuaires où le commerce et l'échange sont le plus dominant. Cette découpe très stricte de l'espace vient aussi démontrer une sorte de respect pour les activités sur lesquelles repose le groupe et l'appartenance. En effet, les populations de l'île restent entre elles et les groupes d'individus se renforcent et se construisent en fonction de frontières spatiales définies, notamment par les métiers de chacun. Troisièmement, c'est la religion qui vient redonner à l'île un aspect très structurel. Si l'Indonésie se fonde principalement sur la religion musulmane sunnite, à 90 %⁷⁷, le pays se démarque par son ouverture et son fonctionnement inclusif au regard des autres religions minoritaires. En effet, au même titre que la religion musulmane sunnite, le protestantisme, l'hindouisme, le christianisme ou encore le bouddhisme sont des religions acceptées et malgré leurs ancrages encore faibles, elles s'autorisent une place. Sur l'Île de Sulawesi, les groupes ethniques viennent à nouveau se démarquer les uns et des autres par leurs religions respectives. Si les Bugis, qui représentent la moitié de la population de l'île, adhèrent à la religion musulmane sunnite, les Toraja eux, sont au même titre que les Minahasa des chrétiens protestants. On observe alors une union au sein du même espace entre différents groupes ou peuples, alors que les religions sont bien différentes. Malgré tout, comme expliqué plus tôt, si la religion musulmane prend l'avantage en termes de chiffres, les autres croyances ne sont pas exclues du territoire, elles sont acceptées et font développer au cœur des terres indonésiennes, une grande diversité culturelle, religieuse et historique.

⁷⁶ Peuples du Monde... et ses minorités ethniques. *Habitants de Sulawesi* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.peuplesdumonde.voyagesaventures.com/lageographie/geographie-de-l-asie/asie-des-moussons/asie-du-sud-est-maritime/sulawesi-celebes/182-habitants-de-sulawesi.html>]. Consulté le 14/03/2023.

⁷⁷ RIBADEAU DUMAS, Laurent. (2013). *Persécutions religieuses en Indonésie*. [Article en ligne]. France TV Info. Disponible sur : [https://www.francetvinfo.fr/monde/asie/persecutions-religieuses-en-indonesie_3070643.html]. Consulté le 14/03/2023.

Ainsi, l'Île de Sulawesi semble intéressante dans le cas de notre réflexion, car par sa diversité et l'inclusion quasi-totale des dynamiques de croyances ou des convictions de chacun, elle propose aussi une multiplicité de regards sur la question de l'individu, de son ancrage spatio-temporel et donc de sa finitude. C'est ce que nous allons tenter de comprendre à travers l'histoire du peuple des Toraja, qui se démarquent des autres groupes présents sur l'île.

Zoom sur le peuple des Toraja : quand la frontière entre vie et mort se trouble

Si nous avons vu à travers un ancrage spatial occidental et temporel comment la mort pouvait devenir le symbole des bouleversements qui se jouaient au sein des sociétés et des groupes sociaux, il s'avère qu'en Indonésie, sur l'île de Sulawesi, la mort soit à nouveau l'objet de symboles, d'ancrages culturels, de croyances, de conception de la vie et de l'individu, vivant et mort. C'est pourquoi il semble que faire une analyse de cette île pourrait nous permettre de comprendre comment la mort est envisagée ailleurs. Parfois proche de celle que nous connaissons en Europe, mais aussi parfois très éloignée voire opposée à la mort occidentale des Hommes. Alors qu'est-ce que signifie réellement mourir et la mort pour le peuple Toraja ancré au sud de l'île de Sulawesi en Indonésie...

Le peuple Toraja se démarque des autres groupes ethniques par son adhésion à la religion chrétienne et plus particulièrement protestante, là où pour la plupart des individus, c'est la religion musulmane sunnite qui domine leurs croyances et leurs vies. Les Toraja sont davantage situés au sud de l'île, là où les montagnes, les paysages bruts et escarpés, les rizières et les champs dominent l'horizon. Ils profitent de leur situation géographique pour mettre à profit leurs travaux. Entre agriculture, culture du riz, travail des poteries, élevage de buffles, travail de la viande et bien d'autres activités, les Toraja, appelés ainsi car « *To* » signifie « peuple » et « *Riaja* », « Des hautes terres », démontrent une grande capacité à faire de leurs environnements, une zone sources d'apports, de bénéfices, de vie, d'échanges, de commerces où les relations sociales sont permises et tendent à faire partager le mode de vie de chacun. D'ailleurs, c'est majoritairement par le travail que les Toraja participent activement au développement économique de l'île puisqu'ils entretiennent des relations commerciales avec les Bugis, peuple dominant de l'île, exploitant les zones portuaires locales. Le peuple Toraja n'est pas très nombreux, il est plutôt restreint et compte 650 000 habitants pour 450 000 résidents vivants aujourd'hui au cœur même de ce qu'ils appellent « le pays des Toraja ». À l'échelle de l'Indonésie, ce peuple semble quasi inexistant. Il n'est pas développé et agit principalement à une échelle locale, car en effet, même au sein de l'île, les Toraja ne sont pas dominants et sont même mis en recul notamment par leurs emplacements assez difficiles, mais aussi par leurs religions. Comme précisé plus tôt, ils se disent protestants et s'opposent donc à la religion dominante indonésienne présente sur l'île : L'Islam. De ce fait, ils semblent plus à l'écart comparé aux autres peuples, car ils aspirent à des croyances totalement différentes. Cependant, malgré leurs attachements à la religion chrétienne, qui nous le verrons, fait de la mort quelque chose de similaire avec celle de la culture occidentale, ils conservent et revendiquent l'ensemble des rites et des

croyances issus de la culture de leurs ancêtres qui est souvent qualifiée d'animiste. C'est en ce point que nous constaterons des variations entre la culture de la mort chez les Toraja, et en Europe occidentale. L'ensemble de la culture des Toraja se remarque donc par les points fondamentaux suivants : une situation géographique particulière, une distance avec la religion dominante en Indonésie, un rapport au travail très important, qui vient rythmer leurs vies et fonder un rapport aux temps très particulier. On observe donc aussi tout naturellement un rapport à la vie et à l'individu vivant et mort très singulier. C'est par une tentative d'étude de la culture des Toraja et du peuple, en tentant d'avoir une approche plus anthropologique, sociologique et ethnologique, que nous allons tenter de voir comment la mort se définit, se dessine et se représente au pays des Toraja.

La religion chrétienne protestante chez les Toraja

Tout d'abord, nous pouvons faire remarquer que le christianisme est une religion entièrement née et pensée dans un berceau européen et occidental. Ce qui vient créer un premier lien entre notre étude et les réflexions menées plus tôt. Si les Toraja n'adhèrent pas à la branche principale du christianisme, ils sont très religieux et se revendiquent en tant que protestants. Sur une base historique, le protestantisme se déclare comme une branche de la religion chrétienne autour du XVI^e siècle, notamment grâce aux réflexions des Lumières qui permettent désormais de concevoir le protestantisme comme une religion à part entière où seuls les écrits conservent un rôle important auprès des croyants. Alors, il ne s'agit pas d'une religion où l'Église prend le dessus sur les croyants. Par cette première information concernant les croyances des Toraja, nous pourrions alors naturellement penser que leur culture de la mort se rapproche de la nôtre, en occident. Cependant, si l'on plonge au cœur même de la question, on s'aperçoit très vite que la religion protestante chez les Toraja est mêlée, presque confondue, avec les croyances de leurs ancêtres. En effet, les croyances dites « animistes » semblent finalement plus ancrées dans les représentations de la mort par ce peuple. Déjà, une première variation se remarque entre la mort européenne et la mort chez les Toraja. Encore aujourd'hui, c'est bel et bien la croyance qui domine la culture de la mort, là où en Europe, celle-ci est devenue davantage une problématique morale et éthique, voire même scientifique. Chez les Toraja, la mort continue d'être figurée par les croyances, les rituels et les écrits. Alors, il semblerait qu'ils se situent entre protestantisme et croyances animistes. D'ailleurs dans un reportage⁷⁸, un homme Toraja explique que leur peuple a été converti au christianisme, mais qu'à l'origine, ce sont bien les croyances des ancêtres qui dominaient les actions de chacun. Cela vient aussi traduire l'idée d'une conception de la vie humaine très encadrée par la religion. On remarque que l'ancrage religieux continue de rythmer la vie de chacun, et vient donc, donner aux temps de ces personnes, une nature très sacrée, unique, qui fait de leurs vies, un ensemble de gestes, d'habitudes, d'actions qu'ils jugent essentiels et qui vient les définir en tant que Toraja.

⁷⁸ CORILLION, Jean-Michel. (2022). *Le fascinant rite funéraire des Toraja* [Documentaire en ligne]. SLICE FR. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=HXy6AfhFIZs>]. Consulté le 19/03/2023.

La vie de l'Homme Toraja

L'Homme Toraja est un individu chargé d'histoire et qui, à travers ses actions et ses habitudes de vie, met en avant un respect incontestable pour ses racines et ses valeurs. Tout d'abord, en dehors de la religion, la vie des Hommes vivants est rythmée par le travail, par ce temps qu'il dédie aux activités, aux mains d'œuvres, à l'agriculture, à la conception d'objets du travail, d'outils, de construction des maisons ou encore à l'élevage des animaux. Dans le reportage évoqué plus tôt, on remarque toute l'importance que le temps du travail tient dans la vie des Toraja. Les moments de la vie sont presque entièrement rythmés par le « faire ». Bien plus qu'un ensemble d'actions bénéfiques et économiques ou commerçantes, pour eux, le travail semble posséder une réelle valeur symbolique sociale, c'est un moyen de reconnaissance. Ainsi, le travail est un moyen de vivre, voire de survivre pour ce groupe écarté géographiquement, mais aussi de s'accorder une reconnaissance vis-à-vis des autres groupes avec lesquels ils se permettent d'entretenir des liens par l'échange des gains de leurs travaux. Chez eux, tout se fait à la main, le travail est réellement synonyme de labeur sur un plan physique. Ils utilisent et mettent en union toutes leurs énergies, toutes leurs capacités physiques pour s'investir dans leurs activités et se donner la possibilité d'être reconnus. Loin du système de la vie occidentale, le temps ne rime pas avec l'inclusion et la cohabitation du travail, du loisir... La vie des Toraja rime exclusivement avec le travail et la reconnaissance sociale. De plus, ils fonctionnent encore aujourd'hui, sur un système hiérarchique très archaïque qui fait que ce peuple est composé de grands chefs, petits chefs, mais aussi d'esclaves. Ainsi, on remarque alors qu'il s'agit d'un peuple qui semble réellement vivre selon des principes et une vision des individus plutôt anciens, qui n'existent plus du tout dans le mode de vie occidental. L'enjeu n'est pas de comparer deux modes de vie dans le but d'en faire ressortir un plus acceptable qu'un autre. L'enjeu pour nous est plutôt de les mettre en comparaison dans le seul but de pouvoir comprendre comment la mort dans un mode de fonctionnement différent peut, elle aussi, se voir changée ou transformée...

En dehors du travail comme marqueur du temps, les Toraja pensent totalement la vie et le temps de l'existence autour de la mort. Si les Occidentaux d'Europe se déchargent de la mort et la mettent à distance en étant dans une forme de vitalité et d'énergie toujours plus présente et recherchée à travers les loisirs, les activités, les échanges sociaux... Chez les Toraja, la vie est la définition même de la mort. Il semble y avoir une sorte d'entremêlement très flou, où la limite entre vie et mort ne se distingue presque plus. Ce peuple met au centre de la notion de vie, la notion de mort. Si la mort est synonyme de souffrances déclenchées par la perte d'un être, ce qui est semblable aux définitions contemporaines et européennes de la mort, les Toraja manifestent malgré tout d'une façon assez claire, le fait que la mort doit aussi être synonyme de bonheur, de joies et de festivités. Ce qui semble plutôt paradoxal et, au premier abord, difficile à concevoir. Alors, c'est dans une sorte de confusion que nous nous situons face à une première grande différence entre la mort en Europe et la mort chez les Toraja. En effet, si dans les propos précédents, nous avons mis en avant la possibilité d'une forme d'instinct de survie chez les Hommes contemporains

occidentaux vis-à-vis de la mort, il semblerait que chez les Toraja cet instinct puisse aussi être remarqué, mais dans une forme totalement différente, parfaitement contraire. Si l'occident démontre une distance avec le sujet pour se protéger d'une peur, les Toraja, eux, démontrent aussi un sentiment de lutte face à la mort, un instinct de survie face à ce moment qui les déchire. Malgré tout, cet instinct ne se manifeste pas par une distance avec le sujet, mais bien une prise en charge totale et complète de l'instant. Si eux ne prennent pas réellement en charge l'instant de l'avant-mort, ce qui est de plus en plus le cas en Europe, et dans des zones très développées, les Toraja décident plutôt d'accorder de l'importance à l'instant même de la mort dans un premier temps, puis à l'après-mort. L'après-mort est d'ailleurs le plus important pour eux. C'est réellement le moment où les représentations de la mort chez les Toraja prennent forme.

La mort chez les Toraja : le symbole d'une vie chargée d'ancrages historiques

Si la religion tient une place très importante chez les Toraja, cependant cette même religion partage son inclusion avec des croyances plus animistes qui font de cet instant de la mort, un moment différent de la mort occidentale. Pour re-situer le contexte dans lequel vit le peuple Toraja, il semble fondamental de revenir à la question de la croyance animiste. Selon les recherches de l'École Normale Supérieure de Lyon⁷⁹, l'animisme n'est plus à considérer comme une croyance, en elle-même au même titre qu'une religion, même si elle tend à être perçue comme tel⁸⁰, mais bien comme un ensemble de croyances auquel on adhère afin de constituer une approche de la pensée sur la question de la vie, du monde dominée par un engagement religieux. Plus généralement, l'animisme se définit plus comme une conception de la vie dans le monde rattachée à des croyances religieuses, mais ne se fonde pas comme une religion unique. Selon Edward B. TYLOR, un ethnologue britannique, l'animisme serait « *une croyance selon laquelle la nature est régie par des esprits analogues à la volonté humaine, à la forme primitive* »⁸¹. D'un point de vue étymologique, l'animisme se constitue du latin « *animus* » et traduit donc l'idée d'une « *âme* » ou d'un « *esprit* » qui serait sans cesse présent à travers l'environnement des Hommes. Dans le deuxième tome de *Primitive Culture*, l'ethnologue Edward B. TYLOR, évoque le lien entre le primitif, comment il est défini, ce qu'il est, et les événements auxquels il se rattache, soit les « *expériences psychophysiologiques : le sommeil, la maladie, la transe, la mort, les rêves...* »⁸². Ainsi, chez les Toraja qui manifestent une pensée de la vie autour des présences de leurs ancêtres à travers les rites,

⁷⁹ Géo Confluences - Ressources de géographie pour les enseignants. (2016). *Animisme* [PDF en ligne]. Disponible sur : [http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/animisme/@@download_pdf?id=animisme]. Consulté le 20/03/2023.

⁸⁰ JOURNET, Nicolas. (2006). *L'animisme est-il une religion ? Entretien avec Philippe Descola*. Dans *Sciences Humaines* [Revue en ligne]. Disponible sur : [https://www.scienceshumaines.com/l-animisme-est-il-une-religion-entretien-avec-philippe-descola_fr_15096.html]. Consulté le 23/03/2023.

⁸¹ Géo Confluences - Ressources de géographie pour les enseignants. (2016). *Animisme* [PDF en ligne]. Disponible sur : [http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/animisme/@@download_pdf?id=animisme]. Consulté le 20/03/2023.

⁸² ELIADE, Mircea. SINDZINGRE, Nicole. « ANIMISME ». Dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Disponible sur [<https://www.universalis.fr/encyclopedie/animisme/>]. Consulté le 19/03/2023.

les habitudes, les musiques rituelles⁸³, les symboles ou encore la mort, il semblerait qu'une réelle pensée animiste soit présente. Alors, nous pouvons nous interroger sur la façon dont cette pensée, entremêlée à la religion protestante, vient figurer la mort à travers des funérailles uniques, des rituels, des habitus où chaque individu Toraja semble se définir à travers des pensées dominantes et des éléments de l'histoire qui les caractérise, à des racines sociales et historiques uniques, sans même que ces actes soient repensés ou même interrogés par le peuple. Ainsi, la mort devient alors un symbole identitaire auquel le groupe ethnique se rattache.

Tout d'abord, nous pourrions préciser notre analyse de la mort en revenant sur la question du temps dans la vie des vivants. Le temps des vivants comme nous l'avons expliqué se fonde généralement sur le temps du travail et des activités liées aux bénéfices et aux apports pour le groupe, il s'agit donc d'un temps optimisé et conçu. D'ailleurs dans les images de ce reportage⁸⁴, on y voit un homme qui au moment du repas décide de ne pas manger pour s'occuper du buffle sur lequel il doit veiller. On remarque très souvent à travers les images de ce petit documentaire, comment chaque fois qu'un homme ou une femme est montré, il est pris par une tâche difficile, une activité où l'aspect d'échange, d'enjeux économiques est expliqué. Ainsi, le temps du vivant est un temps du travail. Cependant, ce temps est aussi celui qui va être utilisé dans la mort d'un être. Presque naturellement, et parce que le travail chez les Toraja est une vraie valeur de reconnaissance sociale et financière, ce temps est mis à profit et sert les rites funéraires. On constate donc qu'une ligne très fine se dessine entre la vie, ce temps du travail qui demande une vitalité inestimable, et le temps de la mort, qui habituellement est celui d'un temps du repos. L'homme qui est suivi à travers le reportage, de son nom Ne'Uban qui signifie « *vieil homme aux cheveux blancs* » met en avant sa place au sein d'une famille riche ou du moins possédant beaucoup de buffles, ce qui lui donne une valeur et une place importante dans la hiérarchie sociale. Continuellement, nous le suivons alors qu'il vient de perdre sa jeune nièce. Il met en avant la grande place que l'aspect commercial prend dans la mort de sa nièce. Lorsque celle-ci meurt, avec un embaumement réalisé par le peuple, son corps se durcit, « *se transforme en pierre* » selon les propos de Ne'Uban et attendra, entouré de ses proches, mais aussi du peuple tout entier, que les funérailles soient préparées. Ces funérailles, composées de rites très précis, appellent dans un premier temps à trouver un buffle, le plus gros, le plus fort, le plus impressionnant, le plus tendre - pour sa viande - afin qu'il soit offert à la défunte. Ici, on constate alors une première différence majeure avec la mise en œuvre de funérailles dans la culture de la mort en Occident. Le peuple des hautes terres ne parle pas de mort, ou d'une défunte, ils expriment plutôt le fait qu'elle soit « malade ». Pour eux, la mort n'est finalement pas une fin, mais plutôt le début d'un voyage. Alors, paradoxalement, dans la définition ou plutôt la prise en charge du sujet, les Toraja semblent partager des idées communes avec la mort très chrétienne que l'on connaît en Europe. Pour les croyants occidentaux, mourir est la fin de la vie terrestre, mais le

⁸³ RAPPOPORT, Dana. (2004). *Musique et morphologie rituelle chez les Toraja d'Indonésie*. [Article PDF en ligne]. Dans *L'Homme « Musique et Anthropologie »* [Revue en ligne] n°171-172. pp. 197-218. Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/lhomme/24892?file=1>]. Consulté le 25/03/2023.

⁸⁴ CORILLION, Jean-Michel. (2022). *Le fascinant rite funéraire des Toraja* [Documentaire en ligne]. SLICE FR. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=HXy6AfhFIZs>]. Consulté le 19/03/2023.

début d'une vie éternelle au Paradis. Chez les Toraja, on parle de « *rejoindre le pays des âmes heureuses* ». La seule différence semble alors être le fait qu'en Occident, la séparation entre les vivants et les morts se fait par les adieux, les prières, les chants bibliques... Chez les Toraja, la séparation, qui n'est pas un adieu, se fait par l'accompagnement des défunts par les buffles jusqu'au pays des âmes heureuses, mais aussi par des chants et des rituels entièrement venus de leurs ancêtres et de leurs racines⁸⁵. Ainsi, la distinction ne se fait pas réellement par la croyance d'une suite après la mort, mais plutôt de la façon dont cette suite, cet accompagnement doivent être faits. De plus, d'un point de vue étymologique, le paradis très évoqué dans la mort religieuse des chrétiens d'Occident, prend ses racines du grec ancien « *parádeisos* » qui signifie « *enclos pour animaux, jardin* ». Si l'on plonge au cœur même des racines des mots, on s'aperçoit que dans la religion chrétienne la plus dominante en Europe, le paradis est lui-même rattaché à la valeur des animaux, à leurs places près des morts, de la même manière que les buffles accompagnent les défunts chez les Toraja. Alors si chez les Toraja, c'est le buffle qui permet aux défunts de rejoindre ce lieu de paix, ces mêmes buffles sont pour les Toraja le symbole même de leur travail, de leur gain, de leur reconnaissance sociale. Ainsi, les funérailles qui doivent être pensées par le peuple, deviennent rapidement le lieu d'échange, de commerce et s'organisent presque comme un travail. Si les funérailles sur l'île de Sulawesi deviennent la mise en œuvre de travaux, alors, il en découle une valeur davantage sociale...

Quand la mort devient un symbole de représentation sociale

Avec ses normes hiérarchisées, on observe au cœur du territoire que pour les plus pauvres d'entre eux, situés sur le bas de l'échelle sociale, l'appellation « esclave » continue d'être utilisée. Ainsi, lors de funérailles, l'objectif second, qui vient après l'hommage au défunt, est bel et bien, un enjeu social et économique. Par l'animal symbolique du buffle, grands accompagnants des âmes de leurs ancêtres, les vivants se permettent l'organisation d'un réel marché de viande de buffle autour des funérailles de leurs proches décédés. Ici, il ne s'agit pas d'une critique des processus des ailleurs autour de la mort, mais plus simplement, d'une manière de se mettre face à des rituels bien différents de ceux que nous connaissons en Occident, afin de s'apercevoir de la façon dont chaque instant peut être redéfini en fonction de l'endroit dans lequel il est pensé. Dans une zone aussi reculée et pauvre que les terres des Toraja, les funérailles deviennent l'instant idéal pour réunir tout le peuple, pas uniquement les proches, afin de partager de la viande et d'espérer à leur tour, pouvoir en obtenir lors des funérailles d'un prochain défunt. Au premier abord, il nous apparaît presque inconcevable de penser les funérailles d'une personne de cette façon. Dans la culture occidentale, les inhumations et les cérémonies se font généralement dans une intimité qui ne peut pas être pensée autrement, et à laquelle nous devons nous garder respectueux. Chez les Toraja, les funérailles sont bien plus bruyantes et doivent être montrées. Leur désir est double : pouvoir s'imposer auprès de

⁸⁵ RAPPOPORT, Dana. (2004). *Musique et morphologie rituelle chez les Toraja d'Indonésie*. [Article PDF en ligne]. Dans *L'Homme « Musique et Anthropologie »* [Revue en ligne] n°171-172. pp. 197-218. Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/lhomme/24892?file=1>]. Consulté le 25/03/2023.

l'ensemble du peuple et démontrer une certaine richesse sociale et matérielle par des funérailles très quantitatives, par des offrandes au défunt plus que nombreuses, par des sacrifices de buffles et des viandes offertes. Puis, de pouvoir rendre hommage au mort, en l'accompagnant, en lui donnant de quoi manger pour son voyage, soit de la viande. Ici, on s'aperçoit alors d'un élément très différent avec la culture occidentale de la mort. Si l'Europe tend à s'interroger sur le moment de l'avant-mort, communément appelé la fin de vie, chez les Toraja, c'est davantage le moment de la mort qui est pris en charge et bien plus encore de l'après-mort. L'entièreté du processus de l'après-mort est totalement organisée et conçue par les rites et les funérailles, mais aussi par les vivants. Ce même constat s'observe dans la façon dont les vivants prennent ici la responsabilité du voyage du défunt, mais aussi, se donnent l'occasion de faire des cérémonies des lieux d'échanges. Le reportage met d'ailleurs en avant la rivalité saine du peuple entre eux. À l'approche de la cérémonie, chacun tente de faire de son mieux pour obtenir le buffle le plus impressionnant, à la tête la plus grosse afin de mettre en avant leur fortune en fonction d'une tête de buffle plus ou moins convaincante. Ainsi, ils s'assurent la reconnaissance du mort, mais aussi de leurs ancêtres. Alors, on s'aperçoit qu'ici, les croyances animistes semblent être plus présentes que la religion protestante. Aucun signe ou symbole se rattachant au protestantisme n'est visible. Toutes les croyances semblent réellement fondées autour d'une pensée animiste et fortement guidée par les procédés de leurs ancêtres. À nouveau, c'est l'animal du buffle qui est ici fondamental afin de pouvoir guider l'âme, et non le corps, vers le pays des âmes heureuses. Alors si le temps du travail de ce peuple se mêle avec le temps de la mort, peut-être parce que finalement, la mort n'est pas une fin pour eux, la définition et le portrait qu'ils font de la vie restent malgré tout très liés à une condition humaine qui conscientise énormément la question de notre finitude. Le peuple Toraja est réellement conscient de l'existence éphémère des Hommes et malgré l'instinct de survie qui semble propre à tous, pour eux, la prise en charge de cet instant est totalement opposée aux modes de fonctionnements, et de faire des Occidentaux. Les Toraja vivent avec la mort, notamment parce qu'après les cérémonies et les inhumations, ils continuent d'en faire un sujet omniprésent et qui ne les quitte jamais. Par un rapport à la vie fortement lié à cette question de la finitude de l'Homme, les Toraja semblent vivre à travers une définition de la vie et de la mort entièrement conscientisée. Ils gardent et démontrent par les pleurs et les souffrances, le poids d'une mort symbolisée par les sentiments négatifs. Cependant, leurs capacités à prendre en charge la mort en elle-même, sans en laisser échapper un seul détail ou aspect, viennent démontrer une force de vie incontestable. Sans ce rapport à la vie qui conçoit entièrement la valeur de leur existence et qui met en avant la prise de conscience de leurs corps, de leurs relations, de leurs travaux, de leurs langues, de leurs rites, mais aussi de leurs savoir-faire, ils se chargent aussi d'une conscientisation de la mort impressionnante. Ici, il est envisageable de penser que c'est justement par leurs capacités à redéfinir la mort selon leurs ancrages historiques, ethniques, culturels qu'un autre portrait de la finitude des Hommes est possible. Sans ce rapport très concret à la fin de nos existences matérielles et physiques, l'Homme deviendrait incapable de saisir cet instant de mort dans sa globalité et de l'ancrer dans un contexte extérieur à la mort. En Europe occidentale, nous nous apercevons très régulièrement de l'incapacité à faire de la mort, un instant capable de s'évader d'une stéréotypisation chargée de symboles négatifs liés à la douleur et à la

souffrance de la séparation. Chez les Toraja, on constate réellement dans le faire, les actions, les pensées, les moyens d'agir, les prises en charge des instants variés qui font la mort, une capacité à évoquer un sujet si délicat à travers des enjeux très banals, et appartenant à des domaines où la vivacité et la vie en elles-mêmes sont en jeu. On le remarque à travers leurs aptitudes à faire de cet instant si triste, un moment de partage, autant émotionnel que matériel. Il semblerait même que la volonté de vie l'emporte sur le désespoir, notamment à travers les enjeux économiques et monétaires qui se jouent au cœur même des funérailles. Pour les Toraja, il s'agit d'une banalité, une manière de procéder complètement saine, et sans désir de faire du défunt un sujet secondaire. Ils estiment au contraire que cette dimension économique, où l'on insère au sein d'un instant très sacré, un instant plus superficiel par les échanges et les dettes de viandes, se définit davantage comme une façon de rendre au défunt un hommage et de l'honorer. Faire de la mort un symbole de richesse et l'utiliser comme un moyen de s'élever dans la hiérarchie peut, d'un œil occidental, interpellé et apparaître comme un irrespect. Chez les Toraja, il s'agit plus d'un symbole qui viendrait aussi montrer que la vie reprend son droit complet et légitime sur la mort, sans jamais faire du défunt un élément secondaire dans les festivités... Finalement, nous pourrions nous interroger sur la réelle insertion des peuples au cœur de dynamiques progressistes et évolutives. Si en Europe occidentale, soit dans des espaces largement développés sur des plans variés, la question de la mort reste encore très en recul de l'individu et peine à se faire une place en tant que sujet désensibilisé, chez les Toraja, la question du rapport entre l'Homme et sa finitude semble être bien plus démocratisée. La mort est pratiquement devenue une pratique populaire chez ce peuple, qui d'un point de vue extérieur, serait rapidement jugé de sous-développé, voire inférieur si l'on compare leurs ressources à celles que nous possédons dans un cadre européen et contemporain. Or, il est indéniable, que l'on adhère ou non, ou bien que l'on saisisse leurs moyens de faire ou pas, que le peuple des Toraja vouent à la mort de nombreux symboles faisant référence à leurs propres histoires, leurs attaches culturelles, ancestrales, leurs croyances et leurs définitions uniques. Ainsi, la mort pour eux est loin d'être banalisée ou mise à distance malgré les souffrances qui l'accompagnent. Pourtant, d'autres éléments laisseraient imaginer que leurs visions de la finitude de l'esprit conscient et de la matière des Hommes seraient plus archaïques que les nôtres. En effet, si l'on se penche sur certaines pratiques, on remarque que quelques procédés sont à la fois proches des pensées occidentales actuelles, mais aussi très anciennes. En exemple, nous prendrons celui de l'inhumation. Nous avons spécifié en début de réflexion que jusqu'au XII^e siècle environ, sans que cette date soit strictement déposée, les plus riches continuaient d'être inhumés entre eux au cœur de nécropoles. Dans les tombeaux qui leur étaient destinés, les personnes au rang social élevé, et issues de grandes familles, étaient enterrées avec des objets symbolisant leurs importances sociales et leurs valeurs en tant que riches au sein de la société. Très souvent, il s'agissait de bijoux, d'or, de vaisselles précieuses... Aujourd'hui si l'époque contemporaine n'est plus autant sujet à une discrimination entre le droit et la valeur des défunts, notamment par une remise en question de la valeur de la mort dans les sociétés européennes depuis des siècles, chez les Toraja, ces procédés continuent d'être adoptés. Dans le reportage qui suit la vie de Ne'Uban et la préparation des funérailles de sa jeune nièce, il explique qu'il fait partie d'une famille riche du peuple Toraja. Ainsi, toute sa famille, haut

placée dans la hiérarchie, possède le droit d'être inhumée dans une falaise immense, servant à recevoir les corps des défunts et leurs cercueils. Plus le corps est inhumé haut dans le cœur de la pierre, plus l'importance du défunt est remarquable. De plus, si un défunt s'inscrit dans une famille placée en haut de la hiérarchie sociale, alors, il est souvent inhumé avec beaucoup d'or, qui symbolisent chez les Toraja, une grande richesse matérielle et une importance sociale respectable. On remarque alors le lien proche entre les procédés qui étaient encore utilisés en France entre le Ier et le XIIe siècle et les inhumations encore pratiquées en 2023 sur l'Île de Sulawesi. Cet élément remarqué est assez surprenant mais ne vient pas relever d'un manque de progression de ce peuple. Il ne s'agit pas de le définir sur la base même de l'analyse de leurs conditions de vie ou de leurs développements à l'échelle mondiale. Ici, il s'agit plutôt de constater la conservation de procédés d'autrefois au cœur d'une époque totalement différente, opposée. À nouveau, pour les Toraja, il s'agit de rendre hommage au défunt, et l'enjeu ici n'est pas d'y définir une condition de développement inférieur. Il est important de simplement prendre en compte les actions des Toraja sans les contextualiser à travers nos approches contemporaines de la mort, mais plutôt de réfléchir à la façon dont le symbole social est encore dominant dans leur définition de la mort. Nous pourrions mettre en avant une hypothèse qui porte sur la valeur quantitative du groupe. Si en Europe, la mort est aujourd'hui un sujet qui tend à pouvoir mettre chaque défunt sur un socle d'égalité où le respect donné à chaque corps, chaque famille est le même, chez les Toraja, quelques distinctions continuent d'être faites. Seulement, si nous prenons en compte le fait que d'être situés sur une île où le groupe des Toraja ne regroupent pas une immensité d'individus (650 000 personnes environ), alors il semblerait que le mode hiérarchique soit presque inévitable. D'un œil plus critique, la construction des sociétés européennes et contemporaines, elles, reposent aussi sur des principes hiérarchiques où un groupe est associé aux pouvoirs. Il est souvent représenté par les Institutions, la République, le Président, soit par un ensemble de personnes prenant des décisions, qui sont en capacité, et responsables de la gestion d'un ensemble d'individus, des citoyens. Or, chez les Toraja, la gestion d'un groupe doit aussi se penser par l'organisation d'une société⁸⁶, par la répartition des tâches, par un mode de fonctionnement structuré et organisationnel. Cependant, par l'échelle plus réduite du groupe, ces différences se font davantage ressentir en nombres, en théorie premièrement, mais aussi en pratiques. Lorsque les tâches, les actions, les dynamiques de faire sont mises en œuvre dans la société des Toraja, alors les différences hiérarchiques se font davantage ressentir. Ce qui se ressent ainsi naturellement sur les instants de mort. En fonction des décès, mais aussi de l'importance de la personne au cœur de la société, on remarque des distinctions, qui pourraient aussi être perçues et lues comme des inégalités sociales et uniquement pensées sur une analyse matérielle et économique entre les individus. Cependant, bien plus qu'un symbole social, la mort chez les Toraja est en réalité le cœur même d'un souci lié à l'après, aux vivants et aux deuils...

⁸⁶ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Une société est une « *association, réunion, communauté, union politique, alliance, association commerciale ou industrielle* ». Ce terme découle du latin « *societas* » et permet ici d'évoquer la façon dont le groupe des Torajas se fonde aussi sur un principe de cohésion qui permet de répartir les actions de chacun pour aboutir à un tout interdépendant et fonctionnel.

Plus que la mort, l'après-mort dans la vie chez les Toraja...

À travers les quelques recherches qui ont été faites au sujet des rites chez les Toraja, on s'aperçoit que bien souvent la mort est traitée par ce peuple à travers des rites spécifiques qui se constatent principalement sur la période d'après-mort. C'est d'abord par la cérémonie que ce constat se fait, puis par l'inhumation et enfin par un ensemble de procédés, très précis qui font des Toraja, un peuple qui s'est approprié la mort comme un sujet de l'ordre du vivant principalement.

Premièrement, il faudra continuer de porter notre attention à la question des cérémonies qui suivent le décès d'un Toraja. Comme nous l'avons dit plus tôt, la mort d'un être laisse rapidement place à des processus d'embaumement qui visent à conserver le corps aussi longtemps que possible dans un état de dureté impressionnant. Une fois cet embaumement réalisé, la mise en place des funérailles est longue et les vivants restent très attachés aux traditions qui doivent accompagner le mort, mais aussi les proches qui assisteront à la cérémonie. La cérémonie repose sur une organisation très minutieuse et à laquelle les vivants accordent beaucoup d'importance symbolique. Elle se fonde sur les sacrifices des buffles, comme offrandes aux vivants, au défunt, mais aussi aux ancêtres, sur des rites avec la mise en scène des pleurs des femmes, vêtues de voiles noirs qu'elles utilisent pour cacher leurs visages endeuillés, mais aussi par la fermeture du cercueil qui vient symboliser la séparation entre le mort et les vivants, tout comme l'accompagnement du cercueil vers le lieu d'inhumation. Cet instant est réellement digne d'une mise en scène impressionnante qui paraît presque organisée comme un spectacle à montrer. Elle consiste à faire sortir le cercueil de la maison du défunt, à l'amener au centre du village, parmi les maisons des Toraja aux structures reconnaissantes, puis par les chants, les poèmes, les musiques utilisées spécialement pour les rites funéraires, le cercueil est soulevé, parfois même élançé vers le haut par les hommes qui le portent. On remarque alors au cœur même des cérémonies, cette hiérarchie très archaïque où les hommes se chargent de porter le cercueil, prennent en charge physiquement la cérémonie, réalisent les sacrifices, tandis que les femmes sont présentes pour créer l'émotion dans l'instant. Les hurlements, les pleurs et les gestes presque folkloriques accompagnent leurs tristesses, leurs souffrances et semblent être utiles à la démonstration de la perte, à la mise en valeur de la mort. Alors, par la cérémonie qui se déroule et se pense selon des rites ancestraux, les Toraja font de la mort, un instant pris dans un étau à la fois de tristesse, de douleurs intenses, mais aussi de festivités. Ce qui vient créer une atmosphère très ambivalente dans ces cérémonies animées par les chants, les danses, les bruits, les sons et l'agitation des foules. Très éloigné du mode culturel de la mort occidentale, la cérémonie qui précède l'inhumation vient soulever des interrogations sur la valeur du rite, mais aussi sur la conservation de ces procédés au sein des espaces. Nous pourrions nous interroger sur la nette différence entre la tendance à la perte des croyances et des attaches aux rites en Europe occidentale et la grande conservation d'une définition de la mort très précise chez les Toraja. Est-il possible de construire une pensée qui interroge le lien entre développement d'un espace et conservation des attaches ancestrales ? Si le peuple Toraja est largement considéré comme un groupe ethnique en sous-développement à l'échelle mondiale, cela ne traduit pas forcément l'idée

d'un sentiment similaire au cœur de leur mode de vie. Malgré tout, que leur peuple soit développé ou non, la question de la condition de vie reste très importante au cœur d'une réflexion sur la mort. Pour les Toraja, la vie est à prendre en compte avec sa notion de fin, la mort n'est pas à exclure des problématiques individuelles. Il y a une certaine conscience de la mort et de la fin de l'être humain qui est omniprésente, et vient traduire une capacité morale individuelle à prendre en charge un souci qui relève d'une angoisse permanente chez les Occidentaux. Si les Toraja sont si attachés à une culture de la mort qu'ils jugent précieuse et qu'ils abordent avec respect, il ne s'agit pas forcément du résultat d'un sous-développement ou d'un mode de vie plutôt restreint. Leurs conditions de vie exigües et les tâches difficiles auxquelles ils sont confrontés ne les définissent pas comme un groupe ou un peuple moins développé vis-à-vis d'une culture de la mort. Il semble presque que cet ancrage dans un quotidien plus difficile que celui que les espaces développés connaissent soit possiblement bénéfique au développement, ainsi qu'à la conservation, d'un regard plus conscient et avoué de la mort des Hommes. De plus, par l'inhumation, nous avons vu qu'une certaine valeur sociale était mise en jeu et permettait ensuite la reconnaissance de tous. Alors, c'est réellement dans l'après-mort, une fois le défunt détaché de toute forme de vie, que la mort devient symbolique et porteuse de nombreuses tensions et problématiques sociales et individuelles. Seulement, au-delà du dépôt du cercueil au cœur de la falaise de pierre, chez les Toraja, la mort ne semble pas se définir par cet instant strict. Dans la culture occidentale, la cérémonie et l'ensemble des funérailles viennent traduire l'instant net de séparation et engage instinctivement les vivants dans un processus de deuil, chez les Toraja, on constate aussi, cette même rupture nette. Cependant, là où le deuil en occident est défini par un ensemble d'étapes à vivre, un procédé d'acceptation et de prise de conscience, les Toraja, eux, pensent le deuil sur des durées bien plus longues et s'investissent instinctivement, presque naturellement dans un besoin de voir la vie reprendre ses droits sur la mort, dans un processus de vitalité ou de vivacité indéniable. Selon un article écrit par Radio France⁸⁷, le deuil en Occident et plus particulièrement en France se traduit par les moments entre le décès et la cérémonie pour seulement 6 % de personnes. Pour la plupart, le deuil correspond davantage à la période ouverte par les funérailles et qui dure généralement entre « *trois et cinq ans* ». En revanche, chez les Toraja, lorsqu'un corps est inhumé, il est naturel de procéder à des festivités tous les ans qui consistent à récupérer les cercueils, les ouvrir, extraire les corps, les nettoyer, les habiller, les recoiffer, partager des moments avec eux, les faire fumer quelques cigarettes, et tout cela, accompagné de musiques et de rites ancestraux très sacrés pour ce peuple. Dans un article rédigé pour France24 - *Les Observateurs*⁸⁸, on y voit plusieurs photographies qui montrent d'une manière très claire et sans aucune crainte, la façon dont les Toraja s'occupent des morts encore des années après leurs décès. Ici, nous pourrions y voir deux deuils très paradoxaux. Tout d'abord, il pourrait en effet s'agir d'une sorte d'incapacité pour ce peuple très attaché à ses racines ancestrales, de se

⁸⁷ PETIT Pauline. (2020). *Le temps du deuil, des vécus à durée indéterminée*. [Article en ligne]. Radio France. France Culture. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/le-temps-du-deuil-des-vecus-a-duree-indeterminee-6827674>]. Consulté le 24/03/2023.

⁸⁸ LAUVERGNIER, Chloé. (2016). *Pourquoi ces Indonésiens déterrent-ils leurs morts chaque année ?* [Article en ligne]. France 24 - Les Observateurs. Disponible sur : [<https://observers.france24.com/fr/20160927-indonesie-deterrer-morts-torajas-manene-rituel-habits-croyances-sulawesi-cercueils>]. Consulté le 24/03/2023.

détacher de ceux qu'ils ont aimé, et donc nous pourrions parler d'un deuil presque impossible. Au contraire, nous pourrions aussi y voir un réel deuil, totalement opposé à la manière dont les Occidentaux se projettent habituellement dans une guérison face au départ d'un proche. Face à ces clichés très déroutants, un sentiment de gêne surgit en premier. Il ne s'agit pas d'un sentiment de gêne fondé sur une critique et/ou un jugement vis-à-vis de leurs rituels, il s'agit plus d'une gêne face au sujet de la mort. En tant qu'occidentale, et donc largement ancrée dans une culture de la mort modernisée et où l'on apprend à être détaché de cette fin, notamment par le sentiment de peur et de crainte, tout naturellement, il nous apparaît difficile de rester insensible à ces images de cadavres, très porteuses d'iconographies taboues en Occident. Les corps sont largement abîmés, dégradés, la décomposition est bien avancée, les chairs sont dissoutes sous le poids du temps qui s'écoule, les joues sont creusées, les yeux ne sont plus visibles et distinguables... L'aspect humain et vivant est totalement absent et la chose à laquelle nous nous confrontons est le cadavre, la dépouille, et la figuration du temps et de la matière éphémère qui nous constitue. Par cette réaction, on remarque directement la façon dont la mort pour nous se manifeste comme quelque chose à craindre et avec laquelle nous devons nous distinguer, nous séparer. Ainsi, cette rupture nette entre vie et mort que nous entretenons au quotidien, est totalement absente de la culture des Toraja. Pour eux, s'occuper des morts même pendant l'après-cérémonie ne relève pas d'une difficulté à se séparer d'eux, mais plutôt d'une capacité à vivre avec la mort, sans la craindre et en s'y confrontant totalement, autant mentalement que physiquement. Il y a donc une sorte d'acceptation de la fin des êtres très conscientisée de leur part et nous ne pensons pas qu'il s'agisse ici d'une incapacité des Toraja à faire le deuil comme nous l'entendons dans la culture occidentale. Si pour nous faire le deuil signifie se séparer et accepter l'instant, pour eux, faire le deuil signifierait davantage accepter sans oublier. Par respect pour les ancêtres et les rituels, ils prennent en charge les morts et décident de les faire vivre encore et encore, perpétuellement. Dans le cas où il s'agirait d'une incapacité à se séparer des morts, elle serait aussi accompagnée d'une crainte et d'une angoisse vis-à-vis du sujet. Or, si la crainte est présente, dans ce contexte, elle déclenche une sorte de phobie, d'angoisse⁸⁹ imminente menant très souvent à la fuite et à la prise de conscience d'un danger face auquel nous devons réagir. Pour HEIDEGGER, l'angoisse de l'Homme est une réelle expérience lui permettant d'accéder à la réalité de son monde ainsi qu'à sa réalité, soit sa caractéristique éphémère à laquelle il ne peut pas faire face. Ce qui démontre et illustre assez clairement le souci de la relation des Hommes avec la mort en Europe occidentale. En revanche, chez les Toraja, on constate bel et bien qu'il ne s'agit pas d'une angoisse ou d'une phobie face à la mort, car ils restent en capacité d'agir, de prendre en charge l'instant. Ils sont conscients de la finitude de chacun, de la présence de la mort dans la vie, mais ne donnent pas à cette mort, la possibilité de les clouer à la peur et à l'angoisse. Il est d'ailleurs possible que cette capacité de réaction soit envisageable grâce aux rituels auxquels les individus se rattachent. Ils développent autour du corps mort, soit du cadavre très traumatisant, une sorte de réaction, de réflexe venant leur permettre de répondre à la souffrance et à la crainte en

⁸⁹ L'angoisse du latin « *angustia* » qui signifie « *resserrement* » est d'ailleurs défini, selon Le Larousse, par une « *grande inquiétude, une anxiété profonde née du sentiment d'une menace imminente mais vague* ». Disponible sur : [\[https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/angoisse/3528\]](https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/angoisse/3528). Consulté le 24/03/2023.

accordant par la valeur de leurs gestes, de leurs actions, par la symbolique des rites, une image du défunt symbolique. Marie-Frédérique BACQUÉ évoque très bien cette distinction entre le corps mort fortement marquant, et le corps mort présentable et moins difficile à aborder, dans un article écrit pour la revue *Études sur la mort*⁹⁰. Malgré le fait que dans leurs coutumes, les corps soient réellement présentés dans un état de décomposition très avancé, ils utilisent la symbolique de leurs procédés pour développer autour des cadavres, une histoire, un contexte rempli de bienveillance et d'un désir indéniable de prendre soin des leurs. Le corps mort devient chez les Toraja, une sorte de symbole sacré⁹¹, de l'amour et de la vie, que l'on respecte, qui persiste et lutte face à la douleur et la peine que la mort fait naître chez les vivants.

Ainsi, on constate une prise en charge de la mort différente en occident et chez les Toraja. Si dans les deux cas, elle suscite un sentiment d'impuissance, de tristesse ou de perte, nous sentons un parti pris bien différent dans les deux zones distinctes du monde. L'instinct de survie et le désir de conserver la vie se constatent dans les deux cultures de la mort, cependant l'Europe occidentale tend plus à réagir par une fuite ou une mise à distance immédiate des vivants pour la mort à la suite des funérailles. Pour les Toraja, cet instinct se traduirait davantage par une prise en charge totale du sujet, autant dans le temps, dès l'instant de la mort jusqu'à des années qui suivent l'inhumation, mais aussi physiquement par le soin qu'ils mettent en place, ou encore mentalement par les attaches encore très fortes aux cultures animistes et ancestrales. De ce fait, la différence semble résider dans le fait que pour la culture occidentale, c'est l'angoisse et la phobie qui semblent prendre le dessus, tandis que chez le peuple indonésien, c'est un désir de vitalité qui emporte la mort. De plus, chez les Toraja, il ne s'agit presque plus de la mort, mais plus de la fin de vie. Il ne s'agit pas pour eux d'une fin stricte en soi, d'une finitude très radicalement précisée par le terme de « mort », mais plus d'une fin du temps de la vie pour le défunt, mais pas d'une fin de la vie pour le peuple.

Cependant, un aspect de la question reste à interroger : la place des vivants. En effet, depuis quelques siècles et dans divers espaces avec diverses cultures de la mort, le vivant semble tenir une place délicate. Cette position d'Homme vivant semble ici dans l'urgence à être remise en question, réfléchi afin de pouvoir comprendre le sujet de la mort d'un œil différent.

⁹⁰ BACQUÉ, Marie-Frédérique. « Du cadavre traumatogène au corps mort symboligène », *Études sur la mort* [Revue en ligne]. Vol. no 129, no. 1, 2006, pp. 59-68. Disponible sur [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2006-1-page-59.htm>]. Consulté le 24/03/2023.

⁹¹ LABBÉE, Xavier. « La valeur de la dépouille mortelle chose sacrée », *Études sur la mort* [Revue en ligne]. Vol. no 129, no. 1, 2006, pp. 69-77. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2006-1-page-69.htm>]. Consulté le 24/03/2023.

II) LA MORT POUR L'HOMME CONTEMPORAIN D'AUJOURD'HUI.

1. La Mort est une maladie indépendante qui touche les vivants.

Si la culture occidentale de la mort se révèle parfois comme un souci du vivant qui tend à mettre en recul la question du traitement des défunts, chez les Toraja, on s'aperçoit rapidement que malgré une lecture de la mort totalement différente, quelques points continuent d'être similaires. Chez les Toraja, on retrouve cette question fondamentale du vivant au sein de la mort, de cette reprise, ce réengagement presque immédiat de la vie dans la mort une fois les cérémonies funéraires terminées. Or, pour les vivants chez les Toraja et dans une culture occidentalisée, la mort n'est pas réellement la même. Si l'Homme indonésien réussit à se détacher de la notion de perte, notamment par les processus qu'il applique tous les ans en redécouvrant les morts, et donc par les retrouvailles. L'Homme européen occidental, lui, choisit plus de penser un rapport à la mort qui se fonde sur la valeur de l'oubli et de la distance. C'est ce qui nous intéressera dans cette partie de la réflexion. Tout naturellement, on s'aperçoit que la mort en Europe devient très vite un tabou, un sujet difficile à aborder pour les vivants, tandis que chez les Toraja, le vivant fait vivre le mort. Alors, par le grand désir de retrait des vivants dans une implication dans la mort, nous pouvons y voir un refus devenu presque pathologique et qui constitue un rapport vivant et mort très complexe. En effet, en Europe occidentale, une fois la mort d'un proche survenue, les funérailles terminées, on observe souvent un retranchement quasi-immédiat des individus dans la peine et la souffrance presque silencieuse qu'on appelle communément le deuil. Philippe CLAUDEL écrit un petit ouvrage⁹² en 2016 et développe une question à la fois simple, qui semble presque évidente, mais qui finalement repose sans cesse sur une réflexion sous tension, à laquelle il est quasi impossible de donner une réponse claire : « *Qu'est-ce que c'est les vivants ? Qu'est-ce que cela signifie, profondément, être vivant ?* ». L'écrivain met en avant tout un ensemble de réflexions, de questions au travers de son roman et propose au lecteur de plonger avec lui, dans une remise en question totale de nos modes de vie, nos modes de pensées, nos actions et surtout nos relations à la mort, la mort des autres, mais aussi notre propre fin. Il met en avant les différences sur la manière dont les vivants s'imprègnent de la mort au cœur de leurs vies, mais aussi comment nous la vivons quand elle nous surprend et nous retire une personne alors même que nous sommes plongés dans une vivacité que nous ne pensons jamais remettre en question. Seulement, on s'aperçoit qu'à force d'être sans cesse mise en recul au sein de la vie très dynamique de l'Homme européen contemporain, la mort semble être devenue un souci davantage porté à celui qui vit plutôt qu'à celui qui subit la mort. C'est ce qui nous pousse à nous questionner sur la valeur même de cette mort pour le vivant, qui avec le temps, s'est développée comme une maladie à part entière et indépendante.

⁹² CLAUDEL, Philippe. *L'Arbre du pays Toraja*. Édition Stock. 2016.

Revenir sur le terme générique de la maladie

Pour comprendre au mieux la manière dont la maladie est évoquée aujourd'hui dans notre société, il convient d'abord de revenir sur les fondements de ce terme qui est souvent employé sans que l'on ne puisse réellement saisir les situations, les contextes et les enjeux qui l'accompagnent. Sur une base étymologique, le terme « maladie », mais aussi « malade », provient du latin « *mâle habitus* » et traduit l'idée d'un « mauvais état ». Selon la définition proposée par Le Larousse, la maladie se définit généralement par une « *altération de la santé, des fonctions des êtres vivants, en particulier quand la cause est connue* »⁹³. Rapidement, on remarque deux choses à propos du terme maladie et de la manière dont il est présenté. Il semblerait qu'il engage, par ses racines, vers une conception d'un jugement moral qui consisterait à définir à partir de la maladie la valeur du bien et du mal. En effet, par sa base « mal », du latin « *male* » qui signifie « *autrement qu'il ne faut* », la maladie vient naturellement évoquer l'idée d'une situation qui serait contraire à la normalité. Or, à notre époque contemporaine, nous savons aujourd'hui qu'une maladie n'a rien de mal dans le sens moral, elle ne se constitue pas en tant qu'action d'un individu ayant mal agi. Pour notre société actuelle, la maladie s'apparente plutôt à un mal que l'on subit et non pas à un mal que l'on crée, sur lequel nous agissons. Deuxièmement, la définition de la maladie met aussi en avant la valeur certaine, vérifiée d'une situation. Le caractère d'une chose acquise et comprise au sein de la maladie vient donc aussi transmettre la fondation d'une base objective et mise en réflexion lorsque la maladie intervient. Ainsi, par cette valeur objective et souvent attestée par des études longues et des analyses basées sur la science vérifiée, la maladie se résume aussi en une situation à laquelle une finalité est donnée, un résultat en théorie. De plus, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un terme universel où la langue ne vient pas perturber la compréhension du mot. De « *l'anglais aux langues indo-européennes* »⁹⁴, on constate cette même approche du mot. L'anglais « *disease* » proviendrait lui-même de l'ancien Français « *desaise* », qui signifie une absence d'aise, une souffrance, une gêne. Alors très rapidement, la maladie se déclare comme un contexte dans lequel la souffrance, la douleur et la suppression du bien-être se remarquent. Elle n'est pas un mal moral, un souci d'éthique à son sens contemporain, mais bien le résultat d'une situation dans laquelle un individu se voit être dénué de ses capacités physiques, corporelles, mentales, réflexionnelles... Georges CANGUILHEM revient sur la question de l'objectivité au cœur de la maladie et propose une théorie sur la notion de normalité et de « *normativité* »⁹⁵ dans un contexte où l'individu serait en perte de ses aptitudes de vie. Si la maladie se traduit par un contexte dans lequel le corps est

⁹³ Larousse. Maladie. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/maladie/48809#:~:text=2.,chose%20%3A%20Les%20maladies%20du%20vin.>]. Consulté le 27/03/2023.

⁹⁴ Online Etymology Dictionary. Maladie - Disease. Disponible sur : [<https://www.etymonline.com/word/disease>]. Consulté le 27/03/2023.

⁹⁵ CANGUILHEM, Georges. (2013). « III. Norme et moyenne », *Le normal et le pathologique* [en ligne]. Sous la direction de CANGUILHEM Georges. Presses Universitaires de France, 2013, pp. 127-154. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/le-normal-et-le-pathologique--9782130619505.htm>]. Consulté le 26/03/2023.

introduit par une dysfonction, alors il s'oppose à sa fonction dite normale, à sa capacité normale d'agir, de fonctionner, de s'organiser. On constate donc une sorte de critique de la valeur normale ou non d'un corps lorsqu'il présente une maladie. Or, la première question est de s'interroger sur le rôle de celui qui peut ou non attester d'une valeur normale d'un corps en fonction. Sans surprise, nous savons aujourd'hui que la science joue un rôle majeur dans la définition et la mise en lumière des maladies multiples qui peuvent toucher notre organisme. Ce qui vient donc mettre en avant l'appartenance presque logique et naturelle de la maladie dans la case des sciences - et qui plus est, de la médecine. Seulement, nous pouvons d'ores et déjà revenir sur un point : les médecins et l'ensemble des corps scientifiques sont en capacité, après des études du corps et de son dysfonctionnement, d'établir une vérité à propos de ce qui provoque une altération du système corporel humain. Cependant, la question du déclenchement même de ce défaut troublant reste en suspens et semble urgente à être interrogée. Si la maladie se revendique par les changements qu'elle impose, la source même de ces changements reste inconnue et peu questionnée. Alors, selon une opinion personnelle, il pourrait s'agir d'une sorte de délaissement de l'aspect émotionnel du corps, de son langage unique, changeant selon les individus, au regard d'une contextualisation objective et scientifique de la maladie. Ainsi, si la nature affective d'un système corporel peut nous permettre de faire avancer notre recherche, il semble utile de s'interroger sur la valeur des symptômes dans la maladie. Le symptôme par définition est à la fois ce qui vient alerter sur un changement, une variation de la normalité, mais il est aussi un élément qui reste superficiel et ne met pas en valeur la réalité d'une situation. Il est alors à la fois l'élément révélateur et masquant d'un problème. Le symptôme, généralement physique, peut aussi se manifester sous une « *dimension psychique* »⁹⁶, ce qui permet alors de faire un premier lien entre maladie et conception psychique et psychologique du corps, ce qui s'oppose quelque part à la nature originelle très scientifique et vérifiée de la médecine physique... En réalité, nous pourrions, par l'ancrage d'une pensée plus subjective et qui tend à questionner la force du psychique dans la maladie, tenter de concevoir une théorie autour de cette notion de maladie lorsqu'elle est étroitement liée à la mort.

La maladie de la mort en développement par la théorie de l'expérience inconsciente...

Si Freud a souvent mis en avant les dimensions inconscientes et psychologiques du corps qui lui accordent un langage moins concret que la lecture physique du corps malade, il a donc permis de saisir l'importance de ces aspects cachés et symptomatiques au cœur de l'étude du sujet malade. Ainsi, la maladie est-elle réellement négative, est-elle réellement le résultat d'une situation qui ne dépend pas de nous, d'un mal que l'on subit, ou bien, peut-on la saisir dans une dimension de l'expérience esthétique et d'un désir inconscient ? En réalité, la maladie pourrait aussi se lire avec un œil détaché des images auxquelles elle se lie. Dans le cas d'une peur de la mort ou d'un sentiment d'incompréhension vis-à-vis de cet instant si mystérieux et redouté, nous pouvons avancer une théorie mettant en avant la capacité humaine à se confronter, inconsciemment, à ses

⁹⁶ « L'émergence du symptôme psychique (Freud 1895-1905) », *Psychanalyse*, vol. 29, no. 1, 2014, pp. 93-114. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2014-1-page-93.htm>] consulté le 27/03/2023.

interrogations en tentant un rapprochement avec une situation qui inquiète. La maladie semblerait alors être le résultat d'un désir inconscient de repousser les limites du corps humain face à la mort mal acceptée par les Hommes pour ainsi, tenter une expérience ou du moins une expérimentation (toujours inconsciente) du corps vivant dans la mort, pour la mort, vers la mort. Il semblerait qu'une réelle expérience esthétique et sensible puisse s'imaginer lorsqu'une recherche de réponses à la mort est mise en place au cœur de la vie. Nous pouvons l'expliquer par deux éléments qui fondent en partie les caractéristiques de l'Homme contemporain et occidental.

Tout d'abord, nous pourrions évoquer le besoin permanent de l'Homme à posséder une sorte de contrôle, non porteur de sentiments négatifs ou persécuteurs, en partie abordé par Pierre BENEDETTO⁹⁷. En effet, nous l'avons vu, la maladie est le reflet même d'une altérité au cœur de notre fonctionnement et elle agit directement sur nos capacités à vivre dans une certaine « normalité ». Ainsi, par son besoin de posséder un contrôle sur les choses, l'être humain par sa conscience, sera en mesure de choisir, car il est capable de discernement, d'actions influentes, d'écoute, de critiques... C'est par ces capacités naturelles humaines que le contrôle est donc possible, il n'est donc pas réalisé de manière négative à l'origine. Or, dans la maladie, mais encore plus au travers du souci de la mort, l'Homme se voit être davantage mis en face-à-face avec cette possibilité d'une perte de capacités et de forces. Alors dans les deux cas, la maladie ou la mort, ce sont ces possibilités (humaines) de réaction et de protection qui peuvent potentiellement être mises en danger. Si d'autres situations permettent à l'Homme d'agir en conséquence et donc de contrôler son environnement afin de l'adapter en permanence à ses désirs, dans des cas comme la maladie, le système de réponse de l'individu devient réduit. Cependant, une différence peut se remarquer entre la maladie et la mort. Si la mort n'est pas envisageable dans un contexte différent que celui auquel elle est associée depuis des siècles, car elle est une fin et rien ne peut l'empêcher, la maladie elle, s'avère en effet difficile à contrôler, mais laisse encore l'espoir à l'individu d'un changement, d'une possibilité d'action contrôlée sur l'instant. Nous ne disons pas qu'un individu tombe malade de manière volontaire, seulement, il pourrait être envisageable de penser l'arrivée d'une maladie comme réaction du corps à une angoisse existentielle de la mort, mais aussi d'un manque de contrôle à venir. Si la mort et la maladie relèvent toutes les deux de situations où le contrôle échappe et où les événements ne dépendent plus de nous, mais font généralement référence à de la souffrance ou de la perte de vitalité, la maladie, elle, permet encore la conservation d'un contrôle, d'une lutte. Nous pourrions alors y voir une façon de se battre contre des interrogations existentielles, un moyen de réponse face à une situation qui reste inconnue et que l'on crée inconsciemment. Cela nous amène donc à nous interroger sur la deuxième caractéristique de l'Homme qui viendrait faire de la maladie une sorte d'expérience esthétique de la mort dans le vivant.

⁹⁷ BENEDETTO, Pierre. (2008) « Chapitre 9. Le sentiment de contrôle », , *Psychologie de la personnalité* [en ligne]. Sous la direction de BENEDETTO Pierre. De Boeck Supérieur, pp. 103-112. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/p s y c h o l o g i e - d e - l a - p e r s o n n a l i t e - - 9 7 8 2 8 0 4 1 5 6 8 2 4 - page-103.htm#:~:text=Tout%20homme%20%C3%A9prouve%20un%20besoin,lui%2Dm%C3%AAme%20positif%20ou%20n%C3%A9gatif.>]. Consulté le 27/03/2023.

Deuxièmement, c'est donc l'insupportable manque de connaissances sur un sujet qui tend à faire de l'Homme, un acteur de sa propre condition afin de répondre à des peurs. Si les questions sans réponse sont très souvent la source de problèmes individuels et sociétaux, elles deviennent alors le nid d'angoisses sans fin, et où l'imagination n'a plus aucune limite. Comme bien souvent, autant dans un domaine scientifique que politique, sociétal, économique ou personnel, ce sont les expériences et les expérimentations qui viennent donner des réponses à des questionnements. C'est par l'étude et la mise en place de situations concrètes et compréhensibles, que l'on peut saisir les conditions d'un instant, ses mécaniques... Seulement, avec la mort, l'expérience n'est pas possible. En tant qu'Humain, nous ne pouvons pas tenter ou comprendre avant de la vivre. Ce qui vient clairement bousculer les besoins humains fondamentaux : la prudence, le contrôle, le savoir, le traitement de l'ego, la connaissance, l'organisation... À nouveau, nous pourrions voir à travers la maladie, une tentative d'expérience sensorielle, esthétique, physique, psychique, corporelle qui viendrait mettre l'individu en condition d'extrême vulnérabilité afin de mettre en œuvre des moyens de réaction et de protection. Par ses moyens d'agir, l'Homme peut déjà se convaincre de sa capacité de contrôle en chaque instant, mais aussi de sa force à se révéler, et à prendre connaissance de son corps dans un état d'immense faiblesse. De plus, c'est aussi une manière de repousser les limites du corps, parfois même jusqu'à la limite de la mort, afin de pouvoir se rétracter et se donner du pouvoir face à celle-ci. Ce qui démontre bien qu'il peut s'agir d'une expérience entière de la mort pour l'Humain. Nous pourrions évoquer l'anorexie par exemple. Cette maladie très difficile, et qui est bien évidemment toujours inconsciente, pourrait parfaitement illustrer quelques aspects de notre proposition. La personne reste dans un état de contrôle extrême et perpétuel jusqu'à atteindre un état de mort dans la vie, où aucune capacité physique et mentale n'est disponible ou active, jusqu'à l'instant d'une réaction humaine, d'un instinct de survie face à la mort que l'on côtoie de près... Alors il semblerait qu'en réalité une maladie de la mort existe, indépendamment de la maladie déjà présente, et vérifiée scientifiquement.

Malgré tout, notre réflexion pose aussi la question de la dépendance. Sommes-nous dépendant de la maladie de la mort ? Même si elle n'est pas un choix, du moins pas un désir conscient, elle semble être le symptôme concret et abouti de soucis humains enfouis. Si la maladie ne nous pousse pas forcément à la mort, elle peut être chronique et se traduit alors par une mort de nos capacités d'actions en tant qu'Humain vivant et plein de vivacité. Alors, même non-mortelle, elle peut s'imposer à l'individu comme le début d'une fin, soit le détail de la figuration de la mort. Cependant, elle est malgré tout synonyme d'un résultat, d'une finalité et de conséquences, elle reste contrôlable et connue. En revanche, la mort elle, malgré sa connaissance abstraite dans notre vie, reste mystérieuse dans le temps, dans son instant précis. C'est d'ailleurs tout le paradoxe mis en avant par JANKÉLÉVITCH dans son ouvrage *La Mort*.

À travers un documentaire de Coline TISON⁹⁸, plusieurs jeunes, d'âges que l'on associe souvent à la vivacité et à la force, sont suivis dans un quotidien où la maladie les prive d'une liberté de vivre. Sans qu'il ne s'agisse obligatoirement de maladie mortelle, on constate malgré tout qu'il s'agit d'une fin, d'une sorte de régression de leurs fonctions de vie. Alors, à nouveau, la maladie semble prendre des allures d'expériences esthétiques et sensibles de la mort à vivre au quotidien.

L'expérience inconsciente de la mort du vivant : une réelle souffrance sensible.

Comme nous l'avons vu, la maladie peut se déclarer comme une expérience esthétique inconsciente de la mort dans le temps de la vie. Seulement, cette maladie fait en réalité naître un mal indépendant, unique et fonctionnant à lui seul : la maladie de la mort. Si par cette expérience, la mort reste fortement crainte, l'être-humain tente de se confronter à ces inquiétudes chroniques afin de s'accorder une valeur de force. Or, c'est tout un paradoxe qui se joue : l'Homme se perd dans une quête sensible permanente et dominée par des désirs bien trop grands, qui dépassent la condition éphémère des Humains, soit l'affrontement et la lutte face à la mort. Si la mort est généralement la source d'inquiétudes au minium et d'angoisses terrifiantes pour d'autres, elle n'en reste pas moins un souci du vivant. Dans un sondage⁹⁹ réalisé par Caroline TÊTE, on s'aperçoit que généralement, et de manière plus « naturelle », les individus choisissent de remplir leur vie, de l'animer, de l'occuper pour ne pas faire de la mort un sujet inquiétant. Ainsi, l'ennui est évité et ne vient pas faire naître chez les vivants, cette peur de la mort permanente. De plus, par l'aspect d'ennui, on remarque la notion de rapport au temps qui revient chez le vivant, d'un temps à occuper, d'un temps d'activités, de travail et de performances. Or, il n'est pas rare que cette capacité à user de son temps afin de le remplir sans arrêt, soit impossible pour certains, pour des raisons bien diverses : caractères, sociabilité, timidité, nature calme, hyperactivité, manque d'objectifs personnels... Bien entendu, ce ne sont que des exemples très simplifiés. Malgré tout, dans un contexte spécifique où l'ennui prendrait davantage d'espace, alors, ce sont les interrogations qui prennent le dessus et s'emparent de l'individu concerné. Par cette impossibilité à trouver au cœur de sa condition vivante, un épanouissement personnel, certains individus tentent de compenser inconsciemment. Généralement, c'est à nouveau par la mise en place d'une expérience esthétique d'une vie remplie de questionnements existentiels, et qui deviennent maladifs, qu'ils s'ancrent dans un contexte de grande souffrance, de peine, entre autre participative d'une marginalisation sociale, et vient les clouer dans une maladie de la mort que nous pourrions appeler la thanatophobie. Le problème étant que si la mort révèle de grandes craintes chez les vivants, elle n'est jamais réellement vécue puisqu'une fois présente, nous ne sommes plus en capacité de la ressentir, car le corps est dénué de ses récepteurs, de sa conscience physique et psychique, spirituelle et émotionnelle. Or, dans la maladie de la mort, c'est une projection de soi dans la mort qui se met en

⁹⁸ TISON, Coline. *Touché par la maladie à 20 ans, la rage de vivre*. 1h 29 min. [Documentaire en ligne]. *Reportages & Investigations*. 2021. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=nkOu9E6m5wg>]. Consulté le 28/03/2023.

⁹⁹ TÊTE, Caroline. (2011). « Les français et la mort : sondages d'opinion », *Études sur la mort*, [Revue en ligne]. Vol. 140, no. 2, pp. 11-27. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2011-2-page-11.htm>]. Consulté le 26/03/2023.

place. Seulement, la conscience de soi, de sa fragilité, de sa fin, de celle des autres, proches ou inconnus s'installent. Alors, la maladie de la mort devient une réelle souffrance totale qui handicape l'Homme au même titre qu'une maladie déclarée et reconnue. Ce qui vient développer une nouvelle définition de la mort, et qui ancre ce sujet dans une urgence absolue à être entendu et compris sur des plans nouveaux, plus sensibles, esthétiques et éthiques.

2. Une maladie pour le vivant malade et condamné.

Comme souvent depuis le début de notre réflexion, nous avons constaté que la mort en tant que sujet, mais aussi en tant qu'instant, dans sa définition, introduisait naturellement la question d'un rapport au temps précis et précieux. Tout d'abord, parce qu'elle signe la fin de la vie, qu'elle s'étale dans un temps indéterminé, allant de quelques minutes, à quelques jours voire des mois ou années. La mort est donc multiple, varie selon le contexte, les individus, l'âge... Puis, si elle est fondamentalement celle qui choisit de stopper le temps d'une vie, la mort est en elle-même, porteuse d'une dépendance au temps. Nous l'avons bien vu à travers les époques diverses qui tendaient à faire de la mort, un symbole multiple. Alors, toujours dans cette conception d'un temps qui semble illimité, mais à la fois très proche, la mort en tant que maladie vient se greffer à une santé déjà altérée parfois. Ainsi, dans un cas où une personne est déjà atteinte d'une maladie, sans pour autant être dénuée de certaines capacités, car la maladie peut parfois être invisible et indolore lorsqu'elle reste inconnue, on remarque que la condamnation et l'impossibilité à guérir vient instinctivement engager la personne dans un tourbillon d'interrogations, de craintes perpétuelles à propos d'une mort à la fois inconnue mais certainement proche. C'est donc un rapport au temps que nous allons tenter de réfléchir sur cette question de la mort pour l'Homme malade de nos jours. Pour cela, nous tenterons de penser un « modèle » de réflexion qui chercherait à comprendre et démontrer qu'une mort dans la vie est bien présente et qu'elle se joue dans le temps, dans la durée, sur trois étapes fondamentales : 1. L'annonce et la projection - 2. L'incompréhension - 3. Le déni.

Pour comprendre le fonctionnement d'une installation progressive de la mort dans la vie d'une personne malade, qui devient très rapidement, un patient, nous avons pu faire l'expérience d'un accompagnement personnel auprès d'un cas où une maladie incurable s'est déclarée et à impacter le quotidien d'une vie pendant 4 mois. En parallèle, et pour nourrir l'expérience qui a été faite, deux documentaires^{100 101} ont servi à prendre en charge des situations différentes, des contextes et des terrains variés... Les enjeux ici se jouent du côté des malades, et nous tenterons de saisir leurs compréhensions des situations, les sentiments, les attitudes, les désirs, mais aussi les silences qui naissent dans la maladie de la mort spécifiquement.

¹⁰⁰ EPSTEIN, Rob. FRIEDMAN, Jeffrey. *Fin de Vie : Repenser la Vie et la Mort*. [Documentaire en ligne]. Netflix. 2018. 40 min.

¹⁰¹ KRAUSS, Dan. *Extremis*. [Documentaire en ligne] 2016. 24 min. Disponible sur : [<https://www.netflix.com/search?q=soins%20pa&jbv=80106307>]. Consulté le 28/03/2023.

1 - L'annonce et la projection

Lorsqu'elle se déclare, la maladie n'est pas forcément ressentie par la personne, elle peut être comme cachée, dissimulée et effacée dans le quotidien que l'on vit. Aucune douleur, aucune gêne, aucun handicap, parfois une petite fatigue, mais bien souvent, elle n'est pas visible et n'est pas maladie tant qu'elle ne perturbe pas la vie et les capacités physiques et mentales d'un individu. Cependant, une fois connue et annoncée auprès de la personne, presque aussitôt, la maladie prend forme, se dessine et se ressent dans le corps physique et mental. On remarque alors qu'une prise de conscience de la situation se joue, ce qui démontre la forte alliance entre le corps matériel et le corps psychique. À travers la présentation d'une maladie incurable, c'est une projection d'un soi vers la mort qui se dessine. Cette projection se fait principalement par un processus d'imagination. Si l'être humain est doué pour imaginer, inventer et construire des situations, il dépose cette capacité à chaque contexte qu'il vit, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'une situation négative et difficile. En réalité, l'imagination dans la projection est une sorte de protection. C'est une manière de pouvoir anticiper, de penser directement le futur et qui plus est, son futur selon des désirs personnels, en arrangeant les événements afin qu'ils soient les plus agréables possibles ou du moins supportables. De plus, par l'imagination et l'ancrage au cœur même de l'expérience esthétique de la maladie dans un premier temps, puis de la mort, l'être humain se permet l'accès à une réponse, à une suite pré-pensée alors qu'il est plongé au cœur même d'un contexte dont l'issue est à la fois incertaine et sans solution. Lorsque nous sommes vivants et sains, la question de notre propre mort est présente, mais rapidement bousculée par la vivacité d'un quotidien rempli. Or, lorsque la maladie vient nous surprendre, alors la mort se fait une place très délicate à nos côtés et vient presque accorder une forme de concrétisation à nos angoisses existentielles qui, habituellement, sont sans cesse écartées de nos vies. Dans la maladie et dans la souffrance, l'échappatoire n'existe plus. Lors d'une expérience de fin de vie, nous avons pu constater la façon dont le début du processus met la personne face à une réalité très radicale et crue. Dès l'annonce de la maladie, la personne est très souvent dans une lucidité remarquable. Elle manifeste clairement le fait qu'elle soit « fichue » : « *je ne rentrerais pas à la maison* ». Il semble donc y avoir une réelle prise de conscience de la situation, sans aucune tentative de prise de recul, dans une forme de radicalité nette. Le même constat se fait à travers l'ouvrage de Philippe CLAUDEL lorsque son ami l'appelle et lui dit sur un ton léger : « *Tu vas rire, j'ai un vilain cancer* »¹⁰². Cette manière très terre-à-terre d'appivoiser la situation qui touche la personne est assez stricte, presque naturalisée et évoquée comme une action banale. Or, il s'agit d'une manière de se comporter très récurrente lorsqu'une maladie est annoncée. C'est aussi l'engagement d'un comportement protecteur, envers soi. Cependant, aucune crainte ou angoisse n'est montrée à cet instant, c'est une sorte de calme qui semble dominer la situation. Puis, nous pensons que ce sont la solitude et l'imagination qui poussent l'individu à se retrancher dans un ensemble de questionnements. Comme évoqué plus tôt, l'Homme est ancré dans un fonctionnement qui prône le contrôle et la compréhension des choses de

¹⁰² Mots d'Eugène, l'ami de l'écrivain qui lui annonce son cancer. Citées dans : CLAUDEL, Philippe. *L'Arbre du pays Toraja*. Stock. 2016. p.15.

son environnement. Ainsi, rapidement, la légèreté laisse place à quelques tensions intérieures et intimes. C'est alors le « *je* », le « *moi* » qui est plongé dans une sorte de bascule. Entre tentatives d'attache à son désir de vivacité, mais aussi crainte d'une situation qui pourrait lui échapper, la personne se perd, se balade, fait des allers-retours entre des sentiments opposés, ce qui pousse parfois dans une sorte d'agitation, de recherches d'ancrages dans un quotidien fait de vitalité. Cette question du « *moi* » est fondamentale dans cette étape de la projection. Elle est d'ailleurs évoquée dans un entretien¹⁰³ avec Elisabeth LEBOVICI à propos de son œuvre *Ce que le sida m'a fait : art et activisme à la fin du XXe siècle*. Ici, on y retrouve une réelle question autour de la personne malade, de sa lutte personnelle, mais aussi rattachée à la compréhension et aux partages de la souffrance des autres. Dans la maladie incurable, c'est aussi le « *moi* » qui se retrouve subitement en danger. En-dehors de la maladie déclarée, il y a celle de la mort qui s'invite, se greffe, pénètre au cœur même de notre peau, qui s'abîme sous l'effet des traitements, mais aussi dans nos forces qui se réduisent au fur et à mesure que le temps évolue, tandis que le malade lui se diminue. Ce sentiment est totalement multiplié dans un processus de projection fondé sur l'imagination. Le « *moi* » sur lequel nous tentons d'avoir le contrôle toute notre vie nous échappe, et en dehors d'une maladie qui agit sur la personne, c'est bel et bien l'individu qui détermine et joue un rôle important au cœur de la destruction du « *moi* ». Dans une sorte de schizophrénie, le corps se divise dans cette phase. La conscience de l'individu pour sa situation est réelle, présente. Elle se partage par une force de vie, un désir de contrôle, une prise de recul, presque un détachement. Ou à l'inverse, une prise de conscience soudaine, les imaginations d'un « *moi* » possiblement détruit, réduit... C'est alors dans cette phase que le corps qui nous appartient, que nous connaissons depuis toujours, change radicalement. La personne atteinte fonde, à cause d'une mort proche et désormais envisagée par elle-même, une relation nouvelle à son corps. Le corps n'est plus une enveloppe ni une protection, il devient un ennemi et parfois, il arrive qu'il soit tenu pour responsable de sa propre dégradation par le corps psychique. Il y a donc un désir paradoxal qui se fonde au sein même de la personne, du patient : vouloir guérir, lutter avec son « *soi* » et s'en vouloir, se tenir responsable, entretenir une culpabilité, se percevoir mourant, s'imaginer... Ainsi, cet ensemble de sentiments ambivalents vient installer au plus profond de la personne, un sentiment de crise, d'incompréhension, qui prend la place de ce faux discernement relaté jusqu'à présent...

¹⁰³ CAZIER, Jean-Philippe. (juin 2017). *Silence = Death : Ce que le Sida m'a fait, Elisabeth Lebovici*. [Entretien - PDF en ligne]. Dans *Diacritik*. 20 p. Disponible sur : [https://www.lespressesdureel.com/file/ouvrage/5483/dossier_presse_5483_diacritik.pdf]. Consulté le 30/03/2023.

2 - L'incompréhension

Désormais, c'est une sorte de crise qui se joue au cœur même des corps (physique et psychique) de l'individu. Par sa définition et par son étymologie, la crise du grec « *krinein* » qui signifie « *passer au crible, trier, séparer* »¹⁰⁴ définit donc une action décisive, une prise de position vis-à-vis d'un sujet, d'une situation. Afin de mettre fin à un état de crise, qui se situe dans un entre-deux complexe et pesant, le jugement, le discernement et la décision sont donc les seules issues. Or, comme nous l'avons vu, plongé dans une sorte de schizophrénie par un corps séparé et torturé entre désir de vie et auto-destruction par l'imagination, l'individu se retrouve donc englouti par un état de crise intense qui ne vient que fonder davantage d'inquiétudes vis-à-vis de sa mort. Seulement, Edgar MORIN¹⁰⁵ insistait déjà sur le fait que la crise à l'origine, suppose bien l'idée d'une décision entreprise et non pas d'un éternel questionnement en tension. Alors, dans le cas de la maladie de la mort, c'est bien une crise qui se joue, mais une crise infinie où la prise de décision et le discernement sur sa propre situation ne sont jamais atteignables. Ce qui fonde cette deuxième étape du processus : l'incompréhension, la perte de soi.

À ce stade, c'est une sorte d'incapacité à saisir sa situation, à la contrôler qui se manifeste. Par une impossibilité à s'engager dans un discernement et un jugement de soi, le patient reste dans un état de stagnation. Selon une opinion personnelle, il s'agit de l'instant le plus difficile à saisir, de par sa longue durée, mais aussi par l'ensemble des angoisses et des sentiments qu'il semble procurer. Plongé dans un doute très inquiétant, l'incompréhension s'accompagne d'un manque de connaissances sur le soi atteint. Toute la vérité revient au corps médical, et un sentiment de privation d'accès à soi-même se dessine. Marion DUPONT, écrit dans un article¹⁰⁶ à propos de cette question de la vérité et du mensonge qui se joue dans cet instant de la maladie incurable. En permanence située entre vérité et conscience de sa finitude, mais aussi espoir quasi silencieux des médecins, la personne n'a jamais véritablement d'accès à un discernement objectif et personnel d'elle-même. Ce qui tend alors à s'interroger sur la manière dont la mort doit être prise en charge afin que la personne concernée et atteinte par les maladies (la maladie déclarée et celle de la mort) puisse effectuer un jugement critique de sa propre situation et de l'expérience qu'elle vit. Ainsi, par cette impossibilité d'accéder à une véritable pleine conscience du soi malade, la personne ne peut pas évoluer et accepter sa finitude, ce qui démontre un souci de prise en charge de la mort et des troubles qu'elle impose de manière indépendante. C'est un échappement total qui met en tension et

¹⁰⁴ Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse. Disponible sur : [<https://eduscol.education.fr/odysseum/aux-orignes-du-mot-crise-les-crises-chez-aristote#:~:text=Pour%20parler%20de%20temps%20de,de%20trier%2C%20s%C3%A9parer%20des%20grains.>]. Consulté le 28/03/2023.

¹⁰⁵ MORIN, Edgar. « Pour une crisologie », in *Communications*, n° 25, « La notion de crise », sous la direction d'André Béjin et Edgar Morin, 1976. Cité par le site web du Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse.

¹⁰⁶ DUPONT, Marion. *De la mort digne à la fin de vie, une histoire de l'agonie* [en ligne]. Le Monde. 2022. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/28/de-la-mort-digne-a-la-fin-de-vie-une-histoire-de-l-agonie_6147669_3232.html]. Consulté le 13/11/2022.

fait basculer la personne dans une solitude et un renfermement extrême. Cette incapacité déroutante à rendre son expérience palpable, et réellement conscientisée, va même jusqu'à bouleverser la personne et l'entraîne dans un contexte semblable à celui de la folie. Le problème étant que la folie ou du moins les comportements que l'on lui accorde, sont souvent perçus négativement et décrits comme ceux de la différence, de la marginalité et de l'exclusion au regard d'une normalité. Ainsi, laisser basculer un patient dans un état de détresse et de solitude, sans envisager une prise en charge plus morale et sensible, reviendrait à le laisser s'enfoncer dans un contexte d'exclusion. Or, faire naître ce sentiment de différence ne participe en rien à une guérison vis-à-vis de la maladie et de l'expérience de la mort. Si la maladie, par ses racines étymologiques, laissait déjà faire entendre un certain jugement moral dans le contexte, qui inclut la notion de « mal », le patient serait alors bien souvent introduit dans un fonctionnement de culpabilité où il se tient responsable de son propre sort. Ainsi, vivre la mort lorsque la maladie nous touche et nous condamne, semble réellement pouvoir s'entendre et se lire comme une expérience sensible complexe à laquelle il faut porter une attention toute particulière. Dans cette incompréhension dominante et son incapacité à saisir les instants de sa propre existence, le patient doit alors pouvoir être accompagné, aidé, soutenu, informé afin qu'il participe pleinement à l'expérience de ces instants, ces lieux... L'enjeu est de saisir la manière dont la perte de connaissance sur sa propre situation mène non seulement à la perte de contrôle sur un « soi » que l'on juge rapidement en danger, et d'un « soi » qui souhaiterait répondre de manière instinctive pour survivre. De plus ce manque de connaissance nous guide aussi vers une perte totale de soi. Une perte de valeurs, une perte de reconnaissance, de confiance, une perte d'envie, soit, une perte de vitalité, qui accompagne souvent l'expérience de la maladie de la mort, une perte d'ancrage spatial et temporel, qui se traduit par un dessaisissement de son propre corps dans l'espace, de sa propre appartenance aux activités du quotidien, de la société avec le travail, mais aussi d'une trop grande mise à distance de soi dans le temps. En effet, le temps étant symbole même d'une dégradation de soi minute par minute, vient faire de cette expérience quelque chose de traumatisant, et où l'acceptation n'est pas évidente. Alors, c'est dans cette perte de soi, que bien souvent, les patients plongent, et ne sont plus pris en charge pour qui ils sont, pour la valeur de leurs vies, mais bien pour la maladie. Il y a une sorte de prise de pouvoir de la maladie sur la personne à cet instant, qui ne vient que creuser davantage le souci d'une privation de soi, ou d'une fuite de soi vers la mort. Alors si le patient ne peut plus agir et n'est plus capable de discernement et de jugement vis-à-vis de sa situation pour la faire changer, il faudra bien envisager la mise en place d'un fonctionnement plus solidaire où le patient ne serait pas entièrement dépendant de l'autre pour se retrouver, mais où il ne serait pas non plus totalement seul pour comprendre le contexte et le saisir de manière responsable et autonome. Ainsi, c'est dans un principe d'interdépendance, souvent évoqué par Fabienne BRUGÈRE¹⁰⁷ et son approche du *care*¹⁰⁸ que nous pourrions nous projeter. Cependant, si aucune remise en question de la valeur humaine n'est envisagée au sein de la relation

¹⁰⁷ BRUGÈRE, Fabienne. *L'éthique du « care »*. Que sais-je ? PUF. 2021.

¹⁰⁸ Le *care* est un ensemble de théories, de pensées, d'actions et de concepts qui visent à proposer une société fonctionnant sur un principe d'union, d'interdépendance, d'égalité, d'équité et de sensibilité vis-à-vis de la question des besoins des autres mais aussi de soi en tant qu'individu.

très complexe entre l'individu et sa propre existence impactée, alors, le patient poursuivra sa quête de vitalité et de sens à travers une sorte de déni, de prise de décision, de positionnement vis-à-vis de sa situation très éloigné de la réalité. Or, nous allons voir comment ce déni de la mort ne semble finalement, qu'être le résultat d'un désespoir immense.

3 - Le déni

Jean-Richard FREYMANN¹⁰⁹ écrit de nombreux ouvrages sur la question de l'inconscient chez l'Homme et sur la façon dont il est le nid de désirs, de phobies, de craintes refoulées, de fantasmes... Dans le cas d'une expérience de mort dans le temps de la vie, mais plus particulièrement, dans un temps incertain et davantage soumis au risque d'une fin proche, la question du déni sera celle qui nous intéressera ici. Les lectures de ses ouvrages ne seront pas une base de recherche, mais plutôt une façon de se familiariser avec le sujet du déni, afin de comprendre comment celui-ci peut s'articuler et se mettre en place dans une situation sous tension comme celle de l'expérience esthétique de la mort.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'expérience que vit un patient à travers une maladie incurable est fortement impactée par un ensemble de sentiments, d'émotions parfois impalpables et difficiles à saisir. Ainsi, dans cette troisième phase, nous pourrions bien évoquer un sentiment de déni. Dans cette vague de sentiments flous, parfois opposés, insaisissables, quelques fois totalement nouveaux, c'est tout l'individu qui se voit être emporté, physiquement et psychiquement dans ces instants où il n'a plus le sentiment de jouer un rôle fondamental au cœur de sa propre existence. Alors, c'est de manière inconsciente que les corps, physique et mental, vont se mettre à distance de la situation, soit par un désir d'évitement, de fuite créé par la peur et l'angoisse de devoir prendre conscience de sa propre fin. Ou bien, de s'accorder, toujours par la mise en place d'un déni, une capacité de comprendre l'expérience d'un point de vue extérieur, totalement séparé et détaché de son « soi ». En effet, par son incapacité à saisir l'instant de la crise, à faire basculer la balance dans une situation qui nécessite une prise de conscience afin que l'expérience soit vécue de manière moins douloureuse, le patient, qui est une personne dotée des mêmes sensibilités qu'un autre, qui n'est pas changé moralement par sa maladie, doit pouvoir comprendre et ressentir ces instants d'une manière la moins taboue possible. Le problème étant que ce déni nous impose une dualité, un paradoxe qui viendrait accorder à la personne, deux occasions, deux chemins distincts.

Dans un premier temps, le déni peut s'apparenter (toujours de manière inconsciente) à une réaction humaine normale qui fait naître chez l'individu un sentiment de danger, d'urgence à réagir. Face à la connaissance de sa fin, mais à la précision inconnue de la fin en elle-même, la personne

¹⁰⁹ Jean-Richard FREYMANN est un écrivain, psychanalyste et psychiatre français. Il écrit plusieurs ouvrages sur la question de l'inconscient chez l'Humain et traite de ce fait le caractère du déni dans cet inconscient. Par exemple, avec : FREYMANN, Jean-Richard, et Michel PATRIS. « 12. Le déni », , *Du délire au désir. Les dix propriétés de la clinique psychanalytique*, [en ligne]. Sous la direction de Freymann Jean-Richard, Patris Michel. Érès, 2003, pp. 197-212. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/du-delire-au-desir--9782865869558-page-197.htm>]. Consulté le 03/04/2023.

constate alors bien clairement la situation particulière et non-sécurisante dans laquelle elle se trouve. Ainsi, le déni va potentiellement se traduire par une prise de distance du sujet avec l'instant dans lequel il se trouve, avec l'expérience esthétique, sensible et personnelle qu'il vit. Par une certaine conscience du danger, c'est un sentiment de survie qui prend place dans l'expérience. La personne forme alors un déni qui se remarque par une prise de distance immédiate et donc une fuite. Cependant, cette fuite est le résultat d'un réel désir de vivre au sein duquel la personne ne vient pas totalement se détacher d'elle-même. Elle reste ancrée en elle et peut justement s'apercevoir de la gravité de sa situation pour ainsi, réagir en conséquence. Si nous observons un ancrage assez net dans sa propre expérience sensible de la mort et une conservation du lien entre le « soi » et le « moi », malgré tout, c'est bien un refus de la situation qui se joue. Le non-désir de mourir est présent, mais se manifeste davantage par un effacement du « soi » dans l'expérience, par une fuite. Cependant, cette fuite vient se retranscrire à travers des comportements physiques et psychologiques tels que les angoisses de mort, les angoisses d'abandon, les craintes et les phobies de solitude, une peur constante de la douleur, avec une déclaration et une reconnaissance de souffrances permanentes, la peur d'un danger soudain, des agitations... Comme le définit Maria HEJNAR, une psychologue clinicienne, le déni est « *un refus de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante. Il s'agit d'un mécanisme de défense inconscient, devant la réalité si angoissante qu'elle peut provoquer un effondrement psychique* »¹¹⁰. Ainsi, si le déni est un moyen de défense, dans ce cas, où l'individu reste ancré dans son « soi » et où le détachement et la séparation ne se font pas, alors il reste bien conscient de la situation, mais choisit de l'occulter, la mettre à distance. C'est un déni qui manifeste un désir de survivre.

En revanche, dans un deuxième cas, différent, le déni reste toujours une manifestation inconsciente de réactions corporelles et psychiques. Cependant, ici, il s'agit d'une réelle séparation entre le « soi » et le « moi - je ». Dans ce cas, la personne reste consciente du danger, elle le prend en compte, mais décide de le transmettre, le calquer sur un « soi autre », un « moi » qui ne craint rien. Il y a donc dans ce déni, une réelle perte de soi, un énorme détachement de soi à soi, de soi pour soi avec une mise à distance si importante, que l'anxiété et les manifestations d'angoisses n'existent plus. De plus, ce détachement peut aussi être le résultat d'un abandon de soi, mais aussi d'un refoulement. D'ailleurs, FREUD mettait en avant la distinction entre le refoulement, que l'on constate ici et le déni comme défense qu'il appelait la « *verleugnung* ». Ici, c'est bien une forme de refoulement de la situation qui se déroule au cœur du déni. Il n'y a aucune prise en charge de l'expérience sensible de la mort par le sujet, ce qui fonde par la suite, une impossibilité à saisir cet instant comme expérience esthétique, philosophique et moralement humaine. La perte entière du « soi » et la séparation nette viennent fonder une situation particulièrement silencieuse chez la personne. L'absence se traduit par un renfermement immense et une non-participation à sa condition dans l'instant et le temps. C'est un déni qui manifeste davantage un désir de mourir, figuré par un abandon total de soi.

¹¹⁰ HEJNAR, Maria. *Le Déni* [article en ligne]. 2021. Disponible sur : [<https://psychologueparis-7.fr/mecanismes-de-defense-le-deni/>]. Consulté le 03/04/2023.

Malgré tout, il est important de préciser qu'aucun déni n'est formel, et qu'il ne s'agit pas ici d'un constat fondé et invariable. En effet, la personne peut basculer d'une forme de déni à une autre, sans jamais réellement s'enraciner dans l'expérience de la mort. C'est aussi en ça que la mort devient une maladie à part entière. Elle fait vivre au sujet, un ensemble de sentiments contradictoires, répétés, épuisants, qui l'engage dans la perte totale de la connaissance, du contrôle, de soi-même, et ainsi dans un désespoir terrible. C'est pourquoi, au-delà de la maladie déclarée, c'est bel et bien une maladie de la mort qui touche l'Homme...

3. Une maladie pour l'individu sain sans pathologie déclarée.

Généralement, l'idée de la mort est associée à celui qui l'a vit, à la personne qui est touchée par l'expérience de ces derniers instants. Cependant, comme nous l'avons évoqué plus tôt, depuis quelque temps, on s'interroge de plus en plus sur la façon dont la mort vient aussi impacter les proches, les familles, notamment avec la question du deuil et de la perte, mais aussi avec des réflexions davantage rattachées à la dimension psychologique du corps. Le corps n'est plus simplement matériel mais bien psychique et semble se composer de plusieurs aspects variés. Alors, si la mort est très souvent liée à des images corporelles, de la décomposition, des iconographies introduites notamment par les symboles, les cérémonies, les éléments du domaine de la tristesse, de la solitude... La mort peut aussi toucher les vivants, mais surtout des individus qui ne sont pas concernés directement par la fin. C'est le point que nous aimerions interroger ici, à savoir, quelle(s) relation(s) la mort peut entretenir avec les vivants dans un contexte parfois détaché ou contraire à la réalité.

3.1. Subir la maladie de la mort en tant que vivant/accompagnant.

C'est dans un contexte à la fois plus détaché, mais aussi très ancré dans la situation créée par la mort que nous tenterons de comprendre quelle place le vivant, sain, accompagnant ou aidant dans la fin de vie se permet-il de prendre ? Ici, l'enjeu est de comprendre quels impacts la mort peut avoir sur un individu qui n'est pas directement concerné par la fin de vie et qui pourtant, semble parfois porter le poids d'une fin tout aussi difficile, qui tend à faire ressentir un sentiment de perte, de vide et de difficulté à s'ancrer dans l'espace et dans le temps.

Premièrement, il est important de saisir la manière dont la mort n'est pas réellement un instant défini, ni précisé, par un contexte unique, remarquable et remarquable. En réalité, la mort varie, elle n'est jamais vraiment la même, car elle repose sur l'impact changeant qu'elle engage sur les individus, sur un cercle global, et ne touche jamais qu'une seule et unique personne. Ainsi, elle est à définir sensiblement, en précisant la façon dont elle est une expérience sensible, qui doit être vécue.

Pour Pierre-Alban GUTKIN-GUINFOLLEAU, la mort est une « *expérience de la perte* »¹¹¹ et il met en avant le fait qu'elle doit aussi être interrogée en ce sens. Il s'appuie sur les propos de KIERKEGAARD dans *l'Alternative*, qui expose le moment où la mort s'invite dans le temps de la vie, et démontre que c'est bien du côté des vivants, de ceux qui restent face à la mort que la douleur de l'expérience se confirme. Alors, GUTKIN-FOLLEAU évoque bel et bien cette dimension du vivant dans la mort et parle très souvent d'une place en tant que « *survivant* ». Ainsi, comment ce rôle de survivant vis-à-vis d'une personne proche de la mort se met en place ? Quels sentiments naissent chez la personne saine et qui pourtant semble tout autant souffrir de la mort, comme si l'expérience lui était propre.

Tout d'abord, comme le développe P-A. GUTKIN-FOLLEAU, c'est réellement la question de la perte qui est affirmée dans l'expérience de la mort vécue par le proche-accompagnant. Il y a une perte au sens physique, matériel, qui se constate dans le réel par la disparition corporelle de l'autre. Puis, il y a la perte immatérielle, psychique qui se rattache davantage au vivant qui reste. Cette perte se remarque alors bien plus souvent du côté du vivant, puisqu'il est celui qui continuera de vivre, de ressentir, de penser, de comprendre, de réfléchir, même une fois la mort survenue, il reste en pleine conscience de son ancrage dans le monde. Ainsi, cette perte d'une vie, d'un proche, vient alors se définir et se mesurer à deux niveaux distincts : la perte matérielle et immatérielle. Cette seconde perte, plus de l'ordre de l'émotionnel, se différencie quelque peu, car elle touche uniquement le vivant et ce qu'il reste en lui, pour lui. Alors, le « *survivant* » comme l'explique GUTKIN-FOLLEAU, est bien celui qui va prendre en charge une expérience de la mort, après la mort, dans le temps, dans la durée. Ce qui va aussi l'impacter directement, sans plus aucune prise en charge du défunt dans cet instant de la mort. Ce que nous tentons de comprendre, c'est réellement la façon dont la mort peut devenir un mal (pour ne pas dire une maladie) pour l'individu vivant et restant. D'une manière presque naturelle, c'est le vivant qui se charge d'un certain poids vis-à-vis de la mort survenue, alors qu'à l'origine, la mort concerne en premier lieu, celui qu'elle emporte. Il est alors possible de constater qu'un basculement, une sorte de renversement se fait dès lors que la perte physique du corps est achevée, par les funérailles et l'inhumation notamment. Dès l'instant où la dernière image du défunt se fait, que le cercueil se boucle, ce sont réellement les personnes restantes, en pleine conscience, qui se voient être porteuse de la mort de l'autre, des conséquences de cette disparition. Ainsi, le vivant subit à son tour l'expérience de la mort, il la vit, concrètement. Dans son écrit, GUTKIN-FOLLEAU cite Augustin et *Les confessions* où le vivant qui parle de lui-même, de sa situation en tant que survivant dit : « *J'étais devenu pour moi-même un grand problème* »¹¹². On entend alors la manière dont le souci de la mort semble se retranscrire sur le vivant, et devient une maladie indépendante et handicapante pour les vivants. Il y a une réelle

¹¹¹ GUTKIN-GUINFOLLEAU, Pierre-Alban. « La pure perte. Le discours philosophique à l'épreuve de la mort », *Transversalités* [Revue en ligne]. Vol. 161, no.2, 2022, pp.25-39. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-transversalites-2022-2-page-25.htm>]. Consulté le 30/03/2023.

¹¹² Augustin d'Hippone. *Les Confessions*. 397 et 401. Cité dans : GUTKIN-GUINFOLLEAU, Pierre-Alban. « La pure perte. Le discours philosophique à l'épreuve de la mort », *Transversalités* [Revue en ligne]. Vol. 161, no.2, 2022, pp. 25-39. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-transversalites-2022-2-page-25.htm>]. Consulté le 30/03/2023.

remise en question du « *soi* », du « *moi* » et du « *je* » dans la vie, dans l'espace et le temps de la vie, dans sa définition même, sa compréhension. Alors, on remarque une perte d'ancrage personnel dans la vie, ce qui vient fonder un souci majeur au sein de la question de la mort dans la vie. Pourquoi ce basculement se constate, comment peut-on expliquer que la mort soit devenue le problème du vivant ? Jean PIGNERO écrit un texte¹¹³ remarquablement sensible et représentatif de la réalité vécue par le vivant une fois les funérailles terminées. Il développe, par une histoire racontée selon son point de vue, selon l'expérience qu'il vit, comment la mort est désormais présente à travers sa personne, à travers lui et non plus réellement à travers sa femme défunte : « *La Morte est ici, invisible, toujours sans reproche, tapie dans ma mémoire* »¹¹⁴. Ici, la « morte » pourrait désigner sa femme, qui n'est plus réellement définie comme l'être qu'il a connu, par son caractère qui la représenté, celle dont le sourire avait marqué les autres. Sa femme n'est plus qu'une défunte, il parle d'ailleurs « *d'un pauvre être sans défense* »¹¹⁵ qui ne vit désormais qu'à travers les émotions et la peine qu'elle laisse derrière elle, mais qu'elle n'existe désormais plus jamais pour elle-même. Ainsi, la morte, comme il le dit, n'était plus porteuse de soucis qu'il appelle « reproche », elle n'existait plus que dans sa mémoire, au cœur de son esprit, de sa conscience. Alors, même si aucune trahison n'est désirée dans ce genre de contexte, vivre avec le poids de l'existence à travers soi, en soi, devient réellement compliqué. Incarner la vie et les traces de la personne disparue, c'est aussi faire l'expérience de la mort de cette personne, se charger des conséquences de ce départ, ce qui vient totalement faire du vivant, un acteur subissant, sans jugement, la mort et l'expérience qu'elle a créée. De plus, la difficulté à se faire saisir par le poids de la mémoire en tant que vivant se multiplie dès lors que pour celui qui reste, accepter le simple fait d'une mort est difficile, cependant, c'est aussi cette manière de se souvenir qui nous permet de lutter face à une réalité déplaisante. Ainsi, le survivant vit constamment dans le désir de ne pas oublier, par sa mémoire, mais aussi dans le sentiment d'épuisement à se souvenir, en portant cette mémoire. Ce qui fait naître une certaine culpabilité chez lui, et ainsi une souffrance permanente, répétitive et épuisante.

De plus, si l'on revient à la question du vivant en elle-même, il semble presque logique que le souci de la mort soit davantage un problème qui se pose au vivant, plutôt qu'aux morts. Et ici, nous ne parlons pas de mourant, mais bien de mort. Par le fait que l'être-humain soit caractérisé par son besoin de rapports aux autres, par un besoin vital de liens aux autres, de relations et d'échanges, notamment, car il se construit aussi sur la base de ces rapports, alors lorsqu'une perte s'installe, et avec le sentiment du manque, il est naturel de s'apercevoir que par contradiction, le manque créé par la perte, et la perte créée par la mort vient alors directement impacter le vivant et le *survivant*. C'est bien par le manque dans sa généralité, que l'expérience de la mort s'ancre dans la vie des vivants, et plus précisément par un manque de repères, un manque d'attention, un manque de la

¹¹³ PIGNERO, Jean. « Tu es morte, aujourd'hui, à une heure un quart de l'après-midi », *Études sur la mort* [Revue en ligne]. Vol. no 121, no. 1, 2002, pp. 61-62. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2002-1-page-61.htm>]. Consulté le 01/04/2023.

¹¹⁴ *Ibid.* §11.

¹¹⁵ *Ibid.* §10.

relation perdue et unique, un manque des habitudes vis-à-vis de cette personne disparue, entraînant généralement un manque de lucidité sur sa propre condition, son propre ancrage personnel dans l'espace-temps. Dans un cas plus extrême, mais pas rare, on peut aussi observer un manque et une perte du désir de vivre, qui déclenche chez l'Homme, une expérience très proche de la mort dans la vie.

Cependant, si les funérailles sont symboliques et semblent se définir comme un point temporel unique où la séparation et le transfert se fait du défunt au vivant, en réalité, cette question du déplacement semble se poser bien plus tôt dans le déroulement temporel de l'expérience de la mort. Lorsqu'il s'agit d'accompagner une personne souffrante et mourante, dont nous avons la connaissance d'une fin possiblement et approximativement prévisible, c'est aussi une expérience de la mort qui peut être vécue, mais d'une manière différente, moins physique et plus psychique. Prenons l'exemple à partir d'un contexte médical et hospitalier. Dans un espace qui est souvent similaire, et dans lequel nous retrouvons le même genre d'espace, les mêmes bruits, les mêmes odeurs, les mêmes couleurs sur les murs, les mêmes couloirs, des chambres étroites, ou parfois partagées, les portes battantes, les visites des infirmières, des médecins, des aides-soignants, le bruit des chariots... Nous sommes complètement plongés dans une expérience sensible étonnante, surprenante qui nous saisit et s'imprègne en nous, sans même que nous le constatons. Dans l'instant présent, nous ne venons que pour veiller sur la personne que nous aimons, pour la soutenir, tenter de la rassurer, de discuter, de penser à autre chose que cette mort qui nous guette en permanence. Alors, la raison unique de notre présence est pensée pour l'autre, pour l'apport que notre présence peut représenter. Or, c'est réellement dans la solitude, dans l'après, dans le manque à nouveau, que l'ensemble des sensations qui nous ont transpercées reviennent, remontent, naturellement, comme pour faire rappeler à nos corps (physiques et psychiques) tout ce que nous avons épongé. Alors, c'est bel et bien dans la présence et l'accompagnant que nous prenons en charge la période de fin de vie. Les vivants s'occupent des corps dans tout un contexte, un espace, un temps chargé de sensations, de réceptions, d'expériences et de réflexions. Même si bien souvent, la prise de conscience de cette réalité intervient une fois la mort survenue, comme si nous tenions jusqu'à la fin pour l'autre, c'est bel et bien pendant l'accompagnement que le vivant se charge d'un vécu difficile, qui impacte fortement sa gestion de l'après-mort. C'est donc aussi en cela que la mort entretient une relation toute particulière avec l'Homme contemporain, car elle se saisit de l'ensemble des individus, à travers des espaces-temps divers. Ce qui tend alors à construire une culture de la mort où le deuil tient une place fondamentale. De plus, par l'accompagnement du mourant, il y a une réelle projection du « soi » en tant que vivant dans la situation à laquelle nous faisons face. Nous nous projetons physiquement, dans le même cas, ou à la place de celui qui est allongé, cloué au lit, sans force, vide de vitalité, mais nous nous projetons aussi mentalement. C'est par le partage de la douleur avec l'autre, par l'imagination qu'on se fait de nous dans un cas similaire que nous sommes alors capables de partager les sentiments du mourant. Il y a alors une projection de soi à l'autre dans un contexte où le partage domine l'instant. Ainsi, par ce partage, c'est avant tout l'échange sensible et humain qui parfois, parvient même à faire oublier la mort le

temps d'un instant... Malgré tout, comment saisir les conséquences de cette imprégnation de la mort dans le vivant ? Si le rapport entre le mourant et le vivant est à la fondation de l'expérience de la mort, nous pourrions aller plus loin et évoquer cet instant comme une réelle expérience esthétique et sensible.

Lorsqu'il s'agit d'accompagner un proche dans les moments de la fin de vie, par les dimensions physiques et psychologiques, on constate d'ores et déjà qu'il s'agit d'une expérience qui relève de domaines distincts mais complémentaires. Revenons d'abord à la question de l'aspect esthétique au sein de la mort. Si dans une société comme la nôtre, très axée sur la valeur physique et l'image renvoyée, l'esthétique rime pour beaucoup avec la beauté et le plaisir visuel, en réalité, il conviendrait de revenir à son étymologie pour l'appliquer à la mort, car en effet, nous serons d'accord pour avouer que dans la mort, il n'y a rien de vraiment beau ou plaisant à première vue... L'esthétique du latin « *aesthetica* » signifie « *science du beau* » lui-même emprunté au grec « *aisthêtikos* » signifiant « *qui a la faculté de sentir ; qui peut être perçu par les sens* »¹¹⁶. Par le terme d'esthétique, nous pourrions alors plus parler d'une capacité à cerner, à sentir, à saisir par ses sensations, ses émotions et ses sentiments, le beau, la beauté, le plaisir... Alors, comment un sentiment de plaisir peut-il se faire dans un contexte où la mort domine le temps ? Finalement, accompagner une personne, c'est aussi lui accorder du temps, de l'amour, de l'attention, des gestes, des sentiments, un accompagnement physique mais aussi psychologique. Ici, il semblerait que bien au-delà du partage de soi évoqué plus tôt, il y a un don de soi bien présent dans l'expérience du vivant pour la mort. Le don se différencie réellement du partage dans un cas général, mais de manière plus spécifique avec la mort. Le partage laisse penser que l'on se propose à l'autre, que l'on lui accorde une partie, un bout de nous, mais surtout que l'autre nous renvoie quelque chose, car le partage transmet aussi l'idée d'un renvoi entre deux personnes. En revanche, le don évoque bien plus l'idée de donner, de s'engager à s'accorder, partiellement ou entièrement, à l'autre et pour l'autre. Alors, bien au-delà du partage, l'expérience sensible et esthétique de la mort repose avant tout sur les dons. Ici, c'est, comme nous l'avons décrit, le don de soi, de temps, de gestes, d'écoute, parfois juste de regards, sans paroles, le don du silence, de la tranquillité, de sentiments... Et c'est justement dans cette implantation du don dans l'expérience sensible de la mort, que nous pourrions parler d'expérience esthétique. Nous pensons qu'il y a réellement quelque chose de beau qui se joue dans un contexte où l'échange et encore plus le don vient à la fondation des instants de fin de vie. Nous le remarquons avec les proches qui accompagnent les personnes malades, mais aussi avec les équipes médicales, qui n'entretiennent aucune relation familiale. Dans ce contexte de soin, on remarque alors que le don est à nouveau primordial, le don pure, simplement réalisé et pensé pour l'autre, sans désir de bénéfice personnel. Alors, si la relation à l'autre fondée sur le don et le désir de soin pour un autre que soi peut se penser dans un contexte de mort, il semblerait qu'il s'agisse réellement d'une expérience sensible et esthétique puisqu'elle repose sur la capacité de l'Homme à cerner et saisir ses sens pour comprendre l'autre, se projeter à travers sa situation, la partager, pour

¹¹⁶ Dictionnaire de l'Académie Française. Esthétique. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9E2723>]. Consulté le 31/03/2023.

enfin donner et participer à la lutte de la personne souffrante. Nous le voyons notamment dans un documentaire réalisé en 2021 intitulé *Les Mots de la Fin*¹¹⁷. Dans ce documentaire qui se passe en Belgique, on y voit un ensemble de personnes, souvent accompagnées, réalisant une demande d'euthanasie volontaire. Généralement, les proches-accompagnants sont à la fois très affectés par la décision de la personne souffrante, n'y adhèrent pas, par simple désir de ne pas perdre cette personne. Seulement, on entend la manière dont ils prennent en charge cette souffrance, ces douleurs et par le partage, mais aussi le don de soi, s'engagent dans une expérience humaine sensiblement esthétique. Ce qui vient fonder au cœur de la mort, une réflexion bien plus éthique qu'auparavant. Au-delà de la question du manque, de la perte ou bien du deuil, et réellement par l'expérience esthétique qu'est la mort, il est désormais possible de la penser et de l'engager dans un axe de réflexion plus sensible et chargé de morale humaine. C'est aussi en cela que la place du proche accompagnant permet de concevoir la mort autrement, nouvellement, mais n'enlève en rien, la souffrance du vivant au regard de cette situation, sa peine et la façon dont la mort devient pour lui-même, une maladie, un handicap, notamment à travers la question du deuil comme nous l'avons vu plus tôt. Le moment de l'après-mort, souvent acté par la fin des funérailles et l'adieu au corps du défunt, vient marquer le début d'une histoire de la mort chez les vivants, dans la vie. C'est réellement ce qui se passe et ce qu'on ressent à travers les mots de Jean PIGNERO lorsqu'il évoque la difficulté du deuil et de la prise en charge de la peine des autres en soi. Le proche-accompagnant, une fois le défunt disparu physiquement de notre monde, devient alors à son tour, la personne à laquelle le soin sera accordé. Presque naturellement, les pensées des gens se concentrent sur lui, il devient l'individu porteur de cette tragédie, de cette perte, et se voit complètement plongé au cœur de la peine et de l'empathie des autres, notamment par le soin et le partage de condoléances qu'on lui offre. Désormais, c'est alors à son tour d'être traité comme le malade, la personne en souffrance, ce qui résulte d'un basculement, presque d'un inversement de la mort. Celle-ci se retranscrit sur le vivant-accompagnant et l'engage réellement dans un contexte maladif, dans un mal, une peine permanente...

3.2. Le vivant en lutte pour son « moi ».

Dans un autre contexte, plus détaché de l'expérience physique de la mort, d'un contexte réaliste et constaté, l'Homme vivant peut aussi s'engager dans une expérience sensible de la mort, de ce qu'elle est, du mal qu'elle procure, des inquiétudes, d'une expérience de sa propre finitude. Or, toute cette expérience peut se faire dans un contexte où aucune maladie n'est présente, où aucune situation de mort ne pourrait se présager, dans un contexte qui, à l'origine, repose sur la simple vivacité des êtres...

Ici, la question de la personne est d'ores et déjà centrale. Si depuis le début, nous questionnons majoritairement la question de la mort de l'autre, de la mort à vivre ou encore de la

¹¹⁷ LEJEUNE Agnès, HARDY Gaëlle. *Les Mots de la Fin* [Documentaire en ligne]. ARTE. Belgique. 54 minutes. 2020. Disponible sur : [<https://www.arte.tv/fr/videos/107816-000-A/les-mots-de-la-fin/>]. Consulté le 14/10/2022.

mort d'un « *moi* » souffrant, atteint et condamné, il reste intéressant de s'interroger sur la valeur de la mort dans le cas d'un « *moi* » physiquement en bonne santé, sans raison apparente de s'inquiéter sur sa fin, puisqu'elle n'est pas à anticiper à première vue. Alors, la question du « *moi* », du « *je* » dans la vie, mais aussi dans la mort est fondamentale lorsqu'une pensée de sa propre finitude est mise en réflexion. Qu'est-ce qu'est réellement le « *moi* » dans la mort, comment anticiper sa propre valeur éphémère ?

En réalité, au-delà de la vie, la mort est une question à la fois commune et individuelle. Elle dépasse le simple fait de la fin d'une existence et vient s'ancrer au cœur des réflexions comme étant un souci questionnant notre propre condition individuelle parmi celles des autres. Comme l'a souvent expliqué Vladimir JANKÉLÉVITCH à travers son ouvrage *La Mort*,¹¹⁸ ou bien dans des entretiens concernant le sujet, elle semble réellement être un problème du vivant, de la vie et elle reste bercée dans une réflexion qui ne la concerne jamais vraiment, et qui, par la nature vivante et consciente des Hommes, reste pensée selon la vie. JANKÉLÉVITCH parle donc de notre façon permanente à penser la mort non pas en elle-même, mais autour de son sujet, dans un contexte purement vivant. Ainsi, c'est dans cet axe de pensée que la mort comme souci du vivant peut être remise en question et qui plus est, comme souci du moi vivant, de ma condition. Généralement, nous avons connaissance de notre valeur éphémère, du fait que nous sommes mortels, qu'un jour, nous n'existerons plus, cependant, cette même conscience de notre mort est paradoxalement, très détachée de la réalité de notre fin. Par la manière dont nous créons un écart entre le « *moi* » intime et uniquement rattaché à nous-même, et le « *moi* » socialement lié aux autres, nous sommes aussi capables de faire la distinction entre ces deux « moi » vis-à-vis de la mort. Alors, le « moi » qui me concerne au sens strictement intime, qui n'engage que moi et se détache de celui qui est pensé sur le lien à l'autre, devient subitement seul. Seul face aux interrogations, aux soucis, aux pensées, aux paradoxes, aux contradictions, mais aussi au néant, au néant qui un jour, me saisira. Finalement, nous savons depuis l'instant où nous avons l'âge de saisir la valeur éphémère de notre existence physique et corporelle, que nous allons mourir un jour, mais ce jour reste bien inconnu, jusqu'à l'instant où il arrive, mais ne prévient pas réellement. C'est donc dans un contexte de réflexion très préventif que la maladie de la mort se met en place chez l'individu vivant sain, sans maladie déclarée, et totalement jugé « en bonne santé ». Ainsi, comment expliquer que dans un contexte totalement sain, une personne puisse être saisie par la maladie de la mort, alors que rien ne lui indique qu'elle s'apprête à mourir ? Finalement, la première chose est que bien souvent la mort est associée à la maladie, à l'incapacité de vivre pleinement et en bonne santé. Alors, dès qu'une maladie est annoncée, elle amorce déjà presque immédiatement la question de la mort et ainsi du « moi » en danger, de ce que je suis, de ce que je peux devenir et de ce que je ne serais plus. Le « moi », celui qui m'accompagne depuis toujours, celui qui fait de moi celui que je suis, le « moi » qui est à la fois comme les autres, mais qui ne sera jamais les autres, l'unicité qui me fait, semble donc parfois subitement bousculée par cette idée de la mort, omniprésente, à la fois proche et très lointaine. Malgré tout, elle ne perd en rien le danger qui l'accompagne, elle continue de nous

¹¹⁸ JANKÉLÉVITCH, Vladimir. *La Mort*. Flammarion. 1977.

effrayer. En réalité, quand la maladie de la mort touche celui qui n'a rien à craindre à première vue, c'est en partie à cause du fait tant expliqué par Vladimir JANKÉLÉVITCH : l'impensable. C'est réellement par l'incompréhension, la non-saisie d'une mort qui viendrait nous emporter et encore plus de la non-acceptation, la non-réalisation de notre conscience de la fin, que le « moi », se sent totalement désemparé. France Culture réalise un podcast¹¹⁹ en 2019 à propos de la réflexion de ce philosophe du temps sur la mort. Ils évoquent très justement la nouvelle¹²⁰ de TOLSTOÏ qui remet en question la valeur du « moi » mortel en comparaison à celle de la mortalité de tous. Alors, nous saisissons la manière dont brutalement, lorsqu'il s'agit de la projection (soit d'une imagination pure, sans réalité existante) d'une mise en danger de nous-même, de notre personne vers la mort, celle-ci prend davantage de sens, se dessine très rapidement sous nos yeux, et plonge le « moi », le « je » que nous sommes dans le monde, au monde, au cœur d'inquiétudes parfois chroniques, usantes, contraires à la vivacité que nous incarnons. C'est ce que nous pouvons appeler les angoisses existentielles. Très rapidement, on s'aperçoit que notre mort, la nôtre, celle qui nous concernera, remet en question notre valeur, ce que le fameux « moi » est réellement dans ce monde. Alors, comment prendre conscience de sa finitude, comment accéder à la mort sans développer de maladie ? En réalité, la réflexion de JANKÉLÉVITCH pourrait être à mettre en lien avec la pensée de Søren KIERKEGAARD¹²¹ à propos (de la maladie) de la mort pour le vivant. Il dit, dans le *Traité du Désespoir*¹²² écrit en 1849, que le désespoir est une « maladie de l'esprit, du moi, le désespoir peut prendre trois figures : le désespéré inconscient d'avoir un moi; le désespéré qui ne veut pas être lui-même et celui qui veut l'être »¹²³. Ici, ce désespoir évoqué par le théologien, vient donc interroger la question du « moi » dans le danger que l'on a abordé plus tôt. En effet, lorsque le moi est donc submergé par une remise en question de sa propre valeur, de son ancrage et donc réalise ou tente de réaliser sa condition par une prise de conscience de soi, il est en quelque sorte dépassé. C'est dans ce contexte de dépassement de soi, au sens négatif, où littéralement, je suis dépassée et submergée par les interrogations sans réponses, et donc incompréhensibles voir impensables comme disait JANKÉLÉVITCH, que je me permets l'accès au désespoir. Dans le contexte d'une maladie de la mort, l'individu est réellement pris par le désespoir, lui-même étant le résultat d'angoisses existentielles auxquelles aucune réponse ne peut véritablement être donnée.

¹¹⁹ GARBIT, Philippe. (octobre 2019). *La Mort ou l'expérience de l'impensable selon Vladimir Jankélévitch* [Podcast en ligne]. Dans *Les Nuits de France Culture*. France Culture. 1h 35min. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/la-mort-ou-l-experience-de-l-impensable-selon-vladimir-jankelevitch-8622140>]. Consulté le 06/04/2023.

¹²⁰ TOLSTOÏ, Léon. *La Mort d'Ivan Ilitch*. 1886.

¹²¹ Søren KIERKEGAARD fonde des réflexions en majeures parties philosophiques sur le concept de l'angoisse, qu'il aborde davantage comme un sentiment plutôt qu'un concept, qui lui, ne prendrait pas en charge la valeur psychologique dans l'angoisse. Il aborde aussi la question de la religion, du désespoir et plus généralement s'interroge sur l'existentialisme.

¹²² KIERKEGAARD, Søren. *Traité du Désespoir*. [1849], traduit du danois par Knud Ferlov et Jean-J. Geateau. [PDF en ligne] Gallimard. 1988. 125 p. Disponible sur : [<http://www.philotextes.info/spip/IMG/pdf/s-ren-kierkegaard-traite-du-desespoir.pdf>]. Consulté le 01/04/2023.

¹²³ *Ibid.* Livre Premier.

KIERKEGAARD explique justement la façon dont l'angoisse semble pour lui être le résultat de « *ce que ressent l'Homme lorsqu'il prend conscience de sa situation dans le monde* »¹²⁴. Or, c'est justement par cette prise de conscience, fondée à partir d'une crainte, et accompagnée de questions existentielles, où l'individu est guidé vers une incapacité à saisir son authentique vérité, que JANKÉLÉVITCH juge la mort « impensable » et mystérieuse. C'est pourquoi, l'Homme sain fait alors face à une impossibilité de s'apporter une réponse. Dans ce néant, dans ce vide où aucune vérité n'est accessible, les angoisses s'immiscent dans le quotidien de la vie et deviennent la source d'un désespoir duquel, il devient difficile, voire impossible de sortir, telle une maladie qui nous condamne et nous ronge. Alors, par ce lien intéressant entre la réflexion de JANKÉLÉVITCH et de KIERKEGAARD, on s'aperçoit que la mort en elle-même, ne se définit jamais seule comme maladie face à laquelle le vivant lutte. C'est réellement les incertitudes et sa non-vérité qui fait naître chez les Hommes, une inquiétude chronique, un ensemble de questions sans réponse, d'angoisses existentielles et ainsi creusent, autant physiquement que psychiquement, en lui, une maladie incurable. C'est effectivement par ce besoin de réponses, et paradoxalement, cette impossibilité de les atteindre que la maladie de la mort se définit et se caractérise. Elle se traduit alors par une sorte d'angoisse d'exister comme KIERKEGAARD le formulait souvent. Ainsi, pour le vivant sain sans maladie physique déclarée, la maladie de la mort semble se définir selon des caractéristiques plutôt de l'ordre du mental, de la réflexion, du psychique et moins du physique. Malgré tout, si selon JANKÉLÉVITCH, c'est bien la maladie qui souvent mène à la déclaration ou au début d'un temps qui conduit vers la mort ou du moins qui fait naître les premières lignes de son portrait, alors comment et pourquoi, sans même être malade, le vivant en vient-il à se rendre souffrant à propos de sa finitude ? Nous l'avons vu, c'est justement par son impossibilité à donner du sens à sa condition éphémère, mais aussi par son incompréhension et sa non-saisie de son « moi » dans le monde, que l'Homme tombe dans les bras du désespoir et des angoisses. Seulement, pouvons-nous penser qu'au-delà des impacts psychiques, une maladie de la mort puisse se déclarer physiquement et emporter réellement la personne ? En creusant davantage sur la question psychologique, mais aussi sur celle du sentiment, de l'émotion, et des ressentis individuels, au regard d'une question à la fois intime et commune comme la mort, on s'aperçoit rapidement que les angoisses existentielles et la prise de conscience de soi peuvent s'avérer si terrifiantes, qu'elles peuvent mener l'individu à une perte de la raison. Par la raison, nous entendons ici au sens philosophique la capacité humaine à émettre un jugement, un acte de discernement, une réflexion fondée sur des éléments pensés, remis en cause, le menant à la vérité, et aux choses véritables qui l'entourent. Bien souvent, cette raison philosophique s'oppose aux éléments qui touchent les émotions, les passions ou encore plus généralement la sensibilité. Ainsi, dans un contexte d'angoisses, d'anxiété et de désespoir expliqué par le théologien danois, il est clair que ce sont les sentiments et les ressentis liés aux sens, aux perceptions superficielles qui sont actives. En laissant les émotions et l'angoisse, que KIERKEGAARD définit comme des sentiments, dominantes de la

¹²⁴ Propos de KIERKEGAARD sur le concept de l'angoisse cités dans : YOUSFI, Louisa. « Kierkegaard : de l'angoisse d'exister », *Sciences Humaines* [Revue en ligne]. Vol. 256, no. 2, 2014, p. 33. Disponible sur : [https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=SH_256_0033]. Consulté le 07/04/2023.

situation, alors, elles prennent le dessus sur la raison, la vérité, à savoir la présence ou non d'une maladie. L'individu plonge d'ores et déjà dans une perte de la raison, du réel et naturellement, ne parviendra pas à atteindre les réponses qu'il recherche vis-à-vis de son existence et de son « moi » face au néant de la mort. À une échelle plus concrète, nous pourrions évoquer la simple mécanique de l'hypocondriaque. Entièrement englouti dans un tourbillon de sens, d'écoute des sensations et d'émotions multiples et irréelles, l'hypocondriaque est l'exemple même d'une réaction corporelle à la maladie de la mort, mais aussi, et surtout, d'une possibilité de développer une maladie de la mort, sans même être malade à l'origine. En réalité, il pourrait s'agir d'un processus inconscient. L'individu, totalement sain, mais engagé dans une quête de vérité sur sa propre finitude si complexe, et vouée à l'échec par le simple fait que la mort soit à la fois connue et mystérieuse, pourrait en développer physiquement une maladie. C'est justement par cet accès à une qualification de « malade » que l'individu s'offre potentiellement le pouvoir de réagir à cette inquiétude de la mort, parce que désormais, quelque chose donne un sens à sa peur, celle-ci est réelle, concrète, presque matérialisée. Alors, par la lutte que l'on porte davantage à la maladie, il y a une possibilité de contrôle, une capacité plaisante à l'Homme de pouvoir répondre à un élément que l'on connaît. Ainsi, avoir la possibilité de réagir face au mal, et plus généralement à la maladie, c'est justement pouvoir répondre à une souffrance psychique liée à la mort, à l'angoisse de fin, à notre échelle individuelle.

Si la mort représente aux yeux des Hommes l'incompréhension, le néant et la perte totale du « moi » au monde, elle est alors la source d'angoisses et de peurs incontrôlables qui viennent petit à petit faire naître chez nous, une maladie réellement existante : une maladie indépendante de la mort. De ce fait, c'est concrètement une relation ambiguë entre la mort et les Hommes qui se joue. Progressivement, la souffrance de l'Homme vis-à-vis de sa fin s'accroît et semble dans l'urgence à être interrogée nouvellement, peut-être plus sensiblement...

III) À LA RECHERCHE D'UNE DÉFINITION DE LA « BONNE MORT ».

À ce stade de notre réflexion, il convient d'abord de réellement se pencher sur la question du bien mourir, sur sa signification et la manière dont le sens ou les sens peuvent faire écho aux individus, aux groupes de notre société occidentale et contemporaine. En réalité, qu'est-ce que le « bien mourir » et qu'est-il devenu avec le temps et les évolutions ? Si la mort fait l'objet de craintes et de peurs depuis toujours, c'est bien dans une conception davantage matérialiste et moins spirituelle que le rapport individuel et commun des Hommes avec la mort se pense. Si le Moyen Âge traduisait une conception de la mort très spirituelle et encadrée par la religion, aujourd'hui, la société contemporaine fonde ses craintes de la mort sur un désir d'échappement aux douleurs, aux souffrances et aux ressentis. Alors, c'est sur une question du rapport au corps très présent que la notion du « bien mourir » semble pouvoir se poser aujourd'hui.

1. Le rapprochement bénéfique de la Mort avec la philosophie et l'esthétique...

La Mort est un véritable objet de réflexions philosophiques ?

La mort est-elle un objet de réflexion, ou simplement un sujet qu'il est possible d'aborder dans la philosophie, ou bien s'agit-il d'une question tout à fait normale, que les Hommes se posent naturellement, sans pour autant l'inscrire dans une quête totale de réponse ? Si des craintes existent et persistent, c'est sans doute parce que la mort reste pour nous ce dont nous sommes certains, et ce dont nous ne savons rien, car elle est le néant même. Alors, comprendre le néant est depuis toujours, pour les philosophes, un enjeu majeur, un sujet ultime, presque parfois un tabou sur lequel nous ne savons plus vraiment quoi dire, et en même temps, il n'y a tellement rien à dire que tout est envisageable. Alors, la mort pour la philosophie ou la philosophie pour la mort semblent intéressantes à mettre en jeu dans notre réflexion qui cherche à créer une relation entre les Hommes et leurs finitudes moins complexe.

Le terme « *philosophie* » découle à l'origine des mots du grec ancien « *philein* » et « *sophia* » qui traduisent l'idée d'aimer et du savoir, de la sagesse. Selon une définition générale, la philosophie repose sur un « *ensemble de conceptions portant sur les principes des êtres et des choses, sur le rôle de l'Homme dans l'Univers...* »¹²⁵. Ainsi, dans sa globalité, la philosophie semble faire référence au désir de connaître, de savoir, de comprendre les choses relatives au fonctionnement de l'Homme dans son monde. Ce qui est très intéressant quand nous savons qu'à notre époque contemporaine, le plaisir du contrôle et du savoir est largement présent chez les individus. Alors, la philosophie semble avoir un premier point d'ancrage remarquable au sein d'une époque comme la nôtre, qui pourtant se montre davantage détachée de ce processus de remise en

¹²⁵ Larousse. (s.d). Philosophie. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/philosophie/60268>]. Consulté le 02/04/2023.

question ou de réflexion du monde, en recul vis-à-vis de l'action et du « faire instantané ». En parallèle, notre société contemporaine s'est de plus en plus développée sur des principes dits esthétiques et relatifs à la beauté, au corps physique et plaisant, à l'image et à ce que l'on juge d'agréable visuellement. Or, le terme « *esthétique* » semble avoir perdu de sa valeur d'origine avec le temps. Du grec ancien « *aisthêtikos* » signifiant « *avoir la faculté de sentir, par la perception ou le sensible* », il se définit comme « *une science qui a pour objectif de comprendre ce qui provoque le sentiment du beau, sa perception* »¹²⁶. Ici, c'est bien dans un sens philosophique et plus large que le beau doit être entendu. Il ne s'agira pas d'évoquer le beau au sens matériel et physique, mais peut-être plus de l'interroger dans le lien qu'il entretient avec nos sens, nos récepteurs sensibles, davantage portés sur la question émotionnelle et psychique. Il est primordial de revenir aux racines mêmes de ces termes, qui seront au fondement de notre réflexion, car l'enjeu ici, est de chercher à faire de la mort un objet de réflexion, un sujet pouvant s'inscrire dans une nouvelle conception de l'Homme sensible du XXI^e siècle.

Vladimir JANKÉLÉVITCH nous mettait déjà en garde à propos de la mort comme sujet dans la philosophie. Il évoquait très souvent la valeur ambiguë de la mort, son caractère double où le mystère cohabite avec le savoir. De plus, il abordait la manière dont les Hommes tentaient de travailler la question de la mort non pas en elle-même, mais bien autour d'elle, notamment, car la mort se fonde sur ce principe d'incertitude lui-même mêlé à la certitude de la fin. Cependant, si les philosophes ayant abordé la question de la mort ne sont plus à compter, il sera pertinent de mettre en relation les contradictions des avis sur la question. Si nous revenons aux racines de la philosophie, nous pouvons citer les propos d'ÉPICURE dans sa *Lettre à Ménécée* : « *La mort n'est rien* »¹²⁷. Si son ancrage matérialiste donne à ÉPICURE l'occasion de penser que la mort n'était ni une affaire de vivants, car encore vivants pour vivre la mort, ni une affaire de morts, car déjà partis et privés de sens pour la vivre, alors la mort s'apparente d'ores et déjà comme le symptôme même de l'insaisissable. Cet instant impalpable, presque invisible est alors à relier aux propos de JANKÉLÉVITCH qui peuvent alors s'expliquer : comment parler de quelque chose qui n'est pas visible, car finalement, nous ne pourrons jamais la saisir pour la traiter ? Alors, c'est bien autour d'elle que nous sommes capables de l'aborder. De ce fait, on s'aperçoit que la mort n'est jamais un problème en ce qu'elle est, mais qu'elle est transférée sur des soucis de l'ordre du vivant, du temps de la vie, car le temps de la mort peine à se faire saisir. Dans un article¹²⁸ pour *Le Monde*, Marion DUPONT évoquait déjà la question de la mort et faisait ressortir toutes les tensions extérieures venant se greffer à l'interrogation centrale de la fin en elle-même. Entre une mort pour la politique,

¹²⁶ Larousse. (s.d). Esthétique. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/esth%C3%A9tique/31173>]. Consulté le 02/04/2023.

¹²⁷ ÉPICURE. *Lettre à Ménécée*. [environ 306 et 270 av. J-C.] Traduction de Octave Hamelin [en ligne] (1910). Disponible sur : [<https://instituthumanismetotal.fr/bibliotheque/PDF/epicure-lettre-a-menecee.pdf>]. Consulté le 02/04/2023.

¹²⁸ DUPONT, Marion. *De la mort digne à la fin de vie, une histoire de l'agonie* [en ligne]. Le Monde. 2022. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/28/de-la-mort-digne-a-la-fin-de-vie-une-histoire-de-l-agonie_6147669_3232.html]. Consulté le 13/11/2022.

pour l'économie, pour le social, pour la démocratie, pour les progressistes, pour l'écologie ou encore les sciences, le mourir reste sans arrêt redéfini encore et encore, sous les traits de disciplines extérieures... D'ailleurs, ce constat se faisait déjà avec la mort de Socrate lors de son procès rapporté par PLATON dans *L'Apologie de Socrate*¹²⁹. Cette mort pour le moins tragique, fait bien l'objet d'une sorte de transfert politique, d'une inclusion de débats, de critiques de société au cœur d'une mort, et la détache ainsi de tout ancrages sensibles et moraux¹³⁰. De plus, nous constatons ici, que l'une des seules personnes qui conserve une morale humaine et un regard sensible sur la situation est bien celui qui s'apprête à vivre la mort. Alors, la mort semble ici s'affirmer comme le lieu d'une expérience sensible forte. En réalité, ce transfert permanent de la mort dans des ailleurs est inévitable, car nous sommes obligés de l'aborder dans un contexte, sur une base que nous connaissons, à laquelle nous pouvons répondre. La réalité laisserait entendre que la mort pour la philosophie n'est jamais la question unique de la mort, elle est une philosophie du temps, de la vieillesse, du corps, des corps malades et souffrants, du « moi », du « je » ou du « soi », mais aussi une philosophie du « nous », des « vivants » ... Si la mort n'est rien, qu'elle est l'insaisissable néant pour tous, il semblerait qu'elle reste malgré tout saisissable sous certaines formes... Si la mort est la privation de sens, le vivant est au contraire, le nid des sens et des sensations, des ressentis. Ainsi, c'est bien par ces sens, que les Hommes développent une capacité à faire de sujets mystérieux tels que la mort, des sujets possiblement palpables et sensibles. Alors, si nous revenons aux racines de l'esthétique, il semble que par cette capacité à utiliser leurs perceptions et leurs sensibilités, les Hommes puissent s'imprégner d'un sujet fondé sur le néant. De ce fait, la mort n'est pas directement l'objet de la réflexion philosophique mais bien l'objet de la réflexion esthétique et sensible. Elle devient atteignable par les sens. Alors, la mort comme objet de réflexions philosophiques est un sujet fondamentalement esthétique, car pour être rattrapée par les Hommes, elle passe par une remise en question de sujets extérieurs et que l'on peut saisir de nos sens, de nos émotions. Il n'y pas d'esthétiques sur la mort, mais bien une esthétique sur la mort dans la vie, par des domaines intelligibles, par la manière dont ils sont reçus par nos sens : le temps, la vieillesse, le moi, la conscience, les autres, l'interdépendance, le partage, le don, l'expérience...

Ainsi, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle l'esthétique, au sens d'une philosophie reposant sur le sensiblement beau, les sens et la perception de cet agréable, pourrait permettre aux Hommes de cerner le sensible au cœur même de la mort, autour d'elle, dans la vie. Ainsi, ce sensible, développé par les Hommes, pourrait être au centre d'un engagement esthétique de la mort qui ferait découler un regard plus éthique et moral sur la question. En remettant en

¹²⁹ PLATON. *Apologie de Socrate*. [390 av. J-C.] Traduction d'Emile CHAMBRY [en ligne]. La Bibliothèque électronique du Québec. Disponible sur : [[https://philo-labo.fr/fichiers/Platon%20-%20Apologie%20de%20Socrate%20\(BeQ\).pdf](https://philo-labo.fr/fichiers/Platon%20-%20Apologie%20de%20Socrate%20(BeQ).pdf)]. Consulté le 02/04/2023.

¹³⁰ ARTE propose un documentaire sur la question davantage politique et sociétale à propos du Procès de Socrate, auquel je me suis rapportée pour comprendre la manière dont des domaines extérieurs pouvaient impacter la mort d'un Homme.

VAN WAEREBEKE, Denis. -399, *le procès de Socrate. Quand l'histoire fait dates* [Documentaire en ligne]. ARTE. 2019. 27 minutes. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=5n3yfRTcsfI>]. Consulté le 02/04/2023.

question nos sensibilités vis-à-vis de la mort, il serait possible d'envisager une relation de l'Homme à la mort plus assumée, prise en charge, déchargée du poids des craintes de l'inconnu. En réalité, si les sens sont au fondement du développement de l'Homme dans son monde, de son ancrage pour lui et aux autres, c'est alors cette même sensibilité qui pourrait l'engager dans une relation à la mort plus compréhensible. Le temps qui certes n'est pas palpable, reste malgré tout sensiblement percevable. Il se montre, très timidement sur nos corps, et comme le symptôme de la mort, apparaît d'une façon quasi-invisible. Il ne se manifeste jamais d'une seconde à l'autre, mais progressivement, nous conduit à une dégradation physique de notre corps matériel et nous rappelle qu'une fin existe. Cependant, le temps reste sensiblement présent, nous le sentons, par l'affaiblissement que nous constatons, nous le voyons, par notre corps changeant, nous le vivons en nous, le temps est à la fois caché et omniprésent. Il est presque la ligne qui dessine peu à peu la fin, progressivement, et permet alors aux Hommes, de saisir d'une partie de la mort d'une manière esthétique, c'est-à-dire percevable dans nos sens, mais aussi sensiblement compréhensible, soit à travers quelque chose que nous comprenons, avec lequel nous nous sommes familiarisés. La mort est sensiblement saisissable à travers la philosophie de la vieillesse, très intimement liée au temps, ou encore à travers les corps, qui sont, eux aussi, liés au temps et à la vieillesse... Ici, l'enjeu est de saisir la manière dont à travers une captation de la mort par les sensibles, il sera davantage possible de se saisir de ce qu'elle est réellement, sans jamais tenter de la fuir. En effet, nous prenons le parti pris d'assumer le fait que la mort, par des réflexions détachées de toutes sensibilités, ne pourra sûrement jamais conduire les Hommes à une relation plus saine avec leurs fins.

Si notre hypothèse peut apparaître quelque peu générale et simpliste, en réalité, c'est bien l'urgence à remettre au centre de son sujet la mort. Nous l'avons compris et souvent expliqué, la mort n'est pas compréhensible en son unicité, elle est recevable et possiblement intelligible par les Hommes, par les sens, mais aussi par la sensibilité qu'elle introduit au cœur de réflexions du vivant. Seulement, comment l'esthétique peut-elle devenir en pratique, le lieu même de jugements, de discernements, de réflexions par les perceptions sensibles menant à une meilleure réception de la mort ?

L'esthétique peut-elle nous permettre d'accéder à l'acceptation de notre finitude ?

L'esthétique en son sens philosophique était définie par la capacité sensorielle de l'Homme à émettre une réflexion, une pensée, un discernement sur la base de ses sens, de sa capacité sensorielle et perceptible, pour ainsi ressentir le beau, ou plus généralement l'agréable. L'enjeu pour l'individu est donc de comprendre par l'esthétique comment les sens fonctionnent, comment ils nous affectent et, en quoi, par quoi, nous sommes capables de réfléchir sur le beau et son impact au cœur de nos vies. Si l'on part du principe simple que l'esthétique part d'une base structurée par les émotions, les sentiments et tout ce qui touche à l'affect, dans tous ses aspects, alors, il s'agit bien d'une capacité à comprendre et à ressentir son environnement sur la base d'une subjectivité intérieure, unique et propre à chacun. Notons que cette subjectivité personnelle n'est pas à mettre en

contraste avec la raison, mais qu'il s'agit plutôt ici d'une raison de soi, pour soi, de la raison du « moi ». Seulement, par un retour aux racines dans l'histoire philosophique de la mort, ÉPICURE mettait en avant le fait que la mort s'apparentait à « *une privation des sens* », soit à une fin du sensible où plus aucune sensation ne serait accessible. Ainsi, par simple paradoxe, nous pourrions dire que les sens sont donc du domaine de la vie, du vivant, ancré sur terre, capable de sentir son monde et son environnement. De ce fait, si le sens est uniquement attribué à la vie, et qu'il n'est recevable et perceptible que par les instants du temps de la vie, comment pourrions-nous penser ces sens et l'esthétique au cœur de la mort comme expérience, dans son contexte ? Ce grand paradoxe d'une possibilité d'accéder aux sens à travers la mort, vient en effet, nous alerter sur l'impossibilité à réellement se projeter dans la mort pour se guérir d'une crainte. En réalité, il semble que pour se saisir de la mort, de la manière la plus sensible et esthétique possible, il faille la penser dans la vie, à travers le sensible du vécu, du vivant. Jacqueline LAGRÉE écrit un article¹³¹ dans lequel elle revient sur cette question de la mort à survivre, où le vivant cherche sans arrêt à se guérir. Elle dit sur la question, et en se basant sur les écrits philosophiques de Blaise PASCAL : « *On ne peut certes pas « guérir la mort » et, en ce sens, Pascal a raison. Mais on peut peut-être guérir de la peur de la mort, guérir du deuil, accepter la finitude et l'absence* ». ¹³² Cette nuance est assez pertinente et vient porter notre regard sur une approche de la mort comme expérience esthétique et sensible uniquement perceptible dans la vie.

Tout d'abord, l'expérience de la mort dans la vie ou du moins pensée par l'ancrage du vivant, semble être une expérience de la conscience de soi, d'une réalisation de sa condition humaine et mortelle. C'est un peu facile d'admettre cela. Concrètement, cette conscience de soi et de sa condition passent elles-mêmes par plusieurs expériences du vivant. Premièrement, c'est bien l'expérience du temps qui se joue dans la vie, réaliser le temps qui passe, le temps qui s'écoule, en voir les effets produits sur nos physiques... Seulement, comprendre le temps, c'est aussi une expérience réalisable par le souvenir et la question de la mémoire. Il y a, par la mémoire, la nôtre, mais aussi celles que l'on rend à ceux qui nous quittent, une expérience sensible de soi dans le temps. C'est par le souvenir que nous sommes capables de prendre conscience de cet écoulement à la fois rapide et lent. Alors, conserver les souvenirs et s'y rattacher pourraient s'avérer être des formes sensibles, relatives à l'affect, utiles à la prise de conscience du « moi » dans le temps. La mémoire permet de se rappeler, de faire éveiller des émotions, des odeurs, des images, parfois même des textures, des repas... De ce fait, pour se saisir du « soi » dans le temps, et réaliser sa valeur éphémère, il faudrait pouvoir sans cesse, de manière permanente, se replonger dans un temps autre, qui n'existe plus au sens réel, mais bien en ses sens, en soi, par notre capacité à éveiller en nous des choses. S'attribuer en tant qu'individu, la possibilité et la capacité à se re-transférer dans le temps, à le vivre et le revivre pleinement, pourrait devenir une manière de conscientiser son ancrage, mais aussi d'accepter la finitude qui nous définit en se détachant des regrets. André

¹³¹ LAGRÉE, Jacqueline. « Guérir la mort ? », *Études* [Revue en ligne]. Vol. -a, no. 7-8, 2016, pp. 57-68. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-2016-7-page-57.htm>]. Consulté le 02/04/2023.

¹³² *Ibid.* §25.

COMTE-SPONVILLE explique dans une interview pour ARTE « *Il est normal quand on meurt d'être triste de quitter la vie. Moi, je voudrais mourir triste, mais avec davantage de reconnaissance pour ce que la vie m'a apporté que de regrets pour ce que la mort me prendra* »¹³³. Ici, d'un point de vue personnel, nous entendons la manière dont le souvenir tient une place fondamentale dans la vie et la mort. Le philosophe démontre bien que mourir, c'est avant tout prendre en compte les souvenirs que la vie nous donne, et donc, l'expérience sensible et esthétique que notre mémoire nous permet. Toujours par cette mémoire, vivre la mort, c'est aussi faire une expérience sensible du lien à l'autre. Nous sommes conscients de notre finitude, mais aussi de celles des autres, ainsi, lorsqu'un départ survient, la mémoire que nous lui accordons est dominante. Les morts eux-mêmes continuent de vivre en nous, en nos souvenirs d'eux. C'est aussi dans l'expérience de la fin de vie et l'accompagnement (Cf. Partie II. 3. 3.1) qu'une expérience sensible et esthétique est possible. Nous l'avons vu plus tôt avec l'expérience du partage, du don, mais aussi de la projection de soi à travers l'autre ou encore du souvenir qu'on en garde. Alors, l'expérience esthétique de la mort se fonde aussi dans la réalisation du lien humain, des rapports entre tous, notamment parce que nous savons que la mort nous concerne tous, sans exception. C'est alors dans un réel ancrage sensible et humain que l'expérience de la mort est envisageable dans la vie.

Une autre expérience esthétique du vivant vient engager l'individu dans une meilleure compréhension de sa finitude : celle des corps ou de notre corps. Ici, il s'agit d'une expérience plurielle, engageant le physique, la matière sensible de notre corps, mais aussi le psychique avec nos récepteurs sensibles et affectifs, nous permettant l'accès aux émotions. C'est en faisant la connaissance de nos corps, mis sous tension par des situations diverses telles que la souffrance, les mises en mouvement, le repos, la peine, la difficulté, la reproduction, nos possibilités d'apprentissage, nos capacités à développer de nouvelles connaissances, la création, l'écriture que le corps devient le premier support symbolique de l'expérience esthétique de la mort. Il nous accompagne et est capable de traiter chaque situation, de les ressentir et de les vivre pleinement. De ce fait, nous pourrions dire que c'est par le corps que cette expérience est possible et que nous pouvons tendre à une acceptation de la mort, notamment en se détachant d'une relation trop corporelle et matérielle à nous. Pour cela, un intérêt plus dominant du corps psychique vis-à-vis du corps physique pourrait être intéressant à envisager. Comme le soulignait PLATON dans ses réflexions sur la mort, le corps matériel serait à dissocier du corps spirituel, de l'âme. Ici, nous ne parlons pas précisément d'âme, mais plutôt de la dimension psychique et mentale de nos corps. Si PLATON évoquait le début d'une « *réalité intelligible* » après la mort, elle pourrait être aussi à envisager au cœur même de la vie. Cette réalité intelligible, qui demanderait à l'Homme de se détacher d'un corps trop matériel, et qu'il dit « *être un obstacle à la contemplation des réalités*

¹³³ Propos d'André COMTE-SPONVILLE à propos de la mort. Dans ARTE. (2023) « La légèreté du non-être ». Dans *28 minutes - ARTE*. [Entretien vidéo en ligne]. 4 min 22. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=u68PtlmXTVw&t=10s>]. Consulté le 02/04/2023.

absolues »¹³⁴ pour l'âme, pourrait être envisagée quelque peu différemment ici. Nous pensons justement que c'est par une ouverture au sens, au sensible pour l'Homme, de son vivant, qu'il sera capable d'accéder à une mort plus sereinement, et apaisé. Si pour PLATON, l'âme est « *troublée* »¹³⁵ par les sens, dans notre réflexion, nous pensons que pour tendre vers une acceptation de la mort, de notre finitude, il devient primordial de lier les corps matériels et psychiques. C'est justement par une capacité à unir le physique et le psychique, à s'ancrer pleinement de son vivant dans son monde, que l'Homme peut être dans la possibilité d'accéder à une expérience esthétique de soi, du « moi » au monde, de soi au temps, de soi à la perte, de soi aux émotions... Ici, nous tentons davantage d'ancrer notre réflexion dans un contexte philosophique qui vient mettre en avant les qualités d'une vie où les expériences esthétiques et sensibles ont été pleinement vécues. C'est réellement la question du regret face à la mort qui se pose ici. En effet, si la mort est perpétuellement en attache aux temps, à celui qui s'écoule et qui ne reviendra pas, alors il y a bien ici un souci concernant l'ancrage de l'Homme dans un temps compté, limité. ÉPICTÈTE, philosophe grec stoïcien disait : « *C'est un Homme sage celui qui ne regrette pas ce qu'il n'a pas, mais se réjouit de ce qu'il possède* »¹³⁶. La peur de la mort peut en effet s'apparenter à une crainte de ne pas avoir vécu, de ne pas avoir saisi le temps que nous avons pour faire et vivre ce que nous voulions. Le regret est naturel, inévitable, mais ne doit pas prendre le dessus sur l'Homme, qui face à un regret qui le rongerait, prendrait aussi conscience de sa finitude dans le temps. Or, sans regret, sans ce sentiment pesant qui nous engouffre davantage dans une conscience urgente du temps, nous devenons naturellement anxieux, inquiets, de n'avoir pas pu agir dans le temps que nous possédions. Ainsi, il semblerait que la réunion du corps spirituel avec le corps matériel et sensible soit une possibilité pour l'Homme de saisir son temps, saisir sa vie et ne pas faire face à la mort avec le poids des regrets. C'est un peu ce que disait André COMTE-SPONVILLE dans ses propos cités plus tôt et nous pensons que le « bien mourir » peut être avant tout le « bien vivre », fondé sur une esthétique de vie sensiblement humaine.

Malgré tout, d'autres expériences esthétiques du vivant pourraient en réalité se définir comme des expériences esthétiques de la mort. Même s'il ne serait pas assez de quelques pages pour proposer une réflexion entière du sujet abordé, il semble intéressant de s'arrêter sur quelques-unes de ces expériences... Prenons l'exemple de la naissance. Qu'est-ce que donner la vie, accueillir au monde un enfant ? À peine quelques secondes après son premier souffle, celui-ci est déjà engagé dans un destin de mourant, de mortel. Ici, l'expérience esthétique et sensible de la naissance, ou de l'accouchement, peut aussi se lire comme une expérience de la mort dans la vie. Dès lors que nous attendons un enfant, que nous nous apprêtons à donner la vie, alors, nous

¹³⁴ PLATON. *Phédon*. Traduction par Émile CHAMBRY. La Bibliothèque électronique du Québec. Collection Philosophie. Vol. 4. 199 p. Disponible sur : [<https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Platon-Phedon.pdf>]. Consulté le 05/04/2023.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ MOSNA-SAVOYE, Géraldine. (novembre 2019). « *Épisode 10/23 : Oui, tout de tout, oui je regrette tout.* » Dans *Anti-manuel de Philosophie* [Podcast en ligne]. France Culture. 5 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-journal-de-la-philo/oui-tout-de-tout-oui-je-regrette-tout-5179772>]. Consulté le 07/04/2023.

donnons aussi la mort. Au premier abord, il est assez paradoxal de traiter de la naissance pour la mort, or, il semblerait que la vie et la mort ne soient plus à dissocier. Au contraire dès l'instant où, la vie nouvelle est envisagée, nous devrions aussi s'engager dans une acceptation de la mort, sans agir comme si nous l'ignorions et nous l'apprenions subitement. Pour cela, l'Homme contemporain devrait être en capacité de s'ouvrir sensiblement, mais aussi de regarder son monde d'un œil conscient afin de se doter de sagacité. Ici, notre réflexion tend à se projeter vers une nouvelle conception de l'Homme au monde, moins superficielle, afin qu'une nouvelle esthétique de vie puisse être envisagée. De ce fait, cela nous guide tout naturellement vers une approche de la mort principalement fondée sur la vie elle-même. En effet, si ÉPICURE affirmait que « *la mort n'est rien* », nous ajouterions que la mort n'est rien sans la vie. Loin de s'engager dans une conception de la vie très naïve et idéaliste, la relation entre la vie et la mort devient le centre de notre réflexion, et pourrait véritablement, par un ancrage philosophique, mais surtout esthétique et sensible, devenir le lieu d'une expérience totale de la mort, et d'une expérience ultime des sens, qui nous engage nous, en tant qu'individu unique, mais aussi les autres et la communauté. Si elle n'est pas pensable d'un point de vue concret et réaliste, car personne ne peut vous affirmer ce qu'est la mort, une fois l'instant survenu, il reste malgré tout possible de la concevoir dans la vie, afin de mieux s'y préparer. Alors si MONTAIGNE affirmait clairement « *que philosopher, c'est apprendre à mourir* »¹³⁷, il semblerait que la mort puisse devenir pensable, en s'opposant à « *l'impensable* » de JANKÉLÉVITCH. Seulement, elle reste à envisager dans un contexte de vie.

Si la mort devient peu à peu un sujet du sensible, mais aussi du vivant, et plus généralement des vivants, il semblerait que l'on s'inscrive de plus en plus dans une lecture de la mort qui tend à redéfinir les contours des relations humaines, vouées au même sort. De ce fait, nous pourrions aller plus loin dans notre réflexion et y voir une sorte d'interdépendance des Hommes, un bénéfice à faire de la mort, le lieu d'ancrage de nouvelles conceptions sensibles telles que le *care* ou bien l'ouverture à une esthétique-artistique...

2. La Mort entre esthétique et conceptions artistiques...

Si la mort est un sujet artistique qui n'est plus à prouver comme tel, il s'avère que nous pourrions nous pencher sur la question d'une lecture de la mort spécifiquement esthétique et artistique qui pourrait nous guider vers une nouvelle définition du « bien mourir » pour les Hommes. L'enjeu n'est donc pas de retracer l'histoire de la mort dans l'art, mais plutôt de la saisir, comme sujet, mais aussi comme objet de réflexions artistiques afin d'accéder à une relation des Hommes et de la mort sensiblement acceptable.

¹³⁷ MONTAIGNE. « Livre I. Chapitre XX ». Dans *Les Essais* [en ligne]. Exemplaire de Bordeaux. 1595. Disponible sur : [https://fr.wikisource.org/wiki/Essais/Livre_I/Chapitre_20]. Consulté le 05/04/2023.

L'esthétique que l'on évoquait plus tôt pourrait aussi se lire dans un autre axe, d'un point de vue plus concret, dans notre réalité, davantage palpable. Par une conception artistique et plastique, l'esthétique reste liée au sensible, mais devient un lieu où la création, le sensible visuel et tactile se développent, où les émotions liées à toutes formes d'art se permettent d'exister. Si la philosophie peut engager les Hommes à tisser une relation plus saine avec la mort, il semble que l'art soit aussi un point d'ancrage utile à des réflexions sensibles d'acceptation. Nous allons voir que la mort dans l'art se développe à travers plusieurs branches, sur des moyens d'action divergeant, mais aussi par des acteurs aux rôles variés.

Quand l'art fonde une iconographie de la mort inquiétante...

À travers cette partie, il ne s'agit pas de retracer l'histoire de la mort dans l'art, mais plutôt de saisir de manière superficielle l'empreinte du sujet dans le domaine artistique.

Depuis de nombreux siècles, la mort dans l'art est abordée en tant que sujet, représentée, figurée, et mise en scène. Le souci majeur que nous souhaitons mettre en avant est la manière dont l'art a souvent choisi de la représenter selon une posture dramatique avec des iconographies largement inquiétantes. Premièrement, nous pourrions mettre en avant l'art macabre ainsi que l'art médiéval. Ce genre d'art ne facilite en rien une lecture saine de la mort, et ne nous engage pas dans une relation des individus et de leurs fins dénuée d'inquiétude. Bien au contraire, typique d'un art symbolisant la mort par des éléments lugubres et très lointains de l'apparence humaine tels que le squelette, les crânes, l'arcane dans les arts divinatoires, ou encore la faucheuse au Moyen Âge... Généralement, la mort était représentée sous des formes complètement associées à l'idée de la décomposition et de la perte de notre forme humaine vivante. À nouveau, dans les *Ars Moriendi* cités au début de notre recherche, on retrouvait très souvent cette conception de la fin de vie, avec une figuration d'une mort souvent dramatique, et ennemie omniprésente pour l'Homme. La mort étant fortement représentée par des influences religieuses, elle était bien souvent le lieu où le mal était figuré et associé à la mort. Ainsi, on remarque très souvent des squelettes, mais aussi des sortes de créatures aux allures monstrueuses, aux traits porteurs de désirs malsains, trompeurs, s'opposant à l'aspect humain de l'Homme.

Malgré tout, un renversement s'observe autour du XVIIe siècle dans le domaine pictural. Les figurations sont conservées, et la mort continue d'être symbolisée par des squelettes et des éléments se rattachant à la décomposition ou à la fin du corps vivant. Cependant, par l'inclusion des vanités comme genre artistique, les natures mortes viennent redessiner la mort et lui accordent une autre valeur esthétique et artistique. Le crâne reste présent et majeur dans l'espace du tableau, mais se voit être accompagné d'éléments divers et variés. Jacob DE GHEYN II, un peintre belge du XVIe et XVIIe siècles, réalise en 1603, une vanité intitulée *Nature morte et vanité à la bulle et au*

*crâne*¹³⁸. À travers ce tableau, l'ambiance reste sombre, mystérieuse et porteuse d'un message inquiétant, cependant, le crâne n'est plus le seul élément. Souvent, il est accompagné de bulles symbolisant la légèreté et la frivolité de la vie terrestre, mais aussi de fleurs représentatives de la valeur éphémère de la vie, notamment, car elles sont vouées à faner. Les instruments de musique viennent figurer le savoir des Hommes, leurs fiertés, on y retrouve aussi des pièces de monnaie, symboles de l'amour pour la richesse... Seulement, peu à peu, la mort se voit être redéfinie dans l'art, par une représentation de plus en plus esthétisée et plaisante, se détachant peu à peu des illustrations terrorisantes et créant chez le spectateur, un sentiment de gêne. Le romantisme va délicatement faire de la mort, un sujet abordable, que l'on peut évoquer, presque de manière plaisante et où l'amour pour la dramatique et le « *spleen* »¹³⁹ de BAUDELAIRE vont devenir les nouveaux centres d'intérêts...

Au XVIII^e siècle, le romantisme, qu'il se développe dans les arts figuratifs ou bien dans la littérature, devient le symbole d'une nouvelle lecture de la mort pour les Hommes. En plein ancrage dans un contexte temporel où la question psychique ne fait qu'accroître, on s'interroge de plus en plus par les écrits d'abord, à la question du deuil. Ce qui bouleverse fondamentalement le rapport entre les Hommes et leurs fins. Dans un article¹⁴⁰, Pierre GLAUDES met en avant la manière dont le deuil, mais aussi les sentiments qui l'accompagnent deviennent majeurs dans le traitement du sujet de la mort des Hommes. Il y a une certaine mise en forme d'une compréhension de la mort davantage portée sur la question du vivant, et quelque peu détachée d'un unique lien à la mort fondé sur le corps décomposé ou le squelette. L'enjeu est ici de saisir la façon dont les arts, de toute nature, ont fortement participé à une relation des Hommes avec la mort nouvelle et de moins en moins stéréotypée. Avec l'impact de la peinture romantique notamment, la mort en devient presque un sujet esthétique et pouvant, au même titre qu'une scène de genre, créer chez son spectateur, un plaisir esthétique, où la peine peut être ressentie, mais où le dégoût et la réticence ne sont plus au goût des spectateurs. À nouveau, c'est davantage du côté des sentiments et de l'émotionnel que la mort se range avec le romantisme. Nous le constatons notamment avec la mort d'Ophélie, personnage créé dans la pièce de William SHAKESPEARE : *Hamlet* (1603). Très souvent, sa mort est figurée à travers des tableaux où la palette chromatique est plus qu'éclatante, loin du sombre et du lugubre de l'art macabre, où l'esthétique se fonde sur une scène sans aucune agitation, presque dans un silence doux et porteur de paix. C'est le cas notamment avec l'œuvre *Ophélie*¹⁴¹ (1851-1852) de John Everett MILLAIS. Même si son engagement n'était pas du côté du romantisme, la tendance inversée du sujet de la mort reste remarquable. Le dégoût et l'ambiance mystique laissent place à des atmosphères plaisantes, presque bénéfiques au repos, au temps du

¹³⁸ Voir Annexe III. p. 143.

¹³⁹ Le spleen se caractérise par un mal de vivre intraitable.

¹⁴⁰ GLAUDES, Pierre. « Necropolis » : Les romantiques et le deuil. Dans GLAUDES, Pierre, et Dominique RABATÉ. *Deuil et littérature*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2005. pp. 15-40. Disponible sur : [<http://books.openedition.org/pub/6440>]. Consulté le 06/04/2023.

¹⁴¹ Voir Annexe IV. p. 144.

divertissement, du goût pour l'art, alors même que nous sommes face à la mort d'une femme, qui plus est, est très jeune, et symbolise la beauté et la vitalité. Ainsi, par la nouvelle définition de la mort, une toute autre représentation de celle-ci est diffusée, et nous engage petit à petit vers une façon pour les artistes de se défaire d'un tabou permanent autour de notre fin.

Si la mort comme sujet continue de susciter chez les Hommes un sentiment de rejet ou de crainte, avec les conceptions artistiques que l'on peut lui accorder, une sorte de destruction du stéréotype s'observe chez les individus. Nous pourrions en partie l'expliquer par les nouvelles conceptions artistiques de la mort qui s'observent dans les mouvements artistiques des XXe et XXIe siècles et qui tendent à traiter la mort de façon plus détachée, plus réaliste, tel un concept artistique entièrement pensé sur la base de l'engagement esthétique et créatif...

Créer pour s'inscrire sensiblement dans le temps

D'un point de vue plus contemporain et davantage rattaché aux époques dans lesquelles nous continuons de nous situer, la mort reste un sujet artistique présent et travaillé. Cependant, il n'est plus le sujet omniprésent à aborder lorsqu'il s'agit de s'interroger sur notre finitude. De moins en moins questionnée sur sa finalité, la mort est plutôt devenue un concept fait d'ensembles de réflexions multiples. La mort n'est plus uniquement la fin, le corps mort, décomposé, le lugubre de la religion, la mort devient un objet de pensée, fait de rattachements à différentes problématiques. Très fortement marquées par un intérêt général des individus pour leur propre inclusion dans la mort, en tant que vivant, notamment par le deuil et le désir de survivance de chacun, l'art contemporain et conceptuel¹⁴² vont venir faire de la mort, le point d'ancrage de réflexions sur le « soi », le « moi », les groupes, l'individualité dans la communauté, mais surtout le temps, la mémoire, le souvenir, la trace (que nous laissons dans le temps de l'existence), nos peurs, les figurations de nos sens, nos sensibles communs et singuliers...

De ce fait, au-delà de la question de la mort en elle-même, c'est bien par un ancrage davantage psychique et mental, où le corps reste fondamental malgré tout, que les artistes s'engagent dans une réflexion « *autour de la mort* »¹⁴³. Petit à petit, les conceptions artistiques de la mort permettent aux Hommes de s'inscrire dans une autocritique, une réflexion sur eux-mêmes, sur leurs conditions afin de penser leurs existences dans le temps de la vie. Pour aborder au mieux la mort comme concept artistique, nous avons choisi de réfléchir à partir des travaux de trois artistes

¹⁴² L'art conceptuel est un genre artistique, inscrit en tant que mouvement contemporain. Il est travaillé par les artistes de manière à « *accorder plus d'importance aux idées et aux concepts qui sous-tendent une œuvre d'art plutôt qu'aux aspects visuels de l'œuvre produite* ». Il apparaît au « *milieu des années 60 aux États-Unis*, mais commence déjà à être pensé en Europe avec les *Avant-gardes au début du XXe siècle* ». Source : [<https://blog.artsper.com/fr/la-minute-arty/petit-guide-de-lart-conceptuel/>]. Consulté le 11/04/2023.

¹⁴³ En résonance aux propos de Vladimir JANKÉLÉVITCH sur la mort qui ne peut pas être pensée en elle-même, mais bien par des éléments qui la caractérisent dans la vie.

qui pensent autour de la mort : Roman OPALKA, Christian BOLTANSKI ainsi qu'Esther SHALEV-GERZ.

Roman OPALKA, artiste franco-polonais, s'inscrit dans l'art conceptuel et marque les esprits notamment avec son œuvre¹⁴⁴ indéfinissable dans le temps, mais remarquablement interpellante. Ici, c'est toute la question de la mort qui est traitée sur la pensée du temps et de son écoulement. La mort n'est pas représentée, ou figurée par ce qu'elle est véritablement, mais plutôt par son concept, ce qu'elle traduit, comment elle se formule dans la vie de l'Homme. Ici, l'artiste choisit de la concevoir dans un concept artistique qui repose sur le temps unique et sur l'inscription du soi dans le temps. De plus, ici, parler d'inscription n'est en aucun cas un abus de langage, car l'artiste choisit par les nombres et la notation écrite de s'inscrire dans le temps qui se déroule sous nos pieds, jusqu'au jour où celui-ci cesse, et nous laisse nous perdre dans un néant inexplicable. Son désir de marquer le début et l'infini est en réalité perceptible comme un désir de marquer le début et la fin impalpable, insaisissable. Ici, la mort n'est plus seulement une expérience esthétique, c'est un concept esthétique et sensible, à vivre, vécu, à ressentir, que l'on crée entièrement et sur lequel l'artiste agit par lui-même. Par ailleurs, c'est bien par l'inscription que Roman OPALKA se donne aussi le pouvoir de lutter face au temps. Loin de fantasmer une immortalité, c'est plutôt une acceptation de sa finitude qui entre ici en jeu, la même acceptation par le sensible expliquée dans la seconde partie de notre réflexion. L'artiste se permet un ancrage dans le temps par le geste créatif et sensible, par une ouverture à une compréhension du soi dans le temps sensiblement pensée. L'œuvre est à la fois la figuration d'une présence éphémère, d'une réflexion sur la mort, qui plus est, sur sa propre fin et conceptualise la mort comme sujet, au cœur d'une pensée esthétique qui s'avère, en définitive, être une expérience de la mort dans la vie.

Autrement, mais de manière toujours surprenante et sensiblement riche, Christian BOLTANSKI, artiste français contemporain et conceptuel, interroge lui aussi la mort à travers la mise en réflexion du concept qu'est le temps, notre inscription dans celui-ci, mais aussi de la mémoire, du souvenir et de l'oubli. À la différence de Roman OPALKA, BOLTANSKI n'évoque pas seulement la mort à partir d'un engagement personnel, mais plus sur celles des autres, sur la mort dans l'horreur des guerres et de la Shoah. Son œuvre *Monument Odessa* (1989)¹⁴⁵ met en avant des portraits et des photos par une mise en lumière à la fois douce et nous guidant vers une interrogation des identités, de l'individu, mais aussi du vécu. En s'interrogeant sur la valeur de la mort de celui qui n'est pas connu, de celui dont la vie n'a jamais été prise en compte, valorisée, l'artiste conçoit sensiblement la mort dans l'expérience esthétique de la création et du faire. *Le Monde* rapporte dans un article¹⁴⁶ la façon dont l'art de BOLTANSKI « mobilise les sens ».

¹⁴⁴ Voir Annexe V. p.145.

¹⁴⁵ Voir Annexe VI. p.146.

¹⁴⁶ DAGEN, Philippe. (2021) *L'artiste plasticien Christian Boltanski est mort*. [article en ligne]. Le Monde. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2021/07/14/l-artiste-plasticien-christian-boltanski-est-mort_6088254_3382.html]. Consulté le 08/04/2023.

L'ensemble de ses concepts font de la mort un sujet sensiblement recevable et vient interroger la question de la finitude d'un point de vue détaché de symboles terrorisants, en ne conservant que de celle-ci l'aspect de l'oubli, du temps et de la mémoire. Ainsi, par l'art, il est possible de marquer le temps de chaque existence, de l'individu dans sa singularité. Ici, c'est à nouveau une réelle expérience sensible de la mort qui se construit dans la vie, autant pour l'artiste que pour les spectateurs. Ce qui vient fonder une perspective de la mort tout autre. De plus, par sa démarche qui cherche avant tout à rendre hommage à des personnes oubliées et dont l'existence est marquée par des faits d'horreur, BOLTANSKI vient aussi faire de la mort, un sujet porteur de problématiques morales et éthiques. Le spectateur ne peut que s'interroger sur la mort de ces jeunes enfants, de cette femme dont les yeux nous fixent, à l'histoire tragique. Ce qui nous pousse à nous questionner sur le comportement des Hommes dans la vie.

Enfin, une autre artiste d'origine israélienne aussi engagée dans l'art conceptuel vient donner à la question de la mort, un autre sens, plus axée sur la question de l'ancrage du soi, de notre vivant, mais aussi de l'autre et de la mémoire. Il s'agit d'Esther SHALEV-GERZ. Cette artiste met en avant son désir de prise en charge de l'autre, mais aussi de la mémoire et de l'empreinte de tous au cœur des temps et des espaces de la vie. Par un art conceptuel et contemporain, nous remarquons la manière dont l'art peut devenir le support même de réflexions autour de la mort, par les sujets qu'elle engage naturellement au cœur de la vie, par le temps, le soi, l'existence, le nous, les autres, la mémoire, le souvenir, l'ancrage... Mais aussi par l'acte créatif comme empreinte du soi face à la mort, comme un moyen de lutter et de faire de l'art, une expérience esthétique et sensible de la mort dans la vie. La manière dont elle aborde la mémoire et l'ancrage individuel dans l'espace-temps se concentre sur les propos des Hommes, sur les témoignages, les discours et les récits. Profondément inscrite dans un désir d'accorder la parole à tous, Esther SHALEV-GERZ met au centre de sa réflexion artistique, un ensemble de concepts qui vient nous interroger sur la place de chacun dans le monde, dans la vie, sur les modes de vie, les difficultés... C'est donc davantage dans le traitement de sujets sensibles et délicats que l'artiste se pose souvent. Cependant, la question de la mort n'est jamais abordée directement ou réellement, à l'opposé de Roman OPALKA qui lui s'interrogeait clairement sur le temps, la finitude et le soi qui se perd, qui s'ancre, qui agit. Dans un autre point d'abordage, la question de la mort est aussi fortement liée à celle de la mémoire et du souvenir qui interviennent à la suite d'une perte. Dans *Monument contre le fascisme*¹⁴⁷ (1986), l'artiste propose à travers un travail conséquent, un monument dédié à la mémoire des morts durant la Guerre, sans qu'aucun nom n'y figure. Elle inclut à sa réflexion, un besoin de faire rencontrer les Hommes, les individus peu importe leurs âges, leurs sexes, leurs origines, leurs religions ou bien leurs classes sociales. De plus, au fur et à mesure que les signatures s'accumulaient, le monument créé s'effondrait pour laisser un vide que l'artiste explique de la manière suivante lors d'un entretien en 2019 : « *Ce vide et l'acte de signature font maintenant partie de la mémoire des*

¹⁴⁷ Voir Annexe VII. p. 147.

milliers de personnes qui ont touché cette œuvre ou en ont entendu l'histoire »¹⁴⁸. Ici, dans son double sens, le vide peut évoquer la mémoire pour ceux qui ont disparu, de leurs histoires de vies particulièrement touchantes, mais aussi le vide de la mort, du néant que nous laisserons derrière nous, peu importe qui nous sommes, et qui malgré l'unicité précieuse de notre vécu, disparaîtra pour ne résider que dans le souvenir. Esther SHALEV-GERZ privilégie au cœur de ses installations, la rencontre et l'interdépendance autour d'un projet. L'enjeu de l'artiste est saisissant, elle capte l'attention de tous, à travers un sujet délicat s'interrogeant sur la perte, l'oubli, la trace, la mémoire et la mort, et va au-delà de cette attention du public. Elle réalise un acte social, développe l'intérêt de tous pour ceux qui ne sont plus, et permet, par le champ de l'art, d'inscrire les disparus dans le temps, par son installation premièrement. De plus, elle fait de son art, un lieu d'échanges, de partages et de conversations à propos de la mort par l'histoire individuelle du vécu de chacun. Nous retrouvons très souvent cette manière pour l'artiste de questionner le vécu, l'histoire personnelle et incomparable, par l'axe de la mémoire. Ce qui devient fondamentalement, et pour elle et pour les spectateurs, une expérience esthétique et sensible de la mort, s'appuyant sur une approche sensible du temps, du soi, du témoignage, dans la vie.

Ainsi, la mort à travers des réflexions esthétiques et artistiques, devient davantage une expérience à ancrer dans le sensible du vécu et du temps de la vie. Au-delà de l'expérience à vivre, soit comme sujet principal, soit comme sujet traité par le rôle de l'artiste, ou comme sujet à recevoir, par les spectateurs, la mort devient une histoire à raconter, quelque chose à aborder autour d'elle. De plus, par une inclusion dans le champ artistique, la réflexion sur la question de la mort est bien plus sensible et ouverte à une compréhension du sujet dans son entièreté et cesse d'être réduite à une iconographie inquiétante. La pensée artistique pour la mort devient un lieu d'échanges propice à la critique, la réflexion, le débat, la discussion en abordant des sujets d'une manière délicate, sans chercher à heurter les individus¹⁴⁹. De plus, cela nous conduit vers une lecture de la mort sensiblement esthétique et ainsi, davantage recevable par la société. Alors, la mort comme sujet à interroger, peut aussi, par l'art, devenir un espace où les tensions de réflexions politiques, morales, éthiques et humaines peuvent naître...

L'art comme moyen de réponse thérapeutique face à la maladie de la mort

Les artistes évoqués plus tôt proposaient une lecture de la mort autour d'elle, et utilisaient leurs arts pour s'inscrire sensiblement dans le temps, mais aussi pour inscrire la mémoire des autres, perdus dans un temps qui cesse. Cependant, les conceptions artistiques de la mort peuvent aussi se

¹⁴⁸ « Esther Shalev-Gerz, Entretien », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 276, no. 4, 2019, pp. 53-62. §23. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2019-4-page-53.htm>]. Consulté le 06/04/2023.

¹⁴⁹ *Ibid.* « *Je considère que l'art n'est pas là pour montrer la violence en la spectacularisant mais pour créer une façon non violente de la débusquer* » §9.

Esther SHALEV-GERZ évoque cette façon dont l'art permet de questionner certains sujets sans ne jamais les clouer à un contexte brutal.

réaliser en soi, pour soi, pour son vécu et la perte d'un soi dans le temps de sa vie. Au courant du XXe siècle, des artistes ouvrent la voie à un art de soi, mettant en scène le « moi » dans des contextes délicats, difficiles mais pourtant réels. Ici, deux femmes-artistes ont proposé des réflexions autour de leurs propres expériences sensibles de la mort, de leurs corps en danger, de leurs temps mis en jeu, à travers des réflexions esthétiques et sensibles. Timidement, elles ouvrent en quelque sorte la voie d'un art pensé pour le bien, l'apaisement et l'apport. En pensant l'action créative, c'est réellement vers un art dit aujourd'hui « thérapeutique » qu'elles s'engagent, dans une lutte du « moi » face à la disparition. Cet art que l'on qualifiera de thérapeutique, par son action bénéfique à l'accompagnement des personnes dans des situations difficiles, mais aussi, car il peut aboutir à une forme de traitement de la douleur (souvent psychique) peut se décliner en plusieurs branches. Ici, nous évoquerons plutôt l'art comme thérapie ou traitement pour soi, en tant que créateur, mais aussi l'art lorsqu'il est mis au contact des personnes sans qu'une action créatrice ne soit réalisée par elles-mêmes.

Hannah WILKE est une « *plasticienne et performeuse* »¹⁵⁰ américaine qui s'inscrit dans le mouvement d'un art conceptuel et féministe. Elle est une artiste très engagée et se penche bien souvent sur des questions de droits des femmes, des libertés du corps et s'observe donc à travers une approche artistique qui met en centre des productions la question humaine et tend à prendre en charge l'expression des femmes mais aussi du corps dans sa généralité. En 1993, après de nombreux moments de lutte, elle décède à 52 ans d'un lymphome auquel elle s'est confronté, en luttant, notamment grâce à son art. Elle réalise une série d'œuvres photographiques intitulée *Intra-Venus*. Dès la lecture du titre, l'artiste fait référence aux procédés d'intraveineuse qu'elle subit lors de sa lutte contre la maladie. À travers ces clichés, elle se met en avant, sans mise en scène particulière, et propose de montrer au spectateur la réalité de sa vie, désormais marquée par une limite incertaine, non définie mais sûrement très proche. L'ensemble des clichés de l'artiste proposent aux spectateurs un partage de son quotidien à travers la maladie, loin du désir de faire de ce sujet quelque chose d'uniquement esthétique. Elle évoque ses douleurs, physiques et psychiques, se laisse photographier nue, affaiblie, gonflée par les traitements, en boule sur un matelas et marque par la photographie, le symbole de la perte des cheveux d'une femme... À travers ses projets, Hannah WILKE s'engage dans une lutte pour elle-même et par elle-même. Elle devient le sujet de ses œuvres, le penseur de son projet, l'artiste, le spectateur et fait face à l'image qu'elle renvoie. Il y a quelque chose de l'ordre de la thérapie, par le simple fait qu'elle ne fuit pas celle qu'elle est devenue à cause de la maladie. Par le biais d'une pensée sensible et artistique, elle joue de ce qu'elle vit et en tire une expérience presque devenue esthétique. Malgré son non-désir de faire de son cancer un nouvel enjeu artistique, on sent davantage son envie de réaliser à travers ses derniers instants de vie, une proposition qui vient témoigner, illustrer et redonner du pouvoir à la personne atteinte. Ici, c'est dans sa pratique qu'elle s'autorise le pouvoir de choisir face à la maladie, le pouvoir de jouer de certains aspects physiques, de mettre en lumière des bleus, des cernes, des

¹⁵⁰ AWARE WOMEN ARTISTS. *Hannah WILKE*. [Article en ligne]. Disponible sur: [<https://awarewomenartists.com/artiste/hannah-wilke/>]. Consulté le 11/04/2023.

cicatrices ou encore un visage marqué par l'épuisement. Dans un cliché de la même série, *February 19, 1992 : #6*¹⁵¹ (1992-1993), Hannah WILKE réalise un autoportrait, elle est dévêtue aux épaules, on ne voit que son visage, ses yeux sont rouges, brillants, son visage est gonflé et tiré, et l'ensemble de son portrait ne se laisse entrevoir qu'à travers les quelques cheveux qu'elle a repassé sur le devant de son visage. Par les traitements, son crâne est désormais visible, sa perte de cheveux est mise en avant, et par une réflexion artistique et des mises en scène sensiblement percutantes comme dans *Intra-Venus Series No. 11, 11 décembre 1992*¹⁵², Hannah WILKE nous regarde, et nous propose de la regarder, sans honte. Le spectateur est alors plongé dans ses yeux, dans ses douleurs, dans son combat. Ici, on s'aperçoit alors que pour concrétiser une pensée artistique et esthétique, rien ne semble plus saisissant que la réalité, sans triche. Comment évoquer la mort de façon artistique aussi bien qu'en ne montrant que la vérité de cette agonie lente et douloureuse ? Les travaux d'Hannah WILKE sont réellement saisissants et à la différence des artistes cités précédemment, ici, c'est bien l'artiste elle-même qui est touchée et qui témoigne. Entre lutte pour soi, mais aussi lutte pour l'autre, Hannah WILKE utilise sa capacité artistique à faire d'un sujet difficile, quelque chose d'esthétique, de recevable par les spectateurs, s'immisçant au plus profond de celui qui la regarde, attentivement, mais sans jugement. Il y a donc quelque chose de thérapeutique dans sa démarche. L'artiste lutte, face à sa maladie, mais aussi face à la mort, certainement proche. De plus, elle se permet aussi de laisser une trace, de s'inscrire dans un temps qu'elle marque de son histoire, de son récit, de son approche de la maladie. Si l'artiste sait qu'elle ne peut pas guérir, elle ne désire pas se condamner davantage dans ce temps tragique. Elle répond, par l'art, elle agit, et s'autorise justement à prendre en charge une certaine partie de ses douleurs, davantage psychiques. Ce qui pourrait s'apparenter à un art curatif, que l'on peut comprendre comme une démarche de lutte, où c'est réellement la vie qui tente de s'imposer face à la mort. De plus, c'est fondamentalement par l'action de créer et de penser l'esthétique qu'Hannah WILKE s'ancre encore et toujours dans une dynamique vivante, dans un geste où la vie domine, dans les choix artistiques, dans le simple fait de penser, de concrétiser un désir artistique en projet palpable, réel et surtout ancré dans le temps, en opposition à l'angoisse d'une disparition de soi incessante. Sabine DEPRez évoque d'ailleurs cet « *élan de vie* » à travers un article¹⁵³ qu'elle rédige en 2019. Elle met en avant la valeur curative de l'action créative dans un contexte où la mort proche domine le temps de l'individu. C'est de cette façon, qu'Hannah WILKE s'est presque engagée dans une expérience sensible et esthétique de sa mort au sein même du temps de sa vie. Désireuse de partager son histoire, elle propose alors une démarche artistique qui permet par la suite d'apporter aux spectateurs, une ouverture sensible à la maladie de la mort, sans crainte, mais davantage portée par l'écoute, l'observation et la prise en charge de soi et de l'autre. C'est alors un réel échange qui se fait autour de la mort grâce aux travaux et aux démarches sensibles d'Hannah WILKE.

¹⁵¹ Voir Annexe VIII. p. 148.

¹⁵² Voir Annexe IX. p. 149.

¹⁵³ DEPRez, Sabine. « L'art-thérapie : vers le désir d'être vivant jusqu'au bout », *Jusqu'à la mort accompagner la vie* [Revue en ligne]. Vol. 139, no. 4, 2019, pp. 93-101. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-jusqu-a-la-mort-accompagner-la-vie-2019-4-page-93.htm>]. Consulté le 03/12/2022.

Dans une autre démarche artistique, Joanne MOTICHKA, plus connue sous le nom de MATUSCHKA, s'est engagé dans les années 90 à faire de la maladie et du corps souffrant, marqué et en danger, un sujet à recevoir sensiblement, et face auquel la fuite ne lui semblait pas être une solution. Artiste-photographe et activiste américaine, cette femme marque les esprits à la fin du XXe siècle et permet à l'art de s'accorder une nouvelle résonance. MATUSCHKA fait de l'art, un symbole porteur d'engagements sociaux, sensibles, humains, médicaux et qui tendent à dénoncer une réalité, parfois trop dissimulée. Le 15 août 1993, une photographie de l'artiste est reprise pour faire la couverture¹⁵⁴ du *New York Times Magazine*¹⁵⁵ et propose au public l'image d'une femme, qui pose, mise en lumière comme un mannequin et dont la robe laisse apparaître gracieusement son sein et les conséquences d'une mastectomie. L'image renvoyée et donnée à voir dans le magazine suscite à l'époque de nombreux débats et ouvre la voie à des interrogations de la part du public et notamment des femmes. Si certains se disent choqués et ne trouvent pas l'image appropriée pour le grand public, pour une grande majorité, la démarche artistique de MATUSCHKA est rapidement jugée utile, dénonciatrice et porteuse de symboles. Ainsi, l'œuvre de l'artiste agit sur différents domaines, à plusieurs échelles et pour plusieurs acteurs. Tout d'abord, il y a une démarche pensée de soi à soi, de soi pour soi. MATUSCHKA, l'artiste, met en avant Joanne MOTICHKA, la femme qu'elle est, avec toute son intimité. Par le biais de l'art et de l'action créatrice, elle utilise un moyen d'action, de réponse face à la maladie et s'engage dans une lutte personnelle, mais aussi commune. À travers l'image qu'elle donne d'elle-même et du cancer, elle réalise une sorte d'esthétisation de sa maladie, sans chercher à la rendre belle, mais plutôt en tentant de construire autour du cancer, un travail artistique et sensiblement recevable. De plus, pouvoir effectuer des choix artistiques et plastiques peut aussi s'apparenter à un désir de pouvoir et de contrôle sur la situation. Mais au-delà d'un engagement personnel, c'est bien pour les autres que MATUSCHKA use de sa réflexion esthétique et sensible afin de diffuser un message symbolique sur les cancers qui touchent les Hommes et plus particulièrement ici, les femmes. Ici, l'enjeu n'est pas de développer une problématique autour de l'art-thérapie en elle-même, car il s'agit d'un sujet indépendant et qui mérite d'être traité dans une recherche spécifique. Cependant, des artistes comme Joanne MOTICHKA ouvrent la voie à un art qui apparaît comme outil de sensibilisation, de traitement, de paroles, de luttes... Et ces nouvelles fonctions, associées à l'art, ne sont pas sans importance dans un contexte qui cherche à se pencher sur la question de la fin de vie. En tentant de prendre en charge un problème personnel, intime et en choisissant de le partager, de le penser dans un contexte d'échange, c'est un réel bénéfice humain et sensible qui se fait. C'est justement par cet échange entre l'artiste et les spectateurs, que l'on réussit à faire naître autour d'un sujet, l'ensemble d'un débat alimenté par les discussions, les avis, opposés ou réunis, les points de vue, l'ouverture des sensibles communs... Ainsi, par sa démarche, MATUSCHKA permet un réel éveil des consciences sur la question du cancer, mais aussi de la maladie de la mort en montrant son corps, marqué par

¹⁵⁴ Voir Annexe X. p.150.

¹⁵⁵ PETERSON, Pia. (2018). *La Couverture du Times Magazine qui a éclairé un mouvement* [Article en ligne]. The New York Times. USA. Disponible sur : [<https://www.nytimes.com/2018/08/15/insider/breast-cancer-mastectomy-photo.html>]. Consulté le 10/04/2023.

son histoire, abîmé, mais se figurant comme le résultat d'une vérité que les individus craignent bien souvent. De plus, comme l'expliquait Esther SHALEV-GERZ, avec l'art, il ne s'agit pas de dénoncer avec violence, mais plutôt de montrer des réalités parfois radicales grâce à des procédés sensiblement recevables par tous. Alors, la question qui devrait se poser vise à s'interroger sur les bénéfices de ce type d'art que l'on pourrait qualifier de curatif et qui vise à ouvrir la discussion commune. De son étymologie, la discussion du latin « *discussio* » signifie « *secousse, ébranlement* » et de ses racines plus anciennes, se traduit par « *un examen attentif, une vérification* »¹⁵⁶. Si la discussion permet donc une ouverture à l'échange des pensées par la critique de tous afin de fonder une idée commune argumentée par tous, c'est justement l'enjeu qui est mis sous tension à travers des démarches comme celles de MATUSCHKA ou bien d'Hannah WILKE. Les sujets de la maladie ou encore de la mort, et du corps souffrant deviennent sources de débats, d'échanges et sont désormais considérés comme possiblement critiquables. Ainsi, l'art permet une sorte de revalorisation de certains sujets, et engage des questions intimes vers une ouverture à la question de société, vers le souci de tous. C'est alors une prise en charge plus sensible du sujet qui se joue véritablement ici et qui vise à mettre au cœur de la mort comme objet d'étude, chaque individu afin de faire participer toutes les conceptions de la vie.

Ici, c'est bel et bien par un engagement artistique, que la mort et les souffrances qu'elle implique, corporelles ou psychiques, deviennent un véritable sujet à part entière. Entièrement détachée d'une iconographie ancienne, et que l'on abordait en fonction de croyances et de symboles horrifiants, la mort devient à travers des arts contemporains et conceptuels, un objet de réflexion. Comme nous l'avons vu avec ces quelques artistes récents, nous nous sommes aperçus de la manière dont l'art, et ses iconographies, ont rendu possible un transfert de la mort comme sujet vers la fin de vie. Détachée de toutes conceptions du corps psychique, la mort dans un art plus ancien n'était évoquée que par des corps blancs, décomposés, des squelettes, des crânes, des symboles de ce qui est éphémère. De nos jours, traiter de la mort dans l'art, c'est avant tout la figurer et la représenter par une conception entière de ce qu'elle est réellement : souffrances psychiques, luttes physiques, destruction et perte du « *soi* », dévalorisation du « *moi* », perte de désirs, changements physiques, solitude, renferment, angoisses existentielles... Si la mort était un instant où la vie cesse brutalement, l'art a permis de la reconsidérer comme une expérience totale du vécu et en a fait un objet d'ouverture aux débats de société, notamment par sa capacité à susciter la discussion par les images. Ainsi, petit à petit, c'est bien en tant qu'objet de pensée que la mort devient un sujet de plus en plus porté sur des questions humaines, éthiques et sensibles, et lui permet d'évoluer peu à peu vers la question de la fin de vie.

¹⁵⁶ Dictionnaire de l'Académie Française. Discussion. Disponible sur : [<https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9D2680>]. Consulté le 12/04/2023.

3. ... Pour penser une prise en charge plus morale de la fin de vie.

Si les artistes ouvrent la voie à une définition de la mort et du mourir de plus en plus sensible et esthétique, ils ont permis de guider le sujet de la mort vers ce qu'on appelle plus communément aujourd'hui la fin de vie. À l'opposé de la mort brutale et uniquement liée à la condition matérielle de l'Homme, la fin de vie, elle, vient s'accorder sur des questions psychiques, mentales, touchant l'affect de l'individu et interrogeant sa condition du vivant dans ces derniers instants, dans le temps long et lent. Comme le souligne François BEAUFILS dans un article¹⁵⁷, désormais, la fin de vie n'est pas à entendre comme le dernier souffle, mais plutôt comme l'ensemble des derniers instants vécus, pouvant alors se mesurer en mois voir en années. C'est ici la différence avec la mort, la fin de vie tente de considérer l'ensemble des moments délicats vécus par une personne. Par les démarches comme celles d'Hannah WILKE, c'est une véritable remise en question de la condition humaine dans la maladie et dans la fin de vie qui se joue. Par l'action créatrice, c'est une manière de démontrer que la fin de vie n'est plus à entendre comme les instants où tout est perdu, où nous ne sommes plus qu'un vivant sur le point de disparaître. Hannah WILKE en fait la preuve, par ses réflexions et actions esthétiques, elle réagit et choisit de saisir les instants de sa fin de vie, en fait ce qu'elle veut et ne laisse pas le temps s'emparer d'elle et de sa capacité de vivante. C'est bien de cette manière que la fin de vie se voit être de plus en plus abordée par le public, par la question du choix, du droit. Alors, presque naturellement, la mort est devenue un sujet fondamentalement moral et humain : la fin de vie.

Premièrement, il semblerait que la fin de vie soit à aborder sur deux plans dont la limite n'est pas évidente à cerner. C'est pourquoi, nous allons tenter de saisir la prise en charge morale de la fin de vie à travers une approche de la théorie qui accompagne les enjeux moraux puis de la pratique. Tout au long de notre réflexion, nous questionnerons donc l'éthique qui s'ancre dans la fin de vie, mais aussi la bioéthique, qui finalement ne s'en distingue qu'à quelques détails près. Sans réellement les dissocier, il s'agira simplement pour nous de structurer notre propos et de voir comment les enjeux sont mis en place et engagés sur le terrain lorsque la mort est omniprésente. Revenons très brièvement aux racines des termes que nous convoquerons. L'éthique du grec « *ethikos* »¹⁵⁸ de « *ethos* » signifiant la « *manière de vivre, la morale, les mœurs* » est un regroupement des études faites à propos des comportements individuels au sein de la société. Ainsi, au cœur de la fin de vie, l'éthique est l'ensemble des comportements que nous adoptons face à ces situations délicates nécessitant une prise en charge mesurée. Très intimement liée, la bioéthique, qui provient des mêmes racines, s'image plus par la mise en pratique des comportements éthiques développés, par ce qu'il convient de mettre en place, presque obligatoirement face à une situation

¹⁵⁷ BEAUFILS, François. « Fin de vie : débat pour la société, débat pour la personne », *Laennec* [en ligne]. Vol. 61, no. 2, 2013, pp. 8-15. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-laennec-2013-2-page-8.htm>]. Consulté le 12/04/2023.

¹⁵⁸ Larousse. (s.d). Éthique. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [[https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9thique/31388#:~:text=%C3%89thique%20\(avec%20th\)%20%3Dqui,avec%20t%20%3D%20tr%C3%A8s%20maigre.](https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9thique/31388#:~:text=%C3%89thique%20(avec%20th)%20%3Dqui,avec%20t%20%3D%20tr%C3%A8s%20maigre.)]. Consulté le 12/04/2023.

de fin de vie. Nous pourrions d'ores et déjà évoquer l'exemple de la Loi Leonetti¹⁵⁹ de 2005 qui exprime par des articles rédigés l'ensemble des comportements médicaux qui doivent être respectés lorsqu'une prise en charge est nécessaire. C'est donc dans un ancrage à la fois d'éthique et de bioéthique que nous aborderons notre objet d'étude, en tentant de faire résonner les deux. La première chose que nous remarquons par l'ancrage éthique de la fin de vie est la manière dont subitement la médicalisation de ces instants ne semblent plus coller face à ce désir de la définir et la structurer par la morale. Si la science et le médical se sont longtemps emparés du sujet et des corps souffrants et mourants, avec une ouverture davantage sensible et humaine, il semblerait que la fin de vie pose le souci de la limite médicale. À travers un reportage¹⁶⁰ de 36.9° (2018), le public est immergé dans un milieu qui n'est ni celui de la maison, ni celui de l'hôpital. À mi-chemin entre l'intimité du chez soi, et l'accompagnement de l'hôpital, les résidents de cette petite structure y vivent et attendent patiemment la fin de leur temps d'existence. Pas vraiment concernée par les aides à mourir, ici, c'est le mourir qui est mis en avant, la mort ou la fin de vie, peu importe le nom qu'on lui accorde, ce sont avant tout, les moments de partage et d'écoute qui dominent l'espace-temps. La directrice de La Maison de Tara explique que selon son avis personnel, une trop forte médicalisation de la fin de vie n'aide pas la personne à se sentir rassurée et sereine. Au contraire, souvent plus compris comme patient et moins comme personne, les malades sont davantage détachés de leurs vies d'avant et engloutis par ce que le destin leur a apporté, par leurs maladies et leurs souffrances. Ils deviennent l'incarnation de ce qu'ils tentent de combattre. Ainsi, la fin de vie abordée par un ancrage éthique, reviendrait en pratique, à instaurer davantage de valeurs relationnelles au cœur des gestes et des attentions. Défaites de gestes mécaniques, étudiés et sans affect, c'est dans une compréhension de la fin de vie dominée par le care que La Maison de Tara effectue ses soins. Ici, la mort n'est pas un instant où les gens cessent de vivre, la mort est un temps entier, que l'on considère par sa longueur, qui souvent apparaît éternel et difficile pour les malades, mais aussi pour l'entourage, familial et soignant. Toujours à travers une lecture de la mort qui repose sur l'écoute, le partage et la bienveillance pour le plus vulnérable, on s'aperçoit petit à petit que la pensée de la mort devient la pensée du choix et du droit. Avoir le choix et le droit n'est réellement pas en accord avec la mort, qui fondamentalement se définit par ce que nous ne contrôlons pas, ce qui ne dépend en aucun cas de notre volonté et qui peut potentiellement nous prendre en quelques secondes. Or, dans une éthique du bien mourir, une valorisation du choix et du droit est largement revendiquée et dominante. Ainsi, paradoxalement avec l'objet qui fonde la pensée, son ancrage lui, propose à l'individu d'avoir la capacité de prendre le dessus sur sa propre condition d'existence. Ce paradoxe peut s'expliquer par le fait que très souvent, chez les sujets qui décident de vouloir et de pouvoir mourir, on constate qu'une maladie incurable est présente et handicapante, autant physiquement que psychologiquement. Ainsi, c'est dans un contexte de condamnation que les situations où l'éthique du bien mourir se développe, notamment parce qu'un

¹⁵⁹ Journal Officiel de la République Française. 23 avril 2005. *Loi n°2005-370 du 22 avril 2005 relative aux droits des malades et à la fin de vie*. Disponible sur : [https://www.legifrance.gouv.fr/download/pdf?id=4voFTZjH7uxxg9P1EtBmRnB0La5rYk6ys5dm_FwTPZs=]. Consulté le 10/04/2023.

¹⁶⁰ CLÉMENT, Fabienne. (2018) *Mourir naturellement*. [Reportage en ligne] 36.9°. 29 minutes 41 secondes. Disponible sur YouTube : [<https://www.youtube.com/watch?v=QWrIF3-tggA>]. Consulté le 10/04/2023.

renversement de la crainte s'observe. Ce n'est plus la mort qui effraie les individus en souffrance, mais bien la mort consciente, l'incapacité dans la vie, la dépendance totale. Alors, les questions de l'euthanasie volontaire ou encore du suicide assisté deviennent naturellement des solutions et plus aucune peur de la mort ne domine l'existence. C'est davantage l'existence qui devient le souci. Ainsi, à la manière dont les artistes prennent en charge un souci, un instant, une pensée, un désir de réponse avec leurs œuvres et leurs réflexions esthétiques et artistiques, les Hommes peuvent aussi, choisir de tracer la ligne d'une vie, d'un temps de vie qui leur appartient. L'éthique de la fin de vie permettrait donc petit à petit de guider les Hommes vers une lecture de la mort tournée vers l'interdépendance, et non plus la dépendance uniquement mais bien la discussion, et la solidarité. Ce qui nécessite alors de penser un transfert du temps médical vers celui d'un temps du soin.

Un autre aspect qui vient fondamentalement faire de la fin de vie une pensée éthique est celui de la parole et du témoignage. Parti du principe du care, cette éthique vient alors mettre en valeur l'écoute et la prise en charge d'autrui par le relationnel bénéfique. De ce fait, c'est justement par l'entente et la considération que l'on est en mesure de donner aux témoignages et aux récits, qu'une lecture de la fin de vie plus adaptée pourrait engager les Hommes vers une meilleure relation avec leurs finitudes. C'est dans ce désir d'engagement éthique et bioéthique, que des structures se mettent en place et naissent dans le but majeur de pouvoir informer et renseigner les personnes sur leurs possibilités de décisions, et de droits face à la mort. Encore très timides en France, les aides à mourir ne sont pas autorisées à ce jour, mais le débat reste vivement en tension et nous guide peu à peu vers une inclusion d'un fonctionnement éthique de la mort. Grâce à des structures ou des associations telles que le CNSPFV¹⁶¹, la JALMALV¹⁶², l'ADMD¹⁶³, la SFAP¹⁶⁴ ou encore La Maison Garnier, le sujet de la mort comme objet de débat et d'ouverture à la discussion de société peut réellement se diffuser, et ce, à grande échelle. Permettant au débat de s'étendre à tous, la mort est porteuse de symbole pour les malades, pour leurs destins et leurs droits, pour leurs familles, souvent prisonnières dans des souffrances dites « secondaires » mais bien réelles, mais aussi pour les soignants, qui subissent aussi leurs manques d'apprentissage face aux situations de décès. À La Maison de Tara, les bénévoles qui s'engagent auprès des malades se voient être mis en situation par des apprentissages. Il est dit que c'est le « *savoir-être* » et le « *savoir-faire* » qui y sont appris. Si nous possédons tous une sensibilité vis-à-vis de la mort, sûrement parce qu'elle nous concerne tous de près ou de loin, il est indispensable de se saisir d'une certaine adaptation morale et physique pour être en capacité d'accompagner un malade en fin de vie. Comme nous l'avons vu plus tôt dans notre réflexion, le vivant-accompagnant est une place difficile à occuper. Alors, pour instaurer une éthique morale du mourir, il semble urgent de penser davantage la question du sensible chez les individus. À nouveau, c'est dans une conception du care que nous nous situons. À la manière dont

¹⁶¹ Le Centre National des Soins Palliatifs et de la Fin de Vie.

¹⁶² Association : Jusqu'À La Mort Accompagner La Vie.

¹⁶³ Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité.

¹⁶⁴ Société Française d'Accompagnement et de Soins Palliatifs.

Fabienne BRUGÈRE¹⁶⁵ valorise l'interdépendance et le fonctionnement du groupe fondé sur l'inclusion et la valorisation de tous, la fin de vie se trouve être un sujet aux bases humaines. De ce fait, pour écouter, comprendre, cerner et envisager la mort, il est urgent d'écouter l'autre, de saisir le sensible de celui qui évoque la fin de vie, de s'imprégner de son témoignage, qu'il soit malade, proche, soignant, médecin, enfant, parent... La mort est donc réellement au fondement de la vie, et de manière indissociable, ni distincte, elles sont complémentaires. Ce qui fait de la mort une expérience sensible du vivant, de l'Humain, qui doit s'ancrer vers une esthétique de la morale et de la relation...

Si la fin de vie tend à être considérée comme une expérience sensible et esthétique, c'est en partie car elle repose aussi sur le lien sensible entre les Hommes. Par une meilleure saisie de ces liens, il pourrait s'avérer bénéfique de travailler, au sein de chaque structure, mais aussi de chaque contexte de fin, une ouverture aux sensibles, au sens : par le toucher, l'ouïe, l'odorat, le goût et la vue. Mourir devrait pouvoir se vivre pleinement, sans jamais l'exclure d'une lecture de ce que nous sommes à l'origine, des êtres sensibles, capables de donner et de recevoir. La mort n'est plus à dessiner selon un portrait obligatoirement cerné par la douleur, les larmes, la difficulté de l'adieu, les souffrances, l'attente, l'incertitude. Dans une société contemporaine, le temps de la fin de vie reste un temps vivant, où la vivacité doit pouvoir dominer l'espace, les esprits, les relations entre chacun d'entre nous. Ce qui revient à fonder sur le terrain, un encadrement des malades dans une dynamique de vie. Ce qui est de plus en plus pensé dans les structures comme la Maison de Tara par exemple. Ainsi, si c'est plus une dynamique de vie qu'une dynamique de fin qui triomphe dans la fin de vie, c'est aussi, car la mort est appréhendée pour sa totalité et cesse d'être définie de façon stricte et limitée. Le mourir n'est pas une affaire de malade, c'est une affaire de tous, commune. Alors, par les nouvelles aides à mourir comme l'euthanasie volontaire ou le suicide assisté, c'est aussi la réunion des individus autour de la mort qui est envisageable. En s'accordant le droit d'être présent aux côtés du malade, lorsque celui-ci est pleinement conscient et parmi ses proches, l'expérience sensible de la mort devient ultime. La difficulté de la séparation est davantage préparée, et l'adieu peut s'anticiper, même si la peine reste présente. Malgré tout, cela pourrait nous permettre de nous engager de plus en plus vers une conception éthique de la fin de vie, vers une acceptation de la mort chargée d'affect, de compréhension, d'analyse, de dons, de partages, de relations, et de sensibles humains.

Seulement, pour permettre à une société de s'immerger au cœur d'une question aussi profonde que celle de la mort, il est important de partir du principe même de l'éthique dans laquelle nous voulons la concevoir. Alors, ancrée dans le care, la fin de vie doit devenir une question d'intérêts communs. En décembre 2022, le CESE¹⁶⁶ a organisé une Convention Citoyenne¹⁶⁷ sur la

¹⁶⁵ BRUGÈRE, Fabienne. *L'éthique du « care »*. Que sais-je ? PUF. 2021.

¹⁶⁶ Le Conseil Économique Social et Environnemental.

¹⁶⁷ CESE. *Convention Citoyenne de la Fin de Vie*. [Article en ligne]. Disponible sur : [<https://www.lecese.fr/convention-citoyenne-sur-la-fin-de-vie>]. Consulté le 10/04/2023.

Fin de Vie, et ce, jusqu'en avril 2023. Ici, un ensemble de citoyens aux critères volontairement variés, se réunissent pour penser et débattre sur la fin de vie en France, et ainsi, sur l'euthanasie volontaire et le suicide assisté. À l'issue de débats, de conversations, d'échanges, d'oppositions, d'accords et de votes, un avis favorable ou non sera en mesure d'être voté¹⁶⁸. Ici, c'est presque aux fondements d'une réflexion philosophique, esthétique que la question de la fin de vie est mise sous tension. Le privilège est laissé à la mise en valeur de la discussion, qui étymologiquement se rattache comme nous l'avons dit plus tôt, à la secousse, l'ébranlement, soit ici la mise en éveil d'un sujet et de ses tensions. Selon sa définition générale, la discussion est « *l'action de discuter quelque chose, d'en faire l'analyse, l'examen critique* »¹⁶⁹. Elle vise donc à juger, de façon critique, par le discernement et le débat, une situation, un contexte, un projet, ses enjeux et trouve ses racines notamment dans l'organisation de la communauté grecque antique, où les débats et les discussions servaient à encadrer la cité-État, la *polis* soit l'ensemble des citoyens participants à la vie en communauté. Ainsi, par son inclusion dans un système critique, de jugement et de discernement, faisant intervenir les citoyens mêmes du pays, la Convention Citoyenne prouve bel et bien que la fin de vie est devenue depuis peu, un enjeu humain, un souci du vivant, et l'objet d'une réflexion à la fois intime et commune.

Finalement, une « bonne mort » serait une mort consciente, choisie, désirée, et entièrement vécue par celui qui la demande, mais aussi par ceux qui prennent en charge cet instant. En développant une éthique nouvelle autour du mourir, de sa définition, de son inclusion aux modes de vie des Hommes, de sa compréhension et d'une mise en place théorique et pratique au sein des structures de soin, c'est une réelle nouvelle définition de la mort qui entre au cœur d'une problématique sous tension. Loin d'un encadrement par des croyances, des règles ou des domaines d'actions, la mort doit et se permet une remise en valeur par les questions individuelles et communes qu'elle engage, par sa définition davantage esthétique, philosophique et sensible. Le mourir est une expérience du vivant, à penser d'un regard purement vivant et ancré dans le temps, sensiblement vécu et perçu. En retravaillant les contours du portrait de la mort pour les vivants, en la présentant comme un élément possiblement intelligible où la question du choix et du droit et de l'éthique entrent en jeu, alors, il serait envisageable de penser la mort comme une expérience de, et dans la vie, et non pas, le résultat d'une incompréhension et d'un mystère angoissant.

¹⁶⁸ Depuis, la Convention Citoyenne a rédigé des textes fondés sur les avis communs des citoyens et qui apparaissent comme globalement favorables à l'inclusion des aides actives à mourir en France. On observe en majeure partie, un fort désir de faire de la mort non plus un instant à subir et à craindre, mais plutôt un moment de choix, de droits, de partages et de vie.

¹⁶⁹ Larousse. (s.d). Discussion. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/discussion/25886#:~:text=L.,qui%20ressort%20de%20la%20discussion%20%3F>]. Consulté le 10/04/2023.

CONCLUSION

À l'issue de la rédaction de ce mémoire, l'enjeu principal était de pouvoir saisir la mort dans son unicité, en tant qu'objet d'étude indépendant, mais aussi de pouvoir la saisir à travers des champs d'action divers afin de fonder une réflexion possiblement transversale.

Par un travail que nous avons tenté progressif et fluide, la mort a pu être saisie dans un premier temps par ses définitions générales et ses lectures principalement faites sur la base d'ancrages spatio-temporels. Ainsi, l'enjeu était de faire ressortir les principaux soucis pouvant amener l'Homme à s'approprier sa fin de la mauvaise manière. Trop souvent symbole religieux, la mort a très longtemps été dominée par un ensemble de croyances strictes. Tout naturellement, elle devient à nouveau un symbole social, qui vient appuyer la valeur de chaque individu dans la société, nous l'avons vu avec les différentes manières dont les espaces métamorphosent la mort et ses définitions. Ce qui fait d'elle, un symbole culturel. Autrement, mais toujours dépendante, la mort est aussi un symbole de progression, avec son rattachement aux nouvelles technologies et aux sciences. Ainsi, c'est bien par ses adaptations et ses ajustements à des domaines d'actions distincts que la mort semble dès le début, enfermée par des sujets extérieurs.

Progressivement, nous avons tenté de faire évoluer la réflexion vers un ancrage plus proche d'une pensée sociologique et anthropologique. Loin d'avoir conçu un travail de sociologue ou d'anthropologue, l'objectif ici était d'avoir une approche de la mort comme objet culturel, représentatif et symbolique des besoins humains. Rapidement, on s'aperçoit que la mort se métamorphose au sein même de la vie. Ce qui nous a amené à la repenser différemment... Véritable maladie indépendante qui touche les Hommes, la mort à notre époque contemporaine est le fruit de réelles souffrances des corps humains : physique et psychique. Ce qui nous a laissé penser que la mort est fortement liée à l'affect, le sensible et l'expérience, moins que l'instant strict de la fin. De ce fait, par une lecture évolutive de la mort, pensée spécifiquement dans son lien avec les Hommes, notre objet d'étude se dévoile à nouveau par ses soucis, ses fonctionnements, ses ancrages dans l'intimité, mais aussi dans la communauté humaine. De cette manière, une sorte d'urgence à saisir la mort dans un contexte du vivant est ressortie au sein du mémoire.

C'est ici que des « solutions » ont commencé à se dessiner. Par une pensée de la mort dans un ancrage davantage philosophique, esthétique ou artistique, la mort fusionnée à la vie, et non plus détachée, devient l'objet d'étude de domaines qui ont pour but la connaissance, le savoir, la compréhension par le sensible, et non pas la réadaptation. Ce qui nous guide vers une recherche du sens tangible et expérimental de la mort dans la vie. Ainsi, par une lecture davantage sensible, la mort pourrait devenir le symbole d'une société réajustée à une interdépendance humaine, et à une conception plus éthique. L'enjeu est de penser les domaines d'actions du vivant adaptés à la mort, et non l'inverse. De cette façon, la mort peut être repensée, cernée, envisagée et comprise nouvellement, afin qu'elle ne soit plus une inquiétude chronique pour l'Homme.

Cependant, à notre sens, ce mémoire est encore le fruit d'une réflexion jeune qui reste améliorable. Nous pensons qu'il a atteint quelques limites dans la mesure où le sujet mériterait d'être analysé sur le terrain et par le contact direct avec des structures et des situations. Ainsi, une pensée sur la bioéthique de la mort, au-delà de l'éthique, serait peut-être possible. De plus, par une analyse, dite plus empirique, il aurait été plus appréciable de saisir aussi la mort par les affects des acteurs de ce type de situations : les familles, les malades, les témoignages des personnes condamnés, des soignants... Pour des raisons de secrets médicaux, parce que les structures demandent à ce que l'intimité reste prioritaire, il n'était pas possible pour moi d'intervenir et d'observer depuis les terrains. C'est pourquoi, nous pensons que la réflexion mériterait un autre projet afin qu'elle soit approfondie et remise en question.

BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE

• PAGE DE COUVERTURE :

- De VINCI, Léonard. (1503-1519). *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus jouant avec un agneau*. Musée du Louvre, Paris, France.

• REMERCIEMENTS :

- VINCENT, Catherine. *La Mort à vivre : Quatorze récits intimes*. Seuil. 2022.

• INTRODUCTION :

- BAYLE, Caroline. DROUILLET, Jean-François. (Mars 2023). *TÉMOIGNAGE TF1 - Fin de vie : "Je vais mourir, mais je vais transmettre mon histoire »* [Reportage en ligne]. TF1 Info. 3 minutes 56. Disponible sur : [<https://www.tf1info.fr/societe/video-temoignage-fin-de-vie-je-suis-malade-je-vais-mourir-mais-au-moins-je-vais-transmettre-mon-histoire-euthanasie-soins-palliatifs-2250746.html>]. Consulté le 10/04/2023.

I) RETOUR SUR L'HISTOIRE DE LA MORT À TRAVERS LES ÉPOQUES ET LES ESPACES.

A) LA MORT À TRAVERS LES ÉPOQUES

1. La Mort vécue autrefois.

- Bibliothèque Nationale de France. *Ars moriendi*. env. 1490-1491. Disponible sur : [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k110607x.image>]. Consulté le 04/01/2023.
- CAZENAVE, Jean. INA. (10/03/1978). *Apostrophes : Vivre et Mourir au Moyen Âge*. [Émission de télévision]. 1H16. Disponible sur site de l'INA : [<https://madelen.ina.fr/programme/vivre-et-mourir-au-moyen-age>]. Consulté le 06/01/2023.
- DE GAULMYN, Isabelle. *La mort est-elle encore un acte religieux en France ?* [Podcast]. France Inter. Octobre 2016. 4min31. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/faut-il-y-croire/la-mort-est-elle-encore-un-acte-religieux-en-france-8157800>]. Consulté le 05/01/2023.

- DUPONT, Marion. *De la mort digne à la fin de vie, une histoire de l'agonie* [en ligne]. Le Monde. 2022. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/28/de-la-mort-digne-a-la-fin-de-vie-une-histoire-de-l-agonie_6147669_3232.html]. Consulté le 13/11/2022.
- DURANEL, Laurette. ALZIEU, Véronique. *Cimetières, catacombes, nécropoles... Que disent-ils de notre rapport à la mort ?* Dans *Rites funéraires et pratiques mortuaires en Occident*. [Podcast]. RCF Radio. 19/10/2022. 55 minutes. Disponible sur [<https://www.rcf.fr/articles/culture-et-societe/cimetieres-catacombes-necropoles-que-disentils-de-notre-rapport-a-la>]. Consulté le 07/01/2023.
- HSIEH, Yvonne. (2007). « *Ars Moriendi ou que faire devant la mort : le cycle de l'invisible d'Eric-Emmanuel Schmitt* » [PDF en ligne]. Dans *Frontières*, Volume 19. n°2. pp. 62–67. Disponible sur : [<https://www.erudit.org/fr/revues/fr/2007-v19-n2-fr1990/017500ar.pdf>]. Consulté le 08/01/2023.
- INRAP. *Le Moyen Âge* [en ligne]. 2016. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/le-moyen-age-10252>]. Consulté le 05/01/2023.
- INRAP. *Traitements des morts au Moyen Âge* [en ligne]. 2016. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/traitement-des-morts-au-moyen-age-10259>]. Consulté le 05/01/2023.
- INRAP. *Entretien : La photogrammétrie, une alliée de l'archéologie préventive* [en ligne]. 2020. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/entretien-la-photogrammetrie-une-alliee-de-l-archeologie-preventive-15050>]. Consulté le 05/01/2023.
- INRAP. *La nécropole alto-médiévale des mastraits à Noisy-le-Grand* [en ligne]. 2020. Disponible sur : [<https://www.inrap.fr/la-necropole-alto-medievale-des-mastraits-noisy-le-grand-15374>]. Consulté le 05/01/2023.
- Larousse. Catacombes. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/catacombes/13702>]. Consulté le 06/01/2023.
- Larousse. Nécropole. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/necropole/54030>]. Consulté le 05/01/2023.
- Larousse. Paradis. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/paradis/57870>]. Consulté le 05/01/2023.
- LAUWERS, Michel. *Le cimetière au village ou le village au cimetière ? Spatialisation et communautarisation des rapports sociaux dans l'Occident médiéval*. Dans : *Le cimetière au*

village dans l'Europe médiévale et moderne [en ligne]. Toulouse : Presses universitaires du Midi, 2015 (généré le 13 avril 2023). Disponible sur : [<https://books.openedition.org/pumi/9823?lang=fr>]. Consulté le 06/01/2023.

- Le Point. (2022). *Une nécropole vieille de 2 500 ans découverte dans le Val-d'Oise* [en ligne]. Le Point. 1 min 31. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=3-X3RgblZs>]. Consulté le 05/01/2023.
- MASSIN, Jean. « CHAPTAL JEAN ANTOINE (1756-1832) », Dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.universalis.fr/encyclopedie/jean-antoine-chaptal/>]. Consulté le 09/03/2023.
- MAUDUIT, Xavier. « Episode 2/4 : Six pieds sous terre, pratiques funéraires » Dans *La Mort et nous. Le cours de l'Histoire* [Podcast]. France Culture. Avril 2021. 52 minutes. Disponible sur : [https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/ouvrir-une-tombe-ne-rime-pas-toujours-avec-pillage-au-haut-moyen-age_155328]. Consulté le 06/01/2023.
- MILLET, Charlotte. *Histoire des pierres tombales médiévales dans les églises dijonnaises* [Podcast]. France Bleu. Septembre 2021. 39 minutes. Disponible sur : [<https://www.francebleu.fr/emissions/histoire-de-la-cote-d-or/bourgogne/histoire-des-pierres-tombales-medievales-dans-les-eglises-dijonnaises>]. Consulté le 06/01/2023.
- MOLLAT, Michel. *Les pauvres au Moyen Âge : étude sociale*. Paris Hachette. 1978.
- SCHERRER, Sebastian. ARTE. (2022). *Les Âges de la vie - Histoire de la mort*. [Documentaire de télévision]. 53 minutes. Disponible sur : [<https://www.arte.tv/fr/videos/098839-000-A/les-ages-de-la-vie-histoire-de-la-mort/>]. Consulté le 08/01/2023.
- SCHMITT, Jean-Claude. « La mort au Moyen Âge », Jean-Marc Ferry éd., *Fin(s) de vie. Le débat*. Presses Universitaires de France, 2012, pp. 99-119.

2. Qu'est ce qu'est devenue la Mort au XXIe siècle ?

- BECKER Annette. L'histoire religieuse de la guerre 1914-1918. Dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, [en ligne] tome 86, n°217, 2000. Un siècle d'histoire du christianisme en France. p. 540. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/rhef_0300-9505_2000_num_86_217_1431]. Consulté le 05/03/2023.
- BELEYME, Marie. (2019). *Décret impérial sur les sépultures* [en ligne]. Père-Lachaise : 1804-1824. Disponible sur : [<https://perelachaisehistoire.fr/decree-imperial-sur-les-sepultures/>]. Consulté le 20/01/2023.
- BERTRAND, Régis. « Les cimetières villageois français du XVIe au XIXe siècle ». Dans Treffort, C. (Ed.), *Le cimetière au village dans l'Europe médiévale et moderne* [en ligne]. Presses universitaires du Midi. 2015. pp.61-81. Disponible sur : [<https://books.openedition.org/pumi/9829?lang=fr>]. Consulté le 10/03/2023.
- BOURGEON, Jean-Louis. (1983) « La peur d'être enterré vivant au XVIIIe siècle : mythe ou réalité ? » Dans *La Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* [en ligne]. N°30-1, pp. 139-153. Disponible sur [https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1983_num_30_1_1226]. Consulté le : 08/03/2023.
- CAROL, Anne. (2014) « *Le médecin des morts* a Paris au XIXe siècle » [en ligne]. Dans *Annales de démographie historique*, vol. 127, no. 1, pp. 153-179. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-annales-de-demographie-historique-2014-1-page-153.htm>]. Consulté le 19/01/2023.
- CAROL, Anne. (2019) « *Les Médecins et la mort* » [en ligne]. Dans *Hygiène du Cadavre. Rev. Histoire, médecine et santé*. pp. 9-17. Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/hms/2452>]. Consulté le 19/01/2023.
- CAROL, Anne. (2020). *Introduction à une Histoire des médecins et de la mort depuis deux siècles* [Conférence vidéo]. Assise du Corps transformé - « Le Corps en Partance ». Montpellier. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=ssRCChCXjRo>]. Consulté le 09/02/2023.
- COTTRET, Monique. « 11. Le traumatisme de la déchristianisation », , *Histoire du jansénisme. XVIIe – XIXe siècle*, sous la direction de COTTRET Monique. Perrin, 2016, pp. 265-294. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/histoire-du-jansenisme--9782262066697-page-265.htm>]. Consulté le 26/01/2023.

- EDELMAN, Nicole, « Anne Carol, *Les médecins et la mort, XIX^e-XX^e siècle*, Éditions Aubier, Collection historique, 2004, 335 p. » [en ligne], *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 29 | 2004, 209-213. Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/rh19/720>]. Consulté le 11/02/2023.
- GAUTHIER, François. (2020). *La Mort, le rite et le deuil en Occident. Symptômes d'une déchristianisation* [en ligne]. *Revue du Mauss*. Disponible sur : [https://www.researchgate.net/publication/341520617_La_mort_le_rite_et_le_deuil_en_Occident_Symptomes_d%27une_dechristianisation]. Consulté le 29/01/2023.
- GLAUDES, Pierre. « « Necropolis » : Les romantiques et le deuil ». GLAUDES, Pierre, et Dominique RABATÉ. *Deuil et littérature* [en ligne]. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2005. (pp. 15-40) Disponible sur : [<https://books.openedition.org/pub/6440?lang=fr>]. Consulté le 11/03/2023.
- GUICHOUX, Marie. *Portrait : Jacques Marette, 71 ans, a introduit en France la thanatopraxie. Ses « Mémoires d'un embaumeur » racontent une vie dédiée à la mort. Cadavre exquis* [en ligne]. Libération. 2000. Disponible sur : [<https://www.liberation.fr/portrait/2000/01/11/jacques-marette-71-ans-a-introduit-en-france-la-thanatopraxie-ses-memoires-d-un-embaumeur-racontent-314816/>]. Consulté le 17/01/2023.
- LAMAU, Marie-Louise. *Origine et inspiration des soins palliatifs : Cicely Saunders : La naissance des soins palliatifs*. [Article en ligne]. Dans Manuel de Soins Palliatifs, Ed. Dunod, Paris 2001. Disponible sur : [<https://www.association-spama.com/files/origine-et-inspiration.pdf>]. Consulté le 19/02/2023.
- Larousse. Les Lumières. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/siecle_des_Lumières/130660]. Consulté le 07/01/2023.
- MARETTE, Jacques. (1999) *Mémoire d'un embaumeur*. Cherche Midi. 175 p.
- MAUDUIT, Xavier. « Episode 2/4 : Six pieds sous terre, pratiques funéraires » Dans *La Mort et nous. Le cours de l'Histoire* [Podcast]. France Culture. Avril 2021. 52 minutes. Disponible sur : [https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/ouvrir-une-tombe-ne-rime-pas-toujours-avec-pillage-au-haut-moyen-age_155328]. Consulté le 06/01/2023.
- Ministère des Affaires Sociales et de l'Emploi. Direction Générale de la Santé. Sous-Direction de l'Organisation des Soins et des Programmes Médicaux. *Circulaire relative à l'Organisation des Soins et à l'Accompagnement des malades en phase terminale* [en ligne]. 26 août 1986. 8 p. Disponible sur : [<https://sfap.org/system/files/circulaire-laroque.pdf>]. Consulté le 23/02/2023.

- Ministère de l'Intérieur, 12 juin 1804, *Décret impérial sur les sépultures*. Disponible sur : [http://www.arola-village.com/patrimoine_religieux/cimetiere/decret_napoleon_juin_1804/decret_napoleon.html]. Consulté le 09/03/2023.
- PARIZOT, Isabelle. « 1. L'hôpital et les pauvres », *Soigner les exclus. Identités et rapports sociaux dans les centres de soins gratuits*, sous la direction de Parizot Isabelle. Presses Universitaires de France, 2003, pp. 25-58. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/soigner-les-exclus--9782130534174.htm>]. Consulté le 08/03/2023.
- RAVELLI, Quentin. « Le capitalisme a-t-il une date de naissance ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*. [en ligne]. 36 | 2019, 29-57. Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/traces/9428>]. Consulté le 13/02/2023.
- SARAZIN, Claire. « De l'intérêt des soins de thanatopraxie » [en ligne], *Études sur la mort*, vol. 143, no. 1, 2013, pp. 79-85. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2013-1-page-79.htm>]. Consulté le 06/02/2023.
- SERGE, Nicolas, MARCHAL, Anne, et ISEL, Frédéric. « La psychologie au XIXe siècle », Dans *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. no 2, no. 1, 2000, pp. 57-103. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2000-1-page-57.htm>]. Consulté le 12/03/2023.
- Union des pères et des mères dont les fils sont morts pour la Patrie (Paris). La ligue des chefs de section et des soldats combattants (Paris). *La Dernière Lettre écrite par des soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918*. E. Flammarion (Paris). 1922. p.283. Disponible sur : [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k554427/f23.item.zoom>]. Consulté le 12/03/2023.

3. Envisager la Mort dans un futur proche...

- BLOCH, Carl Heinrich. *L'Enterrement du Christ*, 1865-1879. [Reproduction de l'œuvre en ligne]. Disponible sur : [https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:BurialofChrist_CarlBloch.jpg]. Consulté le 10/02/2023.
- CAROL, Anne. (2020). *Introduction à une Histoire des médecins et de la mort depuis deux siècles* [Conférence vidéo]. Assise du Corps transformé - « Le Corps en Partance ». Montpellier. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=ssRCChCXjRo>]. Consulté le 09/02/2023.
- Centre d'Observation de la Société. (2021). *Des Croyances et pratiques religieuses en déclin en France* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.observationsociete.fr/modes-de-vie/des-croyances-et-pratiques-religieuses-en-declin-en-france/>]. Consulté le 24/01/2023.

- DUFOUR, Dany-Robert. (2015) *Pléonéxie*. Le Bord de l'eau. La Bibliothèque du Mauss. 136p.
- DURANEL, Laurette. LAUDIER, Marie-Charlotte. *Les Rites funéraires en France sont de moins en moins pratiqués* [Podcast]. RCF Radio. 18/01/2022. 29 minutes. Disponible sur : [<https://www.rcf.fr/articles/culture-et-societe/inhumation-cremation-quel-est-linteret-des-rites-funeraires-pour-les>]. Consulté le 07/01/2023.
- Fédération Wallonne des Soins Palliatifs. *Les Pionniers* [Article en ligne]. Disponible sur : [<https://www.soinspalliatifs.be/les-pionniers.html>]. Consulté le 19/02/2023.
- FROMAGET, Michel. (2007) *Naître et mourir : Anthropologie spirituelle et accompagnement des mourants*. Desclée De Brouwer. 225 p.
- Gènéthique. Fin de vie : Parlons-en. (2023) « *Compostage humain* » : vers un nouveau rite funéraire en France ? [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.genethique.org/compostage-humain-vers-un-nouveau-rite-funeraire-en-france/>]. Consulté le 10/02/2023.
- GUTIERREZ, Nicolas. (2021). *L'Homme bionique est en marche*. Dans *Sciences et Avenir* [en ligne]. Disponible sur : [https://www.sciencesetavenir.fr/sante/l-homme-bionique-est-en-marche_157958]. Consulté le 11/02/2023.
- Larousse. Sciences. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/science/71467>]. Consulté le 12/02/2023.
- Le Robert. Technologies. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/technologie>]. Consulté le 12/02/2023.
- LICATA, Thomas. Chaîne YouTube LCP Assemblée Nationale. (2023). *Tuer la mort ?* [Documentaire en ligne]. 52 minutes. Disponible sur : [https://www.youtube.com/watch?v=6n0MQAlc_J4]. Consulté le 15/02/2023.
- MATEUS, Christine. (2018). *Les Français préfèrent maintenant la crémation à l'inhumation* [en ligne]. Le Parisien. Disponible sur : [<https://www.leparisien.fr/societe/les-francais-preferent-maintenant-la-cremation-a-l-inhumation-01-11-2018-7932726.php>]. Consulté le 20/01/2023.
- PIALAT, Loïc. *La Californie, cinquième État nord-américain à autoriser le "compost humain" après la mort*. [Podcast]. France Culture. Novembre 2022. 3 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-reportage-de-la-redaction/le-reportage-de-la-redaction-du-samedi-12-novembre-2022-4081188>]. Consulté le 15/02/2023.

- PIORE, Adam. (2020). *La Silicon Valley va-t-elle vaincre la mort ?* Dans *Ulyces*. [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.ulyces.co/longs-formats/la-hype-de-limmortalite-est-il-medicalement-possible-de-vivre-pour-toujours/>]. Consulté le 15/02/2023.
- Résonance Funéraire. (2022). *Statistiques 2020 de la Fédération Française de Crémation* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.resonance-funeraire.com/magazine/cremation/6068-statistiques-2020-de-la-federation-francaise-de-cremation>]. Consulté le 20/01/2023.
- Société Française d'Accompagnement et de soins palliatifs. *Histoire de la SFAP* [Article en ligne]. Disponible sur : [<https://sfap.org/rubrique/histoire-de-la-sfap>]. Consulté le 23/02/2023.
- WATERLOT, Ghislain. « Entre amélioration et aliénation : réflexions sur la « perfectibilité » de la mort », *Revue d'éthique et de théologie morale* [en ligne], vol. 286, no. 4, 2015, pp. 35-46. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2015-4-page-35.htm>]. Consulté le 12/02/2023.
- ZARKA, Yves Charles. *Les Révolutions du XXIe siècle*. PUF. Hors Collection. p.584. 2018.

B) LA MORT ICI ET AILLEURS

1. La Mort en Europe.

- ARIES, Philippe. *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Paris, Le Seuil, 1975. Cité dans LE GUAY, Damien. « La mort d'aujourd'hui est inédite, presque inhumaine », *Inflexions*, vol. 35, no. 2, 2017, pp. 25-33. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-inflexions-2017-2-page-25.htm#no1>]. Consulté le 17/03/2023.
- BRAUNSTEIN, Florence, et Jean-François PÉPIN. « 3. Le monde contemporain », , *La place du corps dans la culture occidentale*. [en ligne] sous la direction de Braunstein Florence, Pépin Jean-François. Presses Universitaires de France, 1999, pp. 131-177. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/la-place-du-corps-dans-la-culture-occidentale--9782130500377.htm>]. Consulté le 27/02/2023.
- Centre d'Observation de la Société. (2021). *Un vieillissement de la population souvent exagéré* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.observationsociete.fr/ages/un-vieillissement-de-la-population-souvent-exagere-2/>]. Consulté le 15/03/2023.
- COURTOIS, Martine. « Parler du cadavre », *Communications*, [en ligne] vol. 97, no. 2, 2015, pp. 17-27. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-communications-2015-2-page-17.htm>]. Consulté le 23/02/2023.

- COUTEL, Charles. « Y a-t-il une culture européenne ? », *Humanisme*, [en ligne]. Vol. 296, no. 2, 2012, pp. 41-47. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-humanisme-2012-2-page-41.htm>]. Consulté le 01/03/2023.
- Direction de l'information légale et administrative (Première ministre). (2021). *Inhumation (enterrement)*. Service Public. Disponible sur : [<https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F14935>]. Consulté le 16/03/2023.
- FOURNIER, Laurent-Sébastien, et RAVENEAU, Gilles. « Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps », *Journal des anthropologues*, [en ligne] 112-113 | 2008, 9-22. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-journal-des-anthropologues-2008-1-page-9.htm?contenu=resume>]. Consulté le 28/02/2023.
- HANIQUE, Thomas, et Isabelle DUBOIS-COSTES. « Du cadavre au défunt, une sémantique professionnelle au service de l'éthique », *Études sur la mort*, [en ligne]. Vol. no 129, no. 1, 2006, pp. 115-122.
- LECORDIER, Didier. « Corps », Monique Formarier éd., *Les concepts en sciences infirmières. 2e édition*. [en ligne] Association de Recherche en Soins Infirmiers, 2012, pp. 129-133. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/concepts-en-sciences-infirmieres-2eme-edition--9782953331134-page-129.htm#:~:text=L'%C3%A9tymologie%20du%20mot%20corps>]. Consulté le 16/03/2023.
- LE GUAY, Damien. « Représentation actuelle de la mort dans nos sociétés: les différents moyens de l'occulter », *Études sur la mort*, vol. 134, no. 2, 2008, pp. 115-123. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2008-2-page-115.htm>]. Consulté le 17/03/2023.
- Larousse. Corps. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/corps/19404>]. Consulté le 16/03/2023.
- MICHAUD-NÉRARD, François. « La mort et le deuil, évolutions récentes », *Études sur la mort*, [en ligne]. Vol. 137, no. 1, 2010, pp. 117-126. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2010-1-page-117.htm>]. Consulté le 05/03/2023.
- NIZARD, Alfred. « La mortalité en France au cours des cinquante dernières années », *Études sur la mort*, [en ligne] vol. no 121, no. 1, 2002, pp. 9-25. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2002-1-page-9.htm>]. Consulté le 24/02/2023.

- Santé Publique France. Direction de la Recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques. *Principales causes de décès et de morbidité*. [article en ligne]. Disponible sur : [<https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/sites/default/files/2021-01/Principales%20causes%20de%20d%C3%A9c%C3%A8s%20et%20de%20morbidite.pdf>]. Consulté le 04/03/2023.
- Toute l'Europe. *La population des pays de l'Union européenne*. [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.touteurope.eu/societe/la-population-des-pays-de-l-union-europeenne/>]. Consulté le 15/03/2023.
- Union Européenne. *Histoire de l'Union européenne 1945-1959*. [Données en ligne]. Disponible sur : [https://european-union.europa.eu/principles-countries-history/history-eu/1945-59_fr]. Consulté le 11/03/2023.
- VIELLE, Laurence. (2017) *Ancêtres*. [Poème en ligne]. Poète National(er) Dichter des Vaderlands. Disponible sur : [<https://www.poetenational.be/ancetres/>]. Consulté le 06/03/2023.

2. Le cas de la Mort sur l'Île de Sulawesi.

- BACQUÉ, Marie-Frédérique. « Du cadavre traumatogène au corps mort symboligène », *Études sur la mort* [Revue en ligne]. Vol. no 129, no. 1, 2006, pp. 59-68. Disponible sur [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2006-1-page-59.htm>]. Consulté le 24/03/2023.
- Bali Autrement. *Le Pays Toraja, un autre monde*. Dans *Voyagez autrement à Sulawesi* [article en ligne]. Disponible sur : [<https://www.baliautrement.com/paystoraja.htm>]. Consulté le 20/03/2023.
- BENNETT, Amanda. (2021). *Célèbes, l'île où la mort n'est pas un adieu*. Dans *National Geographic* [Article en ligne]. Disponible sur : [<https://www.nationalgeographic.fr/reportage/celebes-ile-ou-la-mort-nest-pas-un-adieu>]. Consulté le 24/03/2023.
- Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. Société. Dans *Site WEB du CNRTL*. Disponible sur : [<https://www.cnrtl.fr/etymologie/soci%C3%A9t%C3%A9#:~:text=societas%20%C2%AB%20association%2C%20r%C3%A9union%2C%20communaut%C3%A9,d'o%C3%B9%20aussi%20en%20a.>]. Consulté le 23/03/2023.
- CORILLION, Jean-Michel. (2022). *Le fascinant rite funéraire des Toraja* [Documentaire en ligne]. SLICE FR. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=HXy6AfhF1Zs>]. Consulté le 19/03/2023.

- ELIADE, Mircea. SINDZINGRE, Nicole. « ANIMISME ». Dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Disponible sur [<https://www.universalis.fr/encyclopedie/animisme/>]. Consulté le 19/03/2023.
- ERMINE, Julien. *Le peuple qui fait vivre ses morts*. Dans *Hans Lucas* [Site web - photographies en ligne]. Disponible sur : [<https://hanslucas.com/jermine/photo/28052>]. Consulté le 23/03/2023.
- Géo Confluences - Ressources de géographie pour les enseignants. (2016). *Animisme* [PDF en ligne]. Disponible sur : [http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/animisme/@@download_pdf?id=animisme]. Consulté le 20/03/2023.
- GOMEZ, Nico. *Indonésie : À la rencontre du peuple Toraja sur l'île de Sulawesi*. Dans *GEO* [en ligne]. Disponible sur : [<https://photo.geo.fr/indonesie-a-la-rencontre-du-peuple-toraja-sur-l-ile-de-sulawesi-40266#culture-du-riz-sur-l-ile-de-sulawesi-en-indonesie-cb17d>]. Consulté le 20/03/2023.
- JOURNET, Nicolas. (2006). *L'animisme est-il une religion ? Entretien avec Philippe Descola*. Dans *Sciences Humaines* [Revue en ligne]. Disponible sur : [https://www.scienceshumaines.com/l-animisme-est-il-une-religion-entretien-avec-philippe-descola_fr_15096.html]. Consulté le 23/03/2023.
- KOUBI, Jeannine. (1975). *La première fête funéraire chez les Toraja Sa'dan*. Dans *Archipel* [Article en ligne]. Vol. 10, 1975. pp. 105-119. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/arch_0044-8613_1975_num_10_1_1243]. Consulté le 26/03/2023.
- KOUBI, Jeannine. « Babu, l'enfant sauvage. Récit d'anciens collecté chez les Toradja de Sulawesi », *L'Autre* [Revue en ligne]. Vol. 8, no. 1, 2007, pp. 121-149. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-l-autre-2007-1-page-121.htm>]. Consulté le 23/03/2023.
- La Banque Mondiale. Données - *Indonésie*. [Statistiques publiées en ligne]. Disponible sur : [<https://donnees.banquemondiale.org/pays/indonesie>]. Consulté le 14/03/2023.
- La Banque Mondiale. Données - *Population totale Indonésie*. [Statistiques publiées en ligne]. Disponible sur : [<https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SP.POP.TOTL?locations=ID>]. Consulté le 14/03/2023.
- LABBÉE, Xavier. « La valeur de la dépouille mortelle chose sacrée », *Études sur la mort* [Revue en ligne]. Vol. no 129, no. 1, 2006, pp. 69-77. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2006-1-page-69.htm>]. Consulté le 24/03/2023.

- Larousse. Angoisse. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/angoisse/3528>]. Consulté le 24/03/2023.
- LAUVERGNIER, Chloé. (2016). *Pourquoi ces Indonésiens déterrent-ils leurs morts chaque année ?* [Article en ligne]. France 24 - Les Observateurs. Disponible sur : [<https://observers.france24.com/fr/20160927-indonesie-deterrer-morts-torajas-manene-rituel-habits-croyances-sulawesi-cercueils>]. Consulté le 24/03/2023.
- MICHEL, Franck. (2006). Politique et religion chez les Toraja en Indonésie. *Frontières*, [en ligne]. Vol. 19. n°1. pp. 61–68. Disponible sur : [<https://www.erudit.org/en/journals/fr/1900-v1-n1-fr1874/016638ar.pdf>]. Consulté le 18/03/2023.
- MICHEL, Franck. *Coutume, religion et politique chez les Toraja à Sulawesi-Sud* [en ligne]. 20 p. Disponible sur : [<https://www.baliautrement.com/pdf/toraja.pdf>]. Consulté le 17/03/2023.
- MondeAsie. *Rites funéraires au pays Toraja : Ethnie indonésienne qui voue un culte à ses morts* [article en ligne]. Disponible sur : [<https://www.mondeasie.com/voyages-sur-mesure/blog-indonesie-toraja.html>]. Consulté le 20/03/2023.
- OXFAM International. *Indonésie*. [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.oxfam.org/fr/decouvrir/pays/indonesie#:~:text=Sur%20une%20population%20de%20254,se%20creuse%20dans%20l'archipel.>]. Consulté le 14/03/2023.
- PETIT Pauline. (2020). *Le temps du deuil, des vécus à durée indéterminée*. [Article en ligne]. Radio France. France Culture. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/le-temps-du-deuil-des-vecus-a-duree-indeterminee-6827674>]. Consulté le 24/03/2023.
- Peuples du Monde... et ses minorités ethniques. *Habitants de Sulawesi* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.peuplesdumonde.voyagesaventures.com/lageographie/geographie-de-l-asie/asie-des-moussons/asie-du-sud-est-maritime/sulawesi-celebes/182-habitants-de-sulawesi.html>]. Consulté le 14/03/2023.
- Peuples du Monde... et ses minorités ethniques. *Torajas* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.peuplesdumonde.voyagesaventures.com/catalogue/toraja.html>]. Consulté le 15/03/2023.
- Peuples du Monde... et ses minorités ethniques. *Les Torajas - L'ethnie* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.peuplesdumonde.voyagesaventures.com/catalogue/toraja/item/374-les-torajas-l-ethnie.html>]. Consulté le 15/03/2023.

- POSITIVR. (2017) *Indonésie : Dans ce village, les morts cohabitent avec les vivants. Une autre vision de la vie* [en ligne]. Disponible sur : [<https://positivr.fr/toraja-morts-sont-vivants/>]. Consulté le 17/03/2023.
- RAPPOPORT, Dana. (2004). *Musique et morphologie rituelle chez les Toraja d'Indonésie*. [Article PDF en ligne]. Dans *L'Homme « Musique et Anthropologie »* [Revue en ligne] n°171-172. pp. 197-218. Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/lhomme/24892?file=1>]. Consulté le 25/03/2023.
- RIBADEAU DUMAS, Laurent. (2013). *Persécutions religieuses en Indonésie*. [Article en ligne]. France TV Info. Disponible sur : [https://www.francetvinfo.fr/monde/asie/persecutions-religieuses-en-indonesie_3070643.html]. Consulté le 14/03/2023.
- RIMBAUD, Marie. (2021). *Indonésie : Les Torajas, peuple indonésien qui cohabite avec ses morts*. Dans GENTSIDE [Site web en ligne]. Disponible sur : [https://www.maxisciences.com/tradition/indonesie-les-torajas-peuple-indonesien-qui-cohabite-avec-ses-morts_art37586.html]. Consulté le 24/03/2023.

II) LA MORT POUR L'HOMME CONTEMPORAIN D'AUJOURD'HUI.

1. La Mort est une maladie indépendante qui touche les vivants.

- BENEDETTO, Pierre. (2008) « Chapitre 9. Le sentiment de contrôle », , *Psychologie de la personnalité* [en ligne]. Sous la direction de BENEDETTO Pierre. De Boeck Supérieur, pp. 103-112. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/psychologie-de-la-personnalite--9782804156824-page-103.htm#:~:text=Tout%20homme%20%C3%A9prouve%20un%20besoin,lui%20m%C3%A9me%20positif%20ou%20n%C3%A9gatif.>]. Consulté le 27/03/2023.
- CANGUILHEM, Georges. (2013). « III. Norme et moyenne », *Le normal et le pathologique* [en ligne]. Sous la direction de CANGUILHEM Georges. Presses Universitaires de France, 2013, pp. 127-154. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/le-normal-et-le-pathologique--9782130619505.htm>]. Consulté le 26/03/2023.
- CLAUDEL, Philippe. *L'Arbre du pays Toraja*. Édition Stock. 2016.
- CORTEEL, Mathieu. (2016) « La mort *in vivo* et le vivant *postmortem* ». Dans *Le Philosophoire*, [Revue en ligne]. Vol. 45, no. 1, pp. 43-71. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-le-philosophoire-2016-1-page-43.htm>]. Consulté le 28/03/2023.

- GIROUX, Élodie. (2010). « Canguilhem, Boorse et Nordenfelt : entre naturalismes et normativismes ». *Après Canguilhem. Définir la santé et la maladie* [en ligne]. Sous la direction de GIROUX Élodie. Presses Universitaires de France, pp. 19-60. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/apres-canguilhem-definir-la-sante-et-la-maladie--9782130569008-page-19.htm>]. Consulté le 26/03/2023.
- JACQUARD, Aurore (2013). « IV. Comment la mort nous fait-elle penser ? Précarité du vivant et reconfiguration des conditions de l'expérience possible », Louise Ferté éd., *La formation de Georges Canguilhem. Un entre-deux-guerres philosophique*. [en ligne]. Hermann, 2013, pp. 219-239. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/la-formation-de-georges-canguilhem--9782705686666-page-219.htm>]. Consulté le 29/03/2023.
- Larousse. Maladie. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur [[https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/maladie/48809#:~:text=1.,\(par%20opposition%20%C3%A0%20syndrome\).&text=2.,chose%20%3A%20Les%20maladies%20du%20vin.](https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/maladie/48809#:~:text=1.,(par%20opposition%20%C3%A0%20syndrome).&text=2.,chose%20%3A%20Les%20maladies%20du%20vin.)]. Consulté le 27/03/2023.
- « L'émergence du symptôme psychique (Freud 1895-1905) », *Psychanalyse*, vol. 29, no. 1, 2014, pp. 93-114. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2014-1-page-93.htm>] consulté le 27/03/2023.
- MARTINUZ, Marco. (2005) « Vie spirituelle des patients, esthétique de la maladie et accompagnement ». Dans *InfoKara* [Revue en ligne]. Vol. 20, no. 3, pp. 81-85. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-infokara1-2005-3-page-81.htm>]. Consulté le 28/03/2023.
- MUYARD. Jean-Pierre. (2009). *Pourquoi tombons-nous tous malades ?* Fayard. 352 p.
- Online Etymology Dictionary. Maladie - Disease. Disponible sur : [<https://www.etymonline.com/word/disease>]. Consulté le 27/03/2023.
- TISON, Coline. *Touché par la maladie à 20 ans, la rage de vivre*. 1h 29 min. [Documentaire en ligne]. *Reportages & Investigations*. 2021. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=nk0u9E6m5wg>]. Consulté le 28/03/2023.

2. Une maladie pour le vivant malade et condamné.

- AMAR, Stéphane. « La question de l'angoisse de mort à l'épreuve de la fin de vie », *Perspectives Psy* [Revue en ligne]. Vol. 47, no.3, 2008, pp. 217-222. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-perspectives-psy-2008-3-page-217.htm>]. Consulté le 03/04/2023.

- BERSAY CLAUDE. « La peur de la mort » dans *Etudes sur la mort* [Revue en ligne]. Vol 134. No 2. 2008. Pp. 125-133. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2008-2-page-125.htm>]. Consulté le 02/04/2023.
- BRUGÈRE, Fabienne. *L'éthique du « care »*. Que sais-je ? PUF. 2021.
- CAZIER, Jean-Philippe. (juin 2017). *Silence = Death : Ce que le Sida m'a fait, Elisabeth Lebovici*. [Entretien - PDF en ligne]. Dans *Diacritik*. 20 p. Disponible sur : [https://www.lespressesdureel.com/file/ouvrage/5483/dossier_presse_5483_diacritik.pdf]. Consulté le 30/03/2023.
- DE BEAUVOIR, Simone. *Une Mort très douce*. Gallimard. 1964.
- DUPONT, Marion. *De la mort digne à la fin de vie, une histoire de l'agonie* [en ligne]. Le Monde. 2022. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/28/de-la-mort-digne-a-la-fin-de-vie-une-histoire-de-l-agonie_6147669_3232.html]. Consulté le 13/11/2022.
- EPSTEIN, Rob. FRIEDMAN, Jeffrey. *Fin de Vie : Repenser la Vie et la Mort*. [Documentaire en ligne]. Netflix. 2018. 40 min.
- FREYMANN, Jean-Richard, et Michel PATRIS. « 12. Le déni », , *Du délire au désir. Les dix propriétés de la clinique psychanalytique*, [en ligne]. Sous la direction de Freymann Jean-Richard, Patris Michel. Érès, 2003, pp. 197-212. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/du-delire-au-desir--9782865869558-page-197.htm>]. Consulté le 03/04/2023.
- HEJNAR, Maria. *Le Déni* [article en ligne]. 2021. Disponible sur : [<https://psychologueparis-7.fr/mecanismes-de-defense-le-deni/>]. Consulté le 03/04/2023.
- KIERKEGAARD, Søren. *Le Concept de l'angoisse*. [1844]. République des Lettres. 2015. 192 p.
- KRAUSS, Dan. *Extremis*. [Documentaire en ligne] 2016. 24 min. Disponible sur : [<https://www.netflix.com/search?q=soins%20pa&jbv=80106307>]. Consulté le 28/03/2023.
- Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse. Disponible sur : [<https://eduscol.education.fr/odysseum/aux-origines-du-mot-crise-les-crisis-ches-aristote#:~:text=Pour%20parler%20de%20temps%20de,de%20trier%2C%20s%C3%A9parer%20des%20grains.>]. Consulté le 28/03/2023.

- MORIN, Edgar. « Pour une crisologie », in *Communications*, n° 25, « La notion de crise », sous la direction d'André Béjin et Edgar Morin, 1976. Cité par le site web du Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse.
- PALMIER, Jean-Michel. *Fragments sur la vie mutilée*. Sens et Tonka Eds, 2000. 72 p.
- RICCEUR, Paul. *Vivant jusqu'à la mort. Suivi de Fragments. Suivi de Fragments*. Le Seuil, 2007. Disponible sur : [https://www.cairn.info/vivant-jusqu-a-la-mort-suivi-de-fragments--9782020925983.htm?ora.z_ref=cairnSearchAutocomplete]. Consulté le 30/03/2023.
- TÊTE, Caroline. (2011). « Les français et la mort : sondages d'opinion », *Études sur la mort*, [Revue en ligne]. Vol. 140, no. 2, pp. 11-27. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2011-2-page-11.htm>]. Consulté le 26/03/2023.
- TOLSTOÏ. *La Mort d'Ivan Illitch*. 1886. Dans « VAN REETH, Adèle. (avril 2014). *Épisode 3/4 : Le mystère de la mort* [Podcast en ligne]. Dans *Vladimir Jankélévitch ou la mélodie du temps qui passe*. France Culture. 49 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/le-mystere-de-la-mort-6680682>]. » Consulté 01/04/2023.
- VAN REETH, Adèle. (avril 2014). *Épisode 3/4 : Le mystère de la mort* [Podcast en ligne]. Dans *Vladimir Jankélévitch ou la mélodie du temps qui passe*. Les Chemins de la philosophie. France Culture. 49 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/le-mystere-de-la-mort-6680682>]. Consulté 01/04/2023.
- VAN REETH, Adèle. (avril 2022). *Épisode 3/4 : Kierkegaard, "L'angoisse est le vertige de la liberté"* [Podcast en ligne]. Dans *Bonjour l'angoisse*. France Culture. 58 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/kierkegaard-l-angoisse-est-le-vertige-de-la-liberte-8611639>]. Consulté le 31/03/2023.

3. Une maladie pour l'individu sain sans pathologie déclarée.

3.1. Subir la maladie de la mort en tant que vivant / accompagnant.

- AUTRIC, Benjamin, et al. « Homme, qui es-tu ? », *Jusqu'à la mort accompagner la vie* [en ligne]. Vol. 146, no. 3, 2021, pp. 7-9. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-jusqu-a-la-mort-accompagner-la-vie-2021-3-page-7.htm>]. Consulté le 01/04/2023.

- BACQUÉ, Marie-Frédérique. « Première partie. Face à la perte » [en ligne]. Dans *Apprivoiser la mort*. 2003. 67 p. Disponible sur : [https://www.cairn.info/apprivoiser-la-mort--9782738112705.htm?ora.z_ref=cairnSearchAutocomplete]. Consulté le 03/04/2023.
- Centre National des Soins Palliatifs et de la Fin de Vie. *Les Français et la fin de vie : Sondage BVA pour le CNSPFV* [Statistiques en ligne]. Janvier 2023. Disponible sur : [<https://www.parlons-fin-de-vie.fr/je-minteresse-a-la-fin-de-vie/les-francais-et-la-fin-de-vie/>]. Consulté le 27/03/2023.
- DE BEAUVOIR, Simone. *Une Mort très douce*. Gallimard. 1964.
- Dictionnaire de l'Académie Française. Esthétique. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9E2723>]. Consulté le 31/03/2023.
- GUTKIN-GUINFOLLEAU, Pierre-Alban. « La pure perte. Le discours philosophique à l'épreuve de la mort », *Transversalités* [Revue en ligne]. Vol. 161, no.2, 2022, pp.25-39. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-transversalites-2022-2-page-25.htm>]. Consulté le 30/03/2023.
- LEJEUNE Agnès, HARDY Gaëlle. *Les Mots de la Fin* [Documentaire en ligne]. ARTE. Belgique. 54 minutes. 2020. Disponible sur : [<https://www.arte.tv/fr/videos/107816-000-A/les-mots-de-la-fin/>]. Consulté le 14/10/2022.
- PIGNERO, Jean. « Tu es morte, aujourd'hui, à une heure un quart de l'après-midi », *Études sur la mort* [Revue en ligne]. Vol. no 121, no. 1, 2002, pp. 61-62. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2002-1-page-61.htm>]. Consulté le 01/04/2023.
- VINCENT, Catherine. *La Mort à vivre : Quatorze récits intimes*. Seuil. 2022. 261 p.

3.2. Le vivant en lutte pour son « moi ».

- BRUN, Jean, « Angoisse Existentielle ». Dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Disponible sur : [<https://www.universalis.fr/encyclopedie/angoisse-existentielle/>]. Consulté le 06/04/2023.
- COMBE, Colette. (2010). « Chapitre I - Corps et Anxiété » et « Chapitre 2 - Hypochondrie et Métamorphoses ». Dans *Corps, mémoire, hypochondrie* [en ligne]. Dunod. 73 p. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/corps-memoire-hypocondrie--9782100526130.htm>]. Consulté le 09/04/2023.

- GARBIT, Philippe. (octobre 2019). *La Mort ou l'expérience de l'impensable selon Vladimir Jankélévitch* [Podcast en ligne]. Dans *Les Nuits de France Culture*. France Culture. 1h 35min. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-nuits-de-france-culture/la-mort-ou-l-experience-de-l-impensable-selon-vladimir-jankelevitch-8622140>]. Consulté le 06/04/2023.

- JANKÉLÉVITCH, Vladimir. *La Mort*. Flammarion. 1977.

- KIERKEGAARD, Søren. *Traité du Désespoir*. [1849], traduit du danois par Knud Ferlov et Jean-J. Geateau. [PDF en ligne] Gallimard. 1988. 125 p. Disponible sur : [<http://www.philotextes.info/spip/IMG/pdf/s-ren-kierkegaard-traite-du-desespoir.pdf>]. Consulté le 01/04/2023.

- LHEUREUX-DAVIDSE. « Hypochondrie, paradoxalité et intensité inéprovable » Dans *Champs psychosomatique* 2005/3 (N°39). pp. 67-80. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-champ-psychosomatique-2005-3-page-67.htm>]. Consulté le 09/04/2023.

- MOLIÈRE. *Le Malade imaginaire*. 1673.

- NIZARD, Alfred. « La mortalité en France au cours des cinquante dernières années », *Études sur la mort* [Revue en ligne]. Vol. no 121, no. 1, 2002, pp. 9-25. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort-2002-1-page-9.htm>]. Consulté le 04/04/2023.

- SAUZET, J-P. « L'angoisse face à la mort » Dans *Études* 2001/3 (Tome 394) pp. 359-370. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-2001-3-page-359.htm>]. Consulté le 06/04/2023.

- VOYENNE, Christine. (2009). *XXXII^o Conférence d'Introduction à la psychanalyse - Angoisse et vie pulsionnelle* [Article PDF en ligne]. 10 p. Disponible sur : [<https://www.sprf.asso.fr/wp-content/uploads/2018/03/Angoisse-et-vie-pulsionnelle.pdf>].

- YOUSFI, Louisa. « Kierkegaard : de l'angoisse d'exister », *Sciences Humaines* [Revue en ligne]. Vol. 256, no. 2, 2014, p. 33. Disponible sur : [https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=SH_256_0033]. Consulté le 07/04/2023.

III) À LA RECHERCHE D'UNE DÉFINITION DE LA « BONNE MORT ».

1. Le rapprochement bénéfique de la Mort avec la philosophie et l'esthétique...

- ARTE. (2023) « La légèreté du non-être ». Dans *28 minutes - ARTE*. [Entretien vidéo en ligne]. 4 min 22. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=u68PtlmXTVw&t=10s>]. Consulté le 02/04/2023.
- DUPONT, Marion. *De la mort digne à la fin de vie, une histoire de l'agonie* [en ligne]. Le Monde. 2022. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/28/de-la-mort-digne-a-la-fin-de-vie-une-histoire-de-l-agonie_6147669_3232.html]. Consulté le 13/11/2022.
- ÉPICURE. *Lettre à Ménécée*. [environ 306 et 270 av. J-C.] Traduction de Octave Hamelin [en ligne] (1910). Disponible sur : [<https://instituthumanismetotal.fr/bibliotheque/PDF/epicure-lettre-a-menecee.pdf>]. Consulté le 02/04/2023.
- Jean-Louis DAVID. *La Mort de Socrate*. 1787. Peinture à l'huile, 130 x 196 cm.. Metropolitan Museum of Art, New York. [Représentation de l'œuvre en ligne]. Disponible sur : [https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Mort_de_Socrate_%28David%29#/media/Fichier:David_-_The_Death_of_Socrates.jpg]. Consulté le 05/04/2023.
- LAGRÉE, Jacqueline. « Guérir la mort ? », *Études* [Revue en ligne]. Vol. -a, no. 7-8, 2016, pp. 57-68. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-etudes-2016-7-page-57.htm>]. Consulté le 02/04/2023.
- Larousse. (s.d). Esthétique. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/esth%C3%A9tique/31173>]. Consulté le 02/04/2023.
- Larousse. (s.d). Philosophie. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/philosophie/60268>]. Consulté le 02/04/2023.
- MONTAIGNE. « Livre I. Chapitre XX ». Dans *Les Essais* [en ligne]. Exemplaire de Bordeaux. 1595. Disponible sur : [https://fr.wikisource.org/wiki/Essais/Livre_I/Chapitre_20]. Consulté le 05/04/2023.
- Wikipédia. (s.d). Philosophie. Dans *Wikipédia : l'Encyclopédie en ligne*. Disponible sur : [<https://fr.wikipedia.org/wiki/Philosophie#:~:text=La%20philosophie%2C%20du%20grec%20ancien,par%20une%20r%C3%A9flexion%20rationnelle%20et>]. Consulté le 02/04/2023.

- MOSNA-SAVOYE, Géraldine. (novembre 2019). « *Épisode 10/23 : Oui, tout de tout, oui je regrette tout.* » Dans *Anti-manuel de Philosophie* [Podcast en ligne]. France Culture. 5 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-journal-de-la-philo/oui-tout-de-tout-oui-je-regrette-tout-5179772>]. Consulté le 07/04/2023.
- PLATON. *Apologie de Socrate*. [390 av. J-C.] Traduction d'Emile CHAMBRY [en ligne]. La Bibliothèque électronique du Québec. Disponible sur : [[https://philo-labo.fr/fichiers/Platon%20-%20Apologie%20de%20Socrate%20\(BeQ\).pdf](https://philo-labo.fr/fichiers/Platon%20-%20Apologie%20de%20Socrate%20(BeQ).pdf)]. Consulté le 02/04/2023.
- PLATON. *Phédon*. Traduction d'Émile CHAMBRY [en ligne]. La Bibliothèque électronique du Québec. Collection Philosophie. Vol. 4. 199 p. Disponible sur : [<https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Platon-Phedon.pdf>]. Consulté le 05/04/2023.
- VAN WAEREBEKE, Denis. -399, *le procès de Socrate. Quand l'histoire fait dates* [Documentaire en ligne]. ARTE. 2019. 27 minutes. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=5n3yfRTcsfI>]. Consulté le 02/04/2023.

2. La Mort entre esthétique et conceptions artistiques...

- Artsper Magazine. (2018). *Petit guide de l'art conceptuel* [en ligne]. Dans La Minute Arty. Artsper Magazine. Disponible sur : [<https://blog.artsper.com/fr/la-minute-arty/petit-guide-de-lart-conceptuel/>]. Consulté le 11/04/2023.
- AWARE WOMEN ARTISTS. *Hannah WILKE*. [Article en ligne]. Disponible sur: [<https://awarewomenartists.com/artiste/hannah-wilke/>]. Consulté le 11/04/2023.
- BOUDAILLIEZ, Sylvie. « L'art comme résistance à la mort », *Savoirs et clinique* [Revue en ligne]. Vol. no 7, no. 1, 2006, pp. 51-60. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2006-1-page-51.htm>]. Consulté le 11/04/2023.
- Christian BOLTANSKI. *Monument Odessa*. [en ligne]. 1989. Procédé gélatino-argentique. 243 x 172 x 5 cm. Collection Lambert. Musée d'Art Contemporain. Avignon. Disponible sur : [<https://collectionlambert.com/wp-content/uploads/2020/12/Boltanski-OK.pdf>]. Consulté le 07/04/2023.
- DAGEN, Philippe. (2021) *L'artiste plasticien Christian Boltanski est mort*. [article en ligne]. Le Monde. Disponible sur : [https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2021/07/14/l-artiste-plasticien-christian-boltanski-est-mort_6088254_3382.html]. Consulté le 08/04/2023.
- DE BECDELIEVRE, Romain. FRANCIS, Jean-Christophe. (janvier 2022). *Roman Opalka, les nombres et la mort*. Dans *La Pièce Jointe* [Podcast en ligne]. France Culture. 2 minutes.

Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-piece-jointe/roman-opalka-les-nombres-et-la-mort-3842341>]. Consulté le 11/04/2023.

- DEPREZ, Sabine. « L'art-thérapie : vers le désir d'être vivant jusqu'au bout », *Jusqu'à la mort accompagner la vie* [Revue en ligne]. Vol. 139, no. 4, 2019, pp. 93-101. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-jusqu-a-la-mort-accompagner-la-vie-2019-4-page-93.htm>]. Consulté le 03/12/2022.
- Dictionnaire de l'Académie Française. Discussion. Disponible sur : [<https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9D2680>]. Consulté le 12/04/2023.
- « Esther Shalev-Gerz, Entretien », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 276, no. 4, 2019, pp. 53-62. §23. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2019-4-page-53.htm>]. Consulté le 06/04/2023.
- GLAUDES, Pierre. « Necropolis » : Les romantiques et le deuil. Dans GLAUDES, Pierre, et Dominique RABATÉ. *Deuil et littérature*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2005. pp. 15-40. Disponible sur : [<http://books.openedition.org/pub/6440>]. Consulté le 06/04/2023.
- Hannah WILKE. *Intra-Venus Series No. 11, 11 décembre 1992.*, [en ligne] 1991-1992. Impression chromogénique super brillante 4 panneaux. 76,2 × 101,6 cm. Ronald Feldman Gallery, New York. Disponible sur : [<https://www.artsy.net/artwork/hannah-wilke-intra-venus-series-no-11-december-11-1992>]. Consulté le 14/04/2023.
- Hannah WILKE. *February 19, 1992: #6 (from "INTRA-VENUS") ed.1/3*, [en ligne] 1992 - 1993. Photographie. 120,6 x 181,6 cm. Ronald Feldman Gallery, New York. Disponible sur : [<https://feldmangallery.com/exhibition/164-intra-venus-wilke-1-8-2-19-1994>]. Consulté le 14/04/2023.
- Jacob DE GHEYN II. *Nature morte et vanité à la bulle et au crâne*. [en ligne] 1603. Huile sur panneau de bois, 82,6 x 54 cm. Metropolitan Museum of Art, New-York. Disponible sur : [<https://www.metmuseum.org/art/collection/search/436485>]. Consulté le 14/04/2023.
- Janet FROELICH. « Couverture du 15 août 1993 - *Beauty Out of Damage* ». [en ligne]. Dans *The New York Times Magazine*. New-York. Disponible sur : [<https://www.nytimes.com/2018/08/15/insider/breast-cancer-mastectomy-photo.html>]. Consulté le 13/04/2023.
- John Everett MILLAIS. *Ophélie*. [en ligne]. 1851-1852. Huile sur toile, 76,2 x 111,8 cm. Tate Britain, London. Disponible sur : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Oph%C3%A9lie_%28Millais%29#/media/Fichier:John_Everett_Millais_-_Ophelia_-_Google_Art_Project.jpg]. Consulté le 14/04/2023.

- LAURENTIN, Emmanuel. (2017). « Épisode 1/4 : L'art et la mort, une histoire de sensibilités ». Dans *Que faire de nos morts ?* [Podcast] France Culture. 50 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-fabrique-de-l-histoire/l-art-et-la-mort-une-histoire-de-sensibilites-1036968>]. Consulté le 10/04/2023.
- PETERSON, Pia. (2018). *La Couverture du Times Magazine qui a éclairé un mouvement* [Article en ligne]. The New York Times. USA. Disponible sur : [<https://www.nytimes.com/2018/08/15/insider/breast-cancer-mastectomy-photo.html>]. Consulté le 10/04/2023.
- PHAY, Soko. « Fiction mortifère et esthétisation de la mort », *NAQD* [en ligne]. Vol. 33-34, no. 1-2, 2016, pp. 41-52. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-naqd-2016-1-page-41.htm>]. Consulté le 09/04/2023.
- Roman OPALKA. *Opalka 1965/1 à l'infini, détail 3324388-3339185*. [en ligne]. 1931-2011. Peinture acrylique sur toile. 196 x 135 cm. Centre Pompidou, Paris. Disponible sur : [<https://www.centrepompidou.fr/fr/ressources/oeuvre/cny7495>]. Consulté le 06/04/2023.
- Syndrome de Stendhal. (2020). *Danses macabres et Triomphes de la Mort – l'Art macabre au Moyen Âge* [Article en ligne]. Disponible sur : [<http://syndromedestendhal.fr/danses-macabres-et-triomphes-de-la-mort/>]. Consulté le 10/04/2023.

3. ... Pour penser une prise en charge plus morale de la fin de vie.

- BEAUFILS, François. « Fin de vie : débat pour la société, débat pour la personne », *Laennec* [en ligne]. Vol. 61, no. 2, 2013, pp. 8-15. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/revue-laennec-2013-2-page-8.htm>]. Consulté le 12/04/2023.
- BRUGÈRE, Fabienne. *L'éthique du « care »*. Que sais-je ? PUF. 2021.
- CAUNAC, François. (décembre 2021). « La médecine face à la fin de vie » Dans *Répliques* [Podcast]. France Culture. 51 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/repliques/la-medecine-face-a-la-fin-de-vie-6958538>]. Consulté le 12/03/2023.
- CESE. *Convention Citoyenne de la Fin de Vie*. [Article en ligne]. CESE. Disponible sur : [<https://www.lecese.fr/convention-citoyenne-sur-la-fin-de-vie>]. Consulté le 10/04/2023.

- CESE. *Vos témoignages* [en ligne]. Convention Citoyenne sur la Fin de vie. CESE. Disponible sur : [<https://conventioncitoyennesurlafindevie.lecese.fr/vos-temoignages>]. Consulté le 03/04/2023.
- CLÉMENT, Fabienne. (2018) *Mourir naturellement*. [Reportage en ligne] 36.9°. 29 minutes 41 secondes. Disponible sur YouTube : [<https://www.youtube.com/watch?v=QWrIF3-tqgA>]. Consulté le 10/04/2023.
- France 3 Provence-Alpes-Côtes d'Azur. (2022). *Témoignage : il nous raconte le suicide assisté de sa femme en Suisse* [Reportage en ligne]. France 3. Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=H3IN7AFdEh0>]. Consulté le 05/04/2023.
- Journal Officiel de la République Française. 23 avril 2005. *Loi n°2005-370 du 22 avril 2005 relative aux droits des malades et à la fin de vie*. Disponible sur : [https://www.legifrance.gouv.fr/download/pdf?id=4voFTZjH7uxxg9P1EtBmRnB0La5rYk6ys5dm_FwTPZs=]. Consulté le 10/04/2023.
- Larousse. (s.d). Discussion. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/discussion/25886#:~:text=L.,qui%20ressort%20de%20la%20discussion%20%3F>]. Consulté le 10/04/2023.
- Larousse. (s.d). Éthique. Dans *Dictionnaire en ligne*. Disponible sur : [[https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9thique/31388#:~:text=%C3%89thique%20\(avec%20th\)%20%3Dqui,avec%20t\)%20%3D%20tr%C3%A8s%20maigre.](https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9thique/31388#:~:text=%C3%89thique%20(avec%20th)%20%3Dqui,avec%20t)%20%3D%20tr%C3%A8s%20maigre.)]. Consulté le 12/04/2023.
- MALKA, Alexandra. (mai 2021). « La question de l'euthanasie et le suicide assisté » Dans *Répliques* [Podcast]. France Culture. 51 minutes. Disponible sur : [<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/repliques/la-question-de-l-euthanasie-et-le-suicide-assiste-5939614>]. Consulté le 26/03/2023.
- THIERRY, Jean-Baptiste. « La fin de vie et le droit », Philippe PITAUD éd., *Vivre mieux, mourir vivant* [en ligne]. Érès, 2013, pp. 49-68. Disponible sur : [<https://www.cairn.info/vivre-vieux-mourir-vivant--9782749236704-page-49.htm>]. Consulté le 11/04/2023.

ANNEXES

- Annexe I



Ars Moriendi. p.10
Bibliothèque Nationale de France
1490-1491

p.15



Ars Moriendi. p.11
Bibliothèque Nationale de France
1490-1491

p.15

- Annexe III



Jacob DE GHEYN II

Nature morte et vanité à la bulle et au crâne

Huile sur panneau de bois,

82,6 x 54 cm

Metropolitan Museum of Art, New-York

1603

p. 102

• Annexe IV



John Everett MILLAIS

Ophélie

Huile sur toile

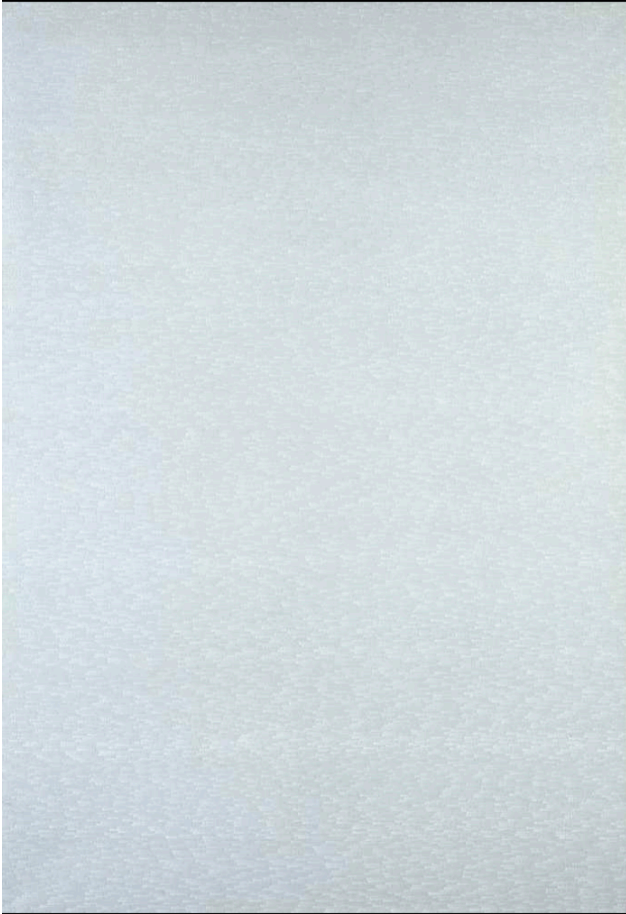
76,2 x 111,8 cm

Tate Britain, London

1851-1852

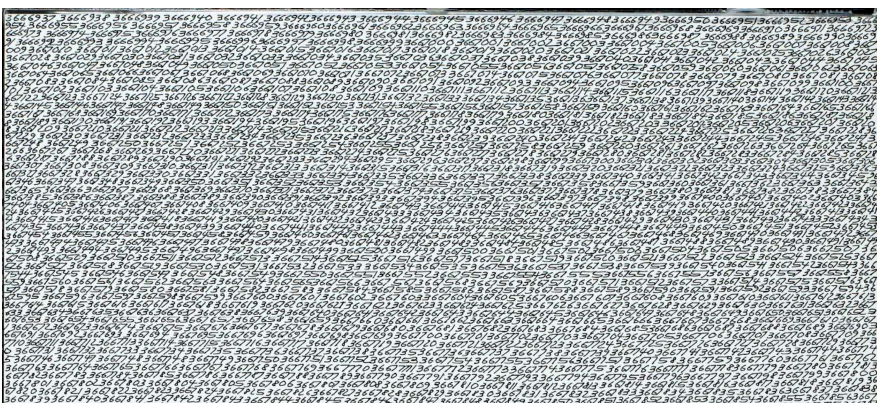
p. 102

- Annexe V



Roman OPALKA
Opalka 1965/1 à l'infini, détail
3324388-3339185
Peinture acrylique sur toile
196 x 135 cm
Centre Pompidou, Paris
1931-2011

p. 104



- Annexe VI



Christian BOLTANSKI

Monument Odessa

Procédé gélatino-argentique

243 x 172 x 5 cm

Collection Lambert

Musée d'Art Contemporain, Avignon

1989

p. 104

• Annexe VII



Esther SHALEV-GERZ

Monument contre le Fascisme

Installation de plombs et de panneaux

1 colonne couverte de plomb et structure en aluminium, 12 x 1 x 1 m

1 texte sur un panneau, 7 tonnes

Hambourg, Allemagne

1986

p. 105

• Annexe VIII



Hannah WILKE

February 19, 1992: #6 (from "INTRA-VENUS") ed.1/3

Photographie

120,6 x 181,6 cm

Ronald Feldman Gallery, New York

1992 - 1993

p. 108

• Annexe IX



Hannah WILKE

Intra-Venus Series No. 11, 11 décembre 1992

Impression chromogénique super brillante 4 panneaux

76,2 × 101,6 cm

Ronald Feldman Gallery, New York

1991-1992

p. 108

- Annexe X



Joanne MOTICHKA

Beauty Out of Damage

Dans *The New York Times Magazine* - Janet FROELICH

New-York

15 août 1993

p. 109